



ŒUVRES
PRIMITIVES
DE
FRÉDERIC II.

TOME I.

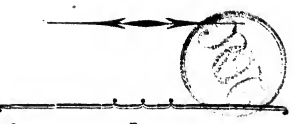
ŒUVRES
PRIMITIVES
DE
FRÉDERIC II,
ROI DE PRUSSE,

OU

Collection des Ouvrages qu'il publia pendant son règne.

Imitateur heureux d'Alexandre et d'Alcide,
Il aimait mieux pourtant les vertus d'Ariſtide !
VOLTAIRE.

TOME I.



Amsterdam, 1790.

AVIS DE L'ÉDITEUR,

OU

RÉPONSE A LA LETTRE SUIVANTE.

Vienne en Autriche, ce 7 8bre. 1790.

MONSIEUR,

AYant vu, mais trop tard, dans les feuilles publiques vos avertissemens sur les différences estimables de l'édition in-8vo sous le titre d'Amsterdam, 1789, *des* Oeuvres posthumes de Fréderic II, *en* 20 *volumes, précédée de la Vie du Roi par M. Denina, dont vous avez enrichi la Librairie; je me suis hâté de me défaire des exemplaires de* toutes les autres éditions *que j'avois acquises, pour m'assurer, par l'examen, à laquelle je devois m'attacher. Toutes réunissant, plus ou moins, les défauts de celle de Berlin, et voulant absolument avoir ce qu'il y a de mieux, je vous prie de m'envoyer la vôtre.*

Aurai-je été aussi mal avisé dans mon avidité de posséder tous les écrits de ce génie, de ce Roi vraiment grand et unique dans l'histoire, en acquérant l'édition in-12 *de ses premières productions, qui porte le titre d'*Oeuvres du Philosophe de Sans-Souci, à Amsterdam, chez Schnéider? *J'en ferois le même sacrifice sans le moindre regret, si la collection que j'apprends que vous en préparez, doit jouir des avantages que je désire. Ne tardez pas à me répondre, et croyez-moi, Monsieur, votre, etc.*

Le Comte D***.

MONSIEUR LE COMTE,

Vous n'êtes malheureusement pas le seul à qui l'empressement ait fait regretter d'avoir acquis d'autre édition que la mienne des Oeuvres de Fréderic II. *Vous recevrez l'exemplaire que vous désirez par la première diligence; mais il faudra vous défaire encore de la rapsodie que vous avez* in-12 d'Amsterdam, chez Schnéider *: c'est bien la plus pitoyable qui puisse exister; pour celle-là, ses difformités sont si grandes, qu'elle ne mérite aucune considération. C'est un ramassis informe de pièces, imprimées sur des copies la plupart infidelles, et déshonorées encore par l'intrusion de morceaux détestables, que l'innocence, ou l'ignorance, ont voulu faire passer pour être du Roi : purgez-en donc vite votre bibliothèque! Quant à celle de Berlin en 4 vol. in-8vo, elle est incomplette et très-mal ordonnée, ainsi que ses contrefaçons in-12.*

Vous trouverez, Monsieur, dans le paquet des Oeuvres posthumes, *un exemplaire des* Oeuvres primitives, *qui vous satisfera. En attendant, je vous en joins ici un Prospectus, où la preuve de ce que j'ai l'honneur de vous dire, est bien constatée.*

Dans le Prospectus de notre édition, sous le titre d'Amsterdam, 1789, des *Oeuvres posthumes de Fréderic II*, nous fîmes des promesses, dont le public éclairé nous témoigne d'être

satisfait de les voir réalisées. Cependant la rivalité, les diverses éditions alors sous presse, nous obligèrent de n'exprimer qu'à demi-mot l'étendue de notre plan, pour nous assurer les droits de la préférence, et l'on voulut bien nous en croire sur parole (*a*).

Aujourd'hui, pour cette nouvelle entreprise, nous parlerons clairement, encouragé par l'assurance d'être les possesseurs des bonnes copies de tous les ouvrages que le Roi publia pendant son règne.

Notre plan étoit de donner enfin une édition exacte et complette des écrits de cet homme extraordinaire, dont les bibliothèques pussent se parer, et de satisfaire nos Souscripteurs, qui nous montrent tous encore le désir de l'avoir. Cette seconde Collection n'est pas moins intéressante que l'autre, et il suffiroit d'énoncer le titre des divers ouvrages qui la forment, pour présenter à l'imagination l'intérêt de leur lecture :

TOME PREMIER.

L'Anti-Machiavel, ou Examen du Traité de Machiavel, intitulé : *DU PRINCE.*

Si jamais il fut des circonstances où cet ouvrage dût être reproduit, c'est bien dans celles de ce siècle, où tous les hommes font bien de s'appliquer à la politique, pour connoître leurs

(*a*) Ce plan se trouve entiérement distribué dans l'*Avis de l'Editeur des Oeuvres posthumes*, qui a paru avec le dix-neuvième volume, et qu'on devra faire placer à la tête du tome premier, quand on fera relier la collection.

droits; où par-tout en s'éclairant, ils les conserveront ou les recouvreront. C'est de cet ouvrage que les bons écrivains du temps où il parut pour la première fois, disoient que, *si le bonheur du genre-humain pouvoit naître d'un livre, il naîtroit de l'*ANTI-MACHIAVEL; *qu'il devroit être le catéchisme des Rois et de leurs Ministres.*

INSTRUCTIONS MILITAIRES DE FRÉDERIC II POUR SES GÉNÉRAUX, avec des planches gravées.

CORRESPONDANCE AMICALE AVEC LE BARON DE LA MOTTE-FOUQUÉ, PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LA VIE DE CE GÉNÉRAL.

Il ne peut se trouver de lecteur assez apathique, assez froid, pour être insensible aux sentimens d'amitié, dont le cœur du Roi étoit susceptible, et à quel degré il le prouve dans ce recueil de lettres.

TOME SECOND.

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA MAISON DE BRANDEBOURG.

TOME TROISIÈME.

POÉSIES DU PHILOSOPHE DE SANS-SOUCI.

C'est à propos de ces deux volumes, que l'auteur du Siècle de Louis XIV, dit : *Si l'on veut regarder en lui les talens qui distinguent l'homme dans quelque condition qu'il puisse naître, on sera étonné qu'il ait cultivé tous les arts : la meilleure Histoire, sans contredit, qu'on ait de Brandebourg, est la sienne ; il a composé des vers françois remplis de pensées justes et utiles ; il a*

été un excellent musicien ; et il n'a jamais parlé dans la conversation ni de ses talens ni de ses victoires.

TOME QUATRIÈME.

Variétés philosophiques, morales, historiques, critiques et littéraires.

Elles offrent une diversité très-piquante, agréable et instructive, dont on peut juger par les titres qui suivent de toutes les pièces qui les composent. — Lettres au Public avide de nouvelles. — Réflexions sur les talens militaires et sur le caractère de Charles XII, Roi de Suède. — Discours sur la Guerre. — Eloge de Goltze. — Eloge du Général de Still. — Eloge de la Mettrie. — Eloge du Baron de Knobelsdorf. — Eloge du Prince Henri de Prusse, neveu du Roi. — Eloge de Voltaire. — Instruction à l'Académie des Nobles pour leur éducation. — Dialogue de morale à l'usage de la jeune Noblesse. — Lettre sur l'Education, adressée à M. Burlamaqui. — Essai sur l'amour-propre, envisagé comme principe de morale. — Lettres sur l'amour de la Patrie. — Discours sur les Satyriques. — Discours sur les Libelles. — Examen de l'Essai sur les Préjugés. — Dissertation sur les raisons d'établir ou d'abroger les Loix. — De l'utilité des Sciences et des Arts dans un Etat. — De la Littérature allemande. — Lettre sur la Littérature allemande, par M. Jerusalem. — Discours sur l'Histoire Ecclésiastique. — Commentaire théologique de Dom Calmet sur Barbe-Bleue.

P. S. *Il faut, Monsieur le Comte, que je vous fasse part d'un procédé singuliérement tyrannique dont je viens d'avoir la certitude. C'est à Strasbourg qu'il s'exerce par le Libraire Treuttel: un voyageur voulant se donner mon édition des* Oeuvres de Fréderic II, *tous les Libraires de cette ville lui ont répondu qu'ils ne l'avoient pas; piqué de cette singularité, il a appris que ledit Treuttel leur avoit fait signer un contrat par lequel ils s'engagent à ne vendre que les siennes, qui sont les mêmes que celles de Berlin, dont l'Europe connoît les nombreuses imperfections.*

Ainsi, dans ce siècle où la liberté a tant reconquis de droits naturels, le despotisme d'un seul et simple particulier, suffit encore pour asservir tous les lecteurs d'une grande ville à de mauvaises éditions... C'est ce Libraire qui est le rédacteur de la fripperie qu'il a intitulée : Vie de Fréderic II *en 4 vol., ravaudage si grossiérement cousu, qu'il a dû y joindre trois autres volumes d'errata pour en relever une partie des bévues. Cette honte ne lui a cependant inspiré aucune pudeur, puisqu'il a osé impudemment y attaquer, sans la moindre preuve, l'édition* in-8vo d'Amsterdam, 1789, des Oeuvres posthumes du Roi, *par cela seul qu'il redoute et tremble du succès général dont elle jouit à juste titre. Voici, Monsieur, dans quel ordre elle est disposée ; je l'extrais du Prospectus raisonné qui en a paru. Je crois qu'il vous sera agréable de pouvoir juger par ce rassemblement, de la forme, et vous présumerez l'importance qui dois résulter du fond des deux collections.*

1°. HISTOIRE DE MON TEMPS. Elle renferme l'histoire, tant politique que militaire, de ce qui s'est passé depuis 1740, jusqu'à la paix de Dresde en 1745.

2°. HISTOIRE DE LA GUERRE DE SEPT ANS : remontant aux sources qui l'occasionnèrent, le royal auteur traite des événemens fameux, à dater de 1746, jusqu'à la paix, en 1762.

3°. MÉMOIRES depuis la paix de Hubertsbourg en 1763, jusqu'à la fin du partage de la Pologne en 1775, et jusqu'à la paix de Teschen en 1778, avec la Correspondance de l'Empereur et de l'Impératrice-Reine avec le Roi, au sujet de la succession de la Bavière.

4°. Un volume de MÉLANGES, contenant : Considérations sur l'état du Corps politique de l'Europe. — Essai sur les formes du Gouvernement, et sur les devoirs des Souverains. — Trois Dialogues des Morts; *le premier*, entre le Prince Eugène, Milord Marlborough et le Prince de Lichtenstein. *Le second*, entre le Duc de Choiseul, le Comte de Struensée et Socrate. *Le troisième*, entre Marc-Aurèle et un Récollet. — Examen critique du livre intitulé : *Système de la Nature*. — Avant-Propos sur la Henriade de Voltaire. — Dissertation sur l'innocence des erreurs de l'esprit.

5°. Deux volumes de POÉSIES, très-variées, philosophiques, agréables et piquantes.

6°. Ses CORRESPONDANCES avec des écrivains célèbres, tels que Rollin, Fontenelle, le Marquis d'Argens, le Conseiller Suhm et Jordan ses intimes amis, la Marquise du Châtelet, Voltaire,

Darjet, d'Alembert, Condorcet, etc. Chacune de ces Correspondances est complettée par les Réponses aux Lettres du Roi, ce qui en double l'intérêt ; et les unes et les autres sont classées selon l'ordre successif, agrément que n'offrent point les autres éditions.

Agréez, Monsieur le Comte, les salutations respectueuses de

Votre très-humble et
obéissant serviteur
LEMARIÉ.

Liège, ce 30 8bre. 1790.

AVANT-PROPOS.

LE Prince *de Machiavel est en fait de morale ce qu'est l'ouvrage de Spinosa en matière de foi; Spinosa sapoit les fondemens de la foi, et ne tendoit pas à moins qu'à renverser l'édifice de la religion; Machiavel corrompit la politique, et entreprit de détruire les préceptes de la saine morale; les erreurs de l'un n'étoient que des erreurs de spéculation, celles de l'autre regardoient la pratique. Cependant il s'est trouvé que les théologiens ont sonné le tocsin et crié aux armes contre Spinosa; qu'on a réfuté son ouvrage en forme, et qu'on a défendu la Divinité contre ses attaques, tandis que Machiavel n'a été que harcelé par quelques moralistes, et qu'il s'est soutenu, malgré eux et malgré sa pernicieuse morale, sur la chaire de la politique jusqu'à nos jours.*

J'ose prendre la défense de l'humanité contre ce monstre qui veut la détruire; j'ose opposer la raison et la justice au sophisme et au crime; et j'ai hasardé mes réflexions sur le Prince *de Machiavel chapitre par chapitre, afin que l'antidote se trouve immédiatement auprès du poison.*

J'ai toujours regardé le Prince *de Machiavel comme un des ouvrages les plus dangereux qui se soient répandus dans le monde; c'est un livre qui doit tomber naturellement entre les mains des princes, et de ceux qui se sentent du goût pour la politique; il n'est que trop facile qu'un*

jeune-homme ambitieux, dont le cœur et le jugement ne sont pas assez formés pour distinguer sûrement le bon du mauvais, soit corrompu par des maximes qui flattent ses passions.

Mais s'il est mauvais de séduire l'innocence d'un particulier, qui n'influe que légérement sur les affaires du monde, il l'est beaucoup plus de pervertir des princes qui doivent gouverner des peuples, administrer la justice, et en donner l'exemple à leurs sujets; être par leur bonté, par leur magnanimité et leur miséricorde les images vivantes de la Divinité.

Les inondations qui ravagent des contrées, le feu du tonnerre qui réduit des villes en cendres, le poison de la peste qui désole des provinces, ne sont pas aussi funestes au monde que la dangereuse morale et les passions effrénées des rois: les fléaux célestes ne durent qu'un temps, ils ne ravagent que quelques contrées, et ces pertes, quoique douloureuses, se réparent; mais les crimes des rois font souffrir bien long-temps des peuples entiers.

Ainsi que les rois ont le pouvoir de faire du bien lorsqu'ils en ont la volonté, de même dépend-il d'eux de faire du mal lorsqu'ils l'ont résolu; et combien n'est point déplorable la situation des peuples, lorsqu'ils ont tout à craindre de l'abus du pouvoir souverain, lorsque leurs biens sont en proie à l'avarice du prince, leur liberté à ses caprices, leur repos à son ambition, leur sûreté à sa perfidie, et leur vie à ses cruautés! C'est-là le tableau tragique d'un État où régneroit un prince comme Machiavel prétend le former.

Je ne dois pas finir cet avant-propos sans dire un mot à des personnes qui croient que Machiavel écrivoit plutôt ce que les princes font que ce qu'ils doivent faire ; cette pensée a plu à beaucoup de monde, parce qu'elle est satyrique.

Ceux qui ont prononcé cet arrêt décisif contre les souverains, ont été séduits sans doute par les exemples de quelques mauvais princes, contemporains de Machiavel, cités par l'auteur, et par la vie de quelques tyrans qui ont été l'opprobre de l'humanité. Je prie ces censeurs de penser, que comme la séduction du trône est très-puissante, il faut plus qu'une vertu commune pour y résister, et qu'ainsi il n'est point étonnant que dans un ordre aussi nombreux que celui des princes, il s'en trouve de mauvais parmi les bons. Parmi les empereurs Romains, où l'on compte des Néron, des Caligula, des Tibère, l'univers se ressouvient avec joie des noms consacrés par les vertus des Titus, des Trajan, et des Antonin.

Il y a donc une injustice criante d'attribuer à tout un corps ce qui ne convient qu'à quelques-uns de ses membres.

On ne devroit conserver dans l'histoire que les noms des bons princes, et laisser mourir à jamais ceux des autres, avec leur indolence, leurs injustices et leurs crimes. Les livres d'histoire diminueroient à la vérité de beaucoup, mais l'humanité y profiteroit, et l'honneur de vivre dans l'histoire, de voir son nom passer des siècles futurs jusqu'à l'éternité, ne seroit que la récompense de la vertu : le livre de Machiavel

n'infecteroit plus les écoles de politique ; on mépriseroit les contradictions dans lesquelles il est toujours avec lui-même ; et le monde se persuaderoit que la véritable politique des rois, fondée uniquement sur la justice, la prudence et la bonté, est préférable en tout sens au systême décousu et plein d'horreur que Machiavel a eu l'impudence de présenter au public.

L'ANTI-MACHIAVEL,

O U

E X A M E N

DE L'OUVRAGE DE MACHIAVEL,

INTITULÉ:

DU PRINCE.

L'ANTI-MACHIAVEL,

OU

Examen de l'Ouvrage de Machiavel, intitulé :

DU PRINCE.

CHAPITRE I.

Combien il y a de sortes de Principautés, et comment on peut y parvenir.

Lorsqu'on veut raisonner juste, il faut commencer par approfondir la nature du sujet dont on veut parler, il faut remonter jusqu'à l'origine des choses, pour en connoître autant que l'on peut les premiers principes ; il est facile alors d'en déduire les progrès, et toutes les conséquences qui peuvent s'ensuivre. Avant de marquer les différences des États, Machiavel auroit dû, ce me semble, examiner l'origine des princes, et discuter les raisons qui ont pu engager des hommes libres à se donner des maîtres.

Peut-être qu'il n'auroit pas convenu dans un livre où l'on se proposoit de dogmatiser le crime et la tyrannie, de faire mention de ce qui devroit la détruire ; Machiavel auroit eu mauvaise grâce de dire que les peuples ont trouvé nécessaire, pour leur repos et leur conservation, d'avoir des juges pour régler leurs différens, des protecteurs pour les maintenir contre leurs ennemis dans la possession de leurs biens, des

souverains pour réunir tous leurs différens intérêts en un seul intérêt commun ; qu'ils ont d'abord choisi d'entr'eux ceux qu'ils ont cru les plus sages, les plus équitables, les plus désintéressés, les plus humains, les plus vaillans, pour les gouverner.

C'est donc la justice, auroit-on dit, qui doit faire le principal objet d'un souverain ; c'est donc le bien des peuples qu'il gouverne, qu'il doit préférer à tout autre intérêt. Que deviennent alors ces idées d'intérêt, de grandeur, d'ambition et de despotisme ? il se trouve que le souverain, bien loin d'être le maître absolu des peuples qui sont sous sa domination, n'en est en lui-même que le premier domestique.

Comme je me suis proposé de réfuter en détail ces principes pernicieux, je me réserve d'en parler à mesure que la matière de chaque chapitre m'en fournira l'occasion.

Je dois cependant dire en général, que ce que j'ai rapporté de l'origine des souverains, rend l'action des usurpateurs plus atroce qu'elle ne le seroit en ne considérant simplement que leur violence ; puisqu'ils contreviennent entiérement à l'intention des peuples, qui se sont donné des souverains pour qu'ils les protègent, et qui ne se sont soumis qu'à cette condition : au-lieu qu'en obéissant à l'usurpateur, ils se sacrifient eux et tous leurs biens pour assouvir l'avarice et tous les caprices d'un tyran. Il n'y a donc que trois manières légitimes de devenir maître d'un pays, ou par succession, ou par l'élection des peuples qui en ont le pouvoir,

ou lorsque par une guerre justement entreprise on fait la conquête de quelques provinces sur l'ennemi.

Je prie ceux pour qui je destine cet ouvrage, de ne point oublier ces remarques sur le premier chapitre de Machiavel, puisqu'elles sont comme un pivot sur lequel rouleront toutes mes réflexions suivantes.

CHAPITRE II.

Des Principautés héréditaires.

Les hommes ont un certain respect pour tout ce qui est ancien, qui va jusqu'à la superstition; et quand le droit d'héritage se joint à ce pouvoir que l'antiquité a sur les hommes, il n'y a point de joug plus fort, et qu'on porte plus aisément. Ainsi je suis loin de contester à Machiavel ce que tout le monde lui accordera, que les royaumes héréditaires sont les plus aisés à gouverner.

J'ajouterai seulement que les princes héréditaires sont fortifiés dans leur possession, par la liaison intime qui est entr'eux et les plus puissantes familles de l'État, dont la plupart sont redevables de leurs biens ou de leur grandeur à la maison souveraine, et dont la fortune est si inséparable de celle du prince, qu'ils ne peuvent la laisser tomber, sans voir que leur chûte en seroit la suite certaine et nécessaire.

De nos jours, les troupes nombreuses et les

armées puissantes que les princes tiennent sur pied en paix comme en guerre, contribuent encore à la sûreté des États ; elles contiennent l'ambition des princes voisins; ce sont des épées nues qui tiennent celles des autres dans le fourreau.

Mais ce n'est pas assez que le prince soit, comme dit Machiavel, *di ordinaria industria*, je voudrois encore qu'il songeât à rendre son peuple heureux. Un peuple content ne songera pas à se révolter ; un peuple heureux craint plus de perdre son prince, qui est en même temps son bienfaiteur, que ce souverain même ne peut appréhender pour la diminution de sa puissance. Les Hollandois ne se seroient jamais révoltés contre les Espagnols, si la tyrannie des Espagnols n'étoit parvenue à un excès si énorme, que les Hollandois ne pouvoient plus devenir plus malheureux qu'ils ne l'étoient.

Le royaume de Naples, et celui de Sicile, sont passés plus d'une fois des mains des Espagnols à celles de l'empereur, et de l'empereur aux Espagnols ; la conquête en a toujours été très-facile, parce que l'une et l'autre dominations étoient très-rigoureuses, et que ces peuples espéroient toujours de trouver des libérateurs dans leurs nouveaux maîtres.

Quelle différence de ces Napolitains aux Lorrains ! Lorsqu'ils ont été obligés de changer de domination, toute la Lorraine étoit en pleurs; ils regrettoient de perdre les rejetons de ces ducs, qui depuis tant de siècles furent en possession de ce florissant pays, et parmi lesquels

on en compte de si estimables par leur bonté, qu'ils mériteroient d'être l'exemple des rois. La mémoire du duc Léopold étoit encore si chère aux Lorrains, que quand sa veuve fut obligée de quitter Luneville, tout le peuple se jeta à genoux au devant du carrosse, et on arrêta les chevaux à plusieurs reprises ; on n'entendoit que des gémissemens, et on ne voyoit que des larmes.

CHAPITRE III.

Des Principautés mixtes.

LE quinzième siècle où vivoit Machiavel, tenoit encore à la barbarie : alors on préféroit la funeste gloire des conquérans, et ces actions frappantes qui par leur grandeur imposent un certain respect, à la douceur, à l'équité, à la clémence et à toutes les vertus ; à présent je vois qu'on préfère l'humanité à toutes les qualités d'un conquérant, et l'on n'a plus guère la démence d'encourager par des louanges, des passions cruelles, qui causent le bouleversement du monde.

Je demande ce qui peut porter un homme à s'agrandir ? et en vertu de quoi il peut former le dessein d'élever sa puissance sur la misère et sur la destruction d'autres hommes ? et comment il peut croire qu'il se rendra illustre en ne faisant que des malheureux ? Les nouvelles conquêtes d'un souverain ne rendent pas les États qu'il possédoit déjà, plus opulens ni plus

riches ; ses peuples n'en profitent point, et il s'abuse s'il s'imagine qu'il en deviendra plus heureux. Combien de princes ont fait par leurs généraux conquérir des provinces qu'ils ne voient jamais ? Ce sont alors des conquêtes en quelque façon imaginaires, et qui n'ont que peu de réalité pour les princes qui les ont fait faire ; c'est rendre bien des gens malheureux, pour contenter la fantaisie d'un seul homme, qui souvent ne mériteroit pas seulement d'être connu.

Mais supposons que ce conquérant soumette tout le monde à sa domination, ce monde bien soumis, pourra-t-il le gouverner? Quelque grand prince qu'il soit, il n'est qu'un être très-borné ; à peine pourra-t-il retenir le nom de ses provinces, et sa grandeur ne servira qu'à mettre en évidence sa véritable petitesse.

Ce n'est point la grandeur du pays que le prince gouverne, qui lui donne de la gloire ; ce ne seront pas quelques lieues de plus de terrein qui le rendront illustre : sans quoi ceux *qui possèdent le plus d'arpens de terre, devroient être les plus estimés.*

L'erreur de Machiavel sur la gloire des conquérans pouvoit être générale de son temps ; mais sa méchanceté ne l'étoit pas assurément. Il n'y a rien de plus affreux que certains moyens qu'il propose pour conserver des conquêtes ; à les bien examiner, il n'y en aura pas un qui soit raisonnable ou juste. *On doit*, dit ce méchant homme, *éteindre la race des princes qui régnoient avant votre conquête.* Peut-on lire de

pareils préceptes sans frémir d'horreur et d'indignation ? C'est fouler aux pieds tout ce qu'il y a de saint et de sacré dans le monde ; c'est ouvrir à l'intérêt le chemin de tous les crimes. Quoi ! si un ambitieux s'est emparé violemment des États d'un prince, il aura le droit de le faire assassiner, empoisonner ? Mais ce même conquérant, en agissant ainsi, introduit une pratique dans le monde qui ne peut tourner qu'à sa ruine : un autre plus ambitieux et plus habile que lui, le punira du talion, envahira ses États, et le fera périr avec la même cruauté avec laquelle il fit périr son prédécesseur. Le siècle de Machiavel n'en fournit que trop d'exemples. Ne voit-on pas le pape Alexandre VI près d'être déposé pour ses crimes ; son abominable bâtard César Borgia dépouillé de tout ce qu'il avoit envahi, et mourant misérablement ; Galéas Sforce assassiné au milieu de l'église de Milan ; Louis Sforce l'usurpateur mort en France dans une cage de fer ; les princes d'York et de Lancastre se détruisant tour-à-tour ; les empereurs Grecs assassinés les uns par les autres, jusqu'à ce qu'enfin les Turcs profitèrent de leurs crimes, et exterminèrent leur foible puissance ? Si aujourd'hui parmi les chrétiens il y a moins de révolutions, c'est que les principes de la saine morale commencent à être plus répandus : les hommes ont plus cultivé leur esprit ; ils en sont moins féroces, et peut-être est-ce une obligation qu'on a aux gens-de-lettres qui ont poli l'Europe.

La seconde maxime de Machiavel est, que

le conquérant doit établir sa résidence dans ses nouveaux États ; ceci n'est point cruel, et paroît même assez bon à quelques égards. Mais l'on doit considérer que la plupart des États des grands princes sont situés de manière, qu'ils ne peuvent pas trop bien en abandonner le centre sans que tout l'Etat s'en ressente : ils sont le premier principe d'activité dans ce corps ; ainsi ils n'en peuvent quitter le centre, sans que les extrémités languissent.

La troisième maxime de politique est, » qu'il » faut établir dans les nouvelles conquêtes des » colonies, qui serviront à en assurer la fidé» lité ».

L'auteur s'appuie sur la pratique des Romains ; mais il ne songe pas que si les Romains, en établissant des colonies, n'avoient pas aussi envoyé des légions, ils auroient bientôt perdu leurs conquêtes ; il ne songe pas qu'outre ces colonies et ces légions, les Romains savoient encore se faire des alliés. Les Romains dans l'heureux temps de la république, étoient les plus sages brigands qui aient jamais désolé la terre ; ils conservoient avec prudence ce qu'ils acquéroient avec injustice : mais enfin il arriva à ce peuple ce qui arrive à tout usurpateur, il fut opprimé à son tour.

Examinons à présent si ces colonies, pour l'établissement desquelles Machiavel fait commettre tant d'injustices à son *Prince*, si ces colonies sont aussi utiles que l'auteur le dit. Ou vous envoyez dans le pays nouvellement conquis de puissantes colonies, ou vous y en envoyez

voyez de foibles. Si ces colonies sont fortes, vous dépeuplez votre État considérablement, et vous chassez un grand nombre de vos nouveaux sujets, ce qui diminue vos forces. Si vous envoyez des colonies foibles dans ces pays conquis, elles vous en garantiront mal la possession; ainsi vous aurez rendu malheureux ceux que vous chassez, sans y profiter beaucoup.

On fait donc bien mieux d'envoyer des troupes dans le pays que l'on vient de se soumettre, lesquelles moyennant la discipline et le bon ordre ne pourront point fouler les peuples, ni être à charge aux villes où on les met en garnison. Cette politique est meilleure, mais elle ne pouvoit être connue du temps de Machiavel; les souverains n'entretenoient point de grandes armées; ces troupes n'étoient pour la plupart qu'un amas de bandits, qui pour l'ordinaire ne vivoient que de violences et de rapines: on ne connoissoit point alors ce que c'étoit que des troupes continuellement sous le drapeau en temps de paix, des étapes, des casernes, et mille autres arrangemens, qui assurent un État pendant la paix, et contre ses voisins, et même contre les soldats payés pour le défendre.

Un prince doit attirer à lui, et protéger les petits princes ses voisins, semant la dissention parmi eux, afin d'élever ou d'abaisser ceux qu'il veut. C'est la quatrième maxime de Machiavel; et c'est ainsi qu'en usa Clovis, le premier roi barbare qui se fit chrétien. Il a été imité par quelques princes non moins cruels; mais quelle

différence entre ces tyrans et un honnête homme qui seroit le médiateur de ces petits princes, qui termineroit leurs différens à l'amiable, qui gagneroit leur confiance par sa probité, et par les marques d'une impartialité entière dans leurs démêlés, et d'un désintéressement parfait pour sa personne ! Sa prudence le rendroit le père de ses voisins, et non leur oppresseur ; sa grandeur les protégeroit, au-lieu de les abîmer.

Il est vrai d'ailleurs que des princes qui ont voulu élever d'autres princes avec violence, se sont abîmés eux-mêmes : notre siècle en a fourni deux exemples. L'un est celui de Charles XII, qui éleva Stanislas sur le trône de Pologne, et l'autre est plus récent. Je conclus donc que l'usurpateur ne méritera jamais de gloire, que les assassinats seront toujours abhorrés du genre-humain, que les princes qui commettent des injustices et des violences envers leurs nouveaux sujets, s'aliéneront tous les esprits au-lieu de les gagner ; qu'il n'est pas possible de justifier le crime, et que tous ceux qui en voudront faire l'apologie, raisonneront aussi mal que Machiavel. Tourner l'art du raisonnement contre le bien de l'humanité, c'est se blesser d'une épée qui ne nous est donnée que pour nous défendre.

CHAPITRE IV.

Pourquoi le Royaume de Darius ne se souleva point après la mort d'Alexandre, qui l'avoit conquis.

Pour bien juger du génie des nations, il faut les comparer les unes avec les autres. Machiavel fait dans ce chapitre un parallèle des Turcs et des François, très-différens de coutumes, de mœurs et d'opinions; il examine les raisons qui rendent la conquête de ce premier empire difficile à faire, mais aisée à conserver; de même qu'il remarque ce qui peut contribuer à faire subjuguer la France sans peine, et ce qui la remplissant de troubles continuels, menace sans cesse le repos du possesseur.

L'auteur n'envisage les choses que d'un point de vue; il ne s'arrête qu'à la constitution des gouvernemens; il paroît croire que la puissance de l'empire des Perses et des Turcs n'étoit fondée que sur l'esclavage général de ces nations, et sur l'élévation unique d'un seul homme qui en est le chef; il est dans l'idée qu'un despotisme sans restriction, bien établi, est le moyen le plus sûr qu'ait un prince pour régner sans trouble, et pour résister vigoureusement à ses ennemis.

Du temps de Machiavel on regardoit encore en France les grands et les nobles comme de petits souverains, qui partageoient en quelque manière la puissance du prince; ce qui donnoit lieu aux divisions, fortifioit les partis, et fomen-

toit de fréquentes révoltes. Je ne sais cependant si le grand seigneur n'est pas plutôt exposé à être détrôné qu'un roi de France. La différence qu'il y a entr'eux, c'est qu'un empereur Turc est ordinairement étranglé par les janissaires, et que les rois de France qui ont péri, ont été assassinés par des moines, ou par des monstres que des moines avoient formés. Mais Machiavel parle plutôt, dans ce chapitre, de révolutions générales que de cas particuliers ; il a deviné à la vérité quelques ressorts d'une machine très-composée, mais il me semble qu'il n'a pas examiné les principaux.

La différence des climats, des alimens, et de l'éducation des hommes, établissent une différence totale entre leur façon de vivre et de penser ; delà vient la différence d'un moine Italien, et d'un Chinois lettré. Le tempérament d'un Anglois profond, mais hypocondre, est tout-à-fait différent du courage orgueilleux d'un Espagnol ; et un François se trouve avoir aussi peu de ressemblance avec un Hollandois, que la vivacité d'un singe en a avec le flegme d'une tortue.

On a remarqué de tout temps que le génie des peuples orientaux étoit un esprit de constance pour leurs pratiques et leurs anciennes coutumes, dont ils ne se départent presque jamais. Leur religion, différente de celle des Européens, les oblige encore en quelque façon à ne point favoriser au préjudice de leurs maîtres l'entreprise de ceux qu'ils appellent les infidèles ; et à éviter avec soin tout ce qui pourroit porter

atteinte à leur religion, et bouleverser leurs gouvernemens. Voilà ce qui chez eux fait la sûreté du trône, plutôt que celle du monarque; car ce monarque est souvent détrôné, mais l'Empire n'est jamais détruit.

Le génie de la nation Françoise, tout différent de celui des musulmans, fut tout-à-fait, ou du moins en partie, cause des fréquentes révolutions de ce royaume: la légéreté et l'inconstance font le caractère de cette aimable nation; les François sont inquiets, libertins, et très-enclins à s'ennuyer de tout; leur amour pour le changement s'est manifesté jusque dans les choses les plus graves. Il paroît que ces cardinaux haïs et estimés des François, qui successivement ont gouverné cet empire, ont profité des maximes de Machiavel pour rabaisser les grands, et de la connoissance du génie de la nation pour détourner ces orages fréquens, dont la légéreté des sujets menaçoit sans cesse les souverains.

La politique du cardinal de Richelieu n'avoit pour but que d'abaisser les grands, pour élever la puissance du roi, et pour la faire servir de base à toutes les parties de l'État; il y réussit si bien, qu'aujourd'hui il ne reste plus de vestiges en France de la puissance des seigneurs et des nobles, et de ce pouvoir dont les rois prétendoient que les grands abusoient.

Le cardinal Mazarin marcha sur les traces de Richelieu; il essuya beaucoup d'oppositions, mais il réussit; il dépouilla de plus le parlement de ses prérogatives, de sorte que cette compagnie n'est aujourd'hui qu'un fantôme, à qui il arrive

encore quelquefois de s'imaginer qu'il pourroit bien être un corps, mais qu'on fait ordinairement repentir de cette erreur.

La même politique qui porta les ministres à l'établissement d'un despotisme absolu en France, leur enseigna l'adresse d'amuser la légéreté et l'inconstance de la nation, pour la rendre moins dangereuse : mille occupations frivoles, la bagatelle et le plaisir, donnèrent le change au génie des François ; de sorte que ces mêmes hommes qui avoient si long-temps combattu le grand César, qui secouèrent si souvent le joug sous les empereurs, qui appellèrent les étrangers à leur secours du temps des Valois, qui se liguèrent contre Henri IV, qui cabalèrent sous les minorités ; ces ~~François, dis-je, ne~~ sont occupés de nos jours qu'à suivre le torrent de la mode, à changer très-soigneusement de goûts, à mépriser aujourd'hui ce qu'ils ont admiré hier, à mettre l'inconstance et la légéreté dans tout ce qui dépend d'eux, à changer de maîtresse, de lieux, d'amusemens et de folie. Ce n'est pas tout ; car de puissantes armées, et un très-grand nombre de forteresses, assurent à jamais la possession de ce royaume à ses souverains, et ils n'ont à présent rien à redouter des guerres intestines, non plus que des entreprises de leurs voisins.

CHAPITRE V.

Comment il faut gouverner les Villes ou les Principautés, qui se gouvernoient par leurs propres loix avant que d'être conquises.

» Il n'est point, selon Machiavel, de moyen » bien assuré pour conserver un État libre qu'on » aura conquis, que celui de le détruire ». C'est le moyen le plus sûr pour ne point craindre de révolte. Un Anglois eut la démence de se tuer il y a quelques années à Londres; on trouva sur sa table un billet où il justifioit son action, et où il marquoit qu'il s'étoit ôté la vie pour ne jamais devenir malade. Voilà le cas d'un prince qui ruine un État pour ne point le perdre. Je ne parle pas d'humanité avec Machiavel, ce seroit profaner la vertu; on peut confondre Machiavel par lui-même, par cet intérêt, l'ame de son livre, ce dieu de la politique et du crime.

Vous dites, Machiavel, qu'un prince doit détruire un pays libre nouvellement conquis, pour le posséder plus sûrement; mais répondez-moi, à quelle fin a-t-il entrepris cette conquête? Vous me direz que c'est pour augmenter sa puissance, et pour se rendre plus formidable. C'est ce que je voulois entendre, pour vous prouver qu'en suivant vos maximes il fait tout le contraire; car il lui en coûte beaucoup pour cette conquête, et il ruine ensuite l'unique pays qui pouvoit le dédommager de ses pertes. Vous m'avouerez qu'un pays saccagé, dépourvu d'ha-

bitans, ne sauroit par sa possession rendre un prince puissant. Je crois qu'un monarque, qui posséderoit les vastes déserts de la Lybie et du Barca, ne seroit guère redoutable, et qu'un million de pantères, de lions et de crocodiles ne vaut pas un million de sujets, des villes riches, des ports navigables remplis de vaisseaux, des citoyens industrieux, des troupes, et tout ce que produit un pays bien peuplé. Tout le monde convient que la force d'un État ne consiste point dans l'étendue de ses bornes, mais dans le nombre de ses habitans. Comparez la Hollande avec la Russie; vous ne voyez qu'isles marécageuses et stériles, qui s'élèvent du sein de l'océan; une petite république qui n'a que 48 lieues de long sur 40 de large; mais ce petit corps est tout nerf; un peuple immense l'habite, et ce peuple industrieux est très-puissant et très-riche; il a secoué le joug de la domination espagnole, qui étoit alors la monarchie la plus formidable de l'Europe. Le commerce de cette république s'étend jusqu'aux extrêmités du monde; elle figure immédiatement après les rois; elle peut entretenir en temps de guerre une armée de cinquante mille combattans, sans compter une flotte nombreuse et bien entretenue.

Jetez d'un autre côté les yeux sur la Russie; c'est un pays immense qui se présente à votre vue, c'est un monde semblable à l'univers, lorsqu'il fut tiré du chaos. Ce pays est limitrophe d'un côté de la grande Tartarie et des Indes, d'un autre de la Mer-Noire et de la Hongrie; ses frontières s'étendent jusqu'à la Pologne, à

la Lithuanie, et à la Courlande; la Suède la borne du côté du nord-ouest. La Russie peut avoir trois cents milles d'Allemagne de large, sur plus de cinq cents milles de longueur; le pays est fertile en bleds, et fournit toutes les denrées nécessaires à la vie, principalement aux environs de Moscou, et vers la petite Tartarie; cependant avec tous ces avantages il ne contient tout au plus que quinze millions d'habitans.

Cette nation, qui commence à présent à figurer en Europe, n'est guère plus puissante que la Hollande en troupes de mer et de terre, et lui est beaucoup inférieure en richesses et en ressources.

La force d'un État ne consiste point dans l'étendue d'un pays, ni dans la possession d'une vaste solitude, ou d'un immense désert, mais dans la richesse des habitans, et dans leur nombre. L'intérêt d'un prince est donc de peupler un pays, de le rendre florissant, et non de le dévaster et de le détruire. Si la méchanceté de Machiavel fait horreur, son raisonnement fait pitié, et il auroit mieux fait d'apprendre à bien raisonner, que d'enseigner sa politique monstrueuse.

Un prince doit établir sa résidence dans une république nouvellement conquise : c'est la troisième maxime de l'auteur. Elle est plus modérée que les autres; mais j'ai fait voir dans le troisième chapitre les difficultés qui peuvent s'y opposer.

Il me semble qu'un prince qui auroit conquis

une république, après avoir eu des raisons justes de lui faire la guerre, pourroit se contenter de l'avoir punie, et lui rendre ensuite sa liberté; peu de personnes penseroient ainsi. Pour ceux qui auroient d'autres sentimens, ils pourroient s'en conserver la possession, en établissant de fortes garnisons dans les principales places de leur nouvelle conquête, et en laissant d'ailleurs jouir le peuple de toute sa liberté.

Insensés que nous sommes, nous voulons tout conquérir, comme si nous avions le temps de tout posséder, et comme si le terme de notre durée n'avoit aucune fin; notre temps passe trop vîte, et souvent lorsqu'on ne croit travailler que pour soi-même, on ne travaille que pour des successeurs indignes ou ingrats.

CHAPITRE VI.

Des nouveaux États que le Prince acquiert par sa valeur et par ses propres armes.

Si les hommes étoient sans passions, il seroit pardonnable à Machiavel de vouloir leur en donner; ce seroit un nouveau Prométhée qui raviroit le feu céleste pour animer des automates. Les choses n'en sont point là effectivement, car aucun homme n'est sans passions. Lorsqu'elles sont modérées, elles sont l'ame de la société; mais lorsqu'on leur lâche le frein, elles en font la destruction.

De tous les sentimens qui tyrannisent notre ame, il n'en est aucun de plus funeste pour

ceux qui en sentent l'impulsion, de plus contraire à l'humanité, et de plus fatal au repos du monde, qu'une ambition déréglée, qu'un désir excessif de fausse gloire.

Un particulier qui a le malheur d'être né avec des dispositions semblables, est plus misérable encore que fou. Il est insensible pour le présent, et il n'existe que dans les temps futurs; rien dans le monde ne peut le satisfaire, et l'absynthe de l'ambition mêle toujours son amertume à la douceur de ses plaisirs.

Un prince ambitieux est plus malheureux qu'un particulier; car sa folie étant proportionnée à sa grandeur, n'en est que plus vague, plus indocile, et plus insatiable. Si les honneurs, si la grandeur servent d'aliment à la passion des particuliers, des provinces et des royaumes nourrissent l'ambition des monarques; et comme il est plus facile d'obtenir des charges et des emplois que de conquérir des royaumes, les particuliers peuvent encore plutôt se satisfaire que les princes.

Machiavel leur propose les exemples de Moyse, de Cyrus, de Romulus, de Thésée, et d'Hiéron; on pourroit grossir facilement ce catalogue par ceux de quelques auteurs de sectes, comme de Mahomet en Asie, de Mango-Kapac en Amérique, d'Odin dans le nord, de tant de sectaires dans tout l'univers : et que les jésuites du Paraguai me permettent de leur offrir ici une petite place, qui ne peut que leur être glorieuse, les mettant au nombre des législateurs.

La mauvaise foi avec laquelle l'auteur use de ces exemples, mérite d'être relevée ; il est bon de découvrir toutes les finesses et toutes les ruses de ce séducteur.

Machiavel ne fait voir l'ambition que dans son beau jour (si elle en a un) ; il ne parle que des ambitieux qui ont été secondés de la fortune ; mais il garde un profond silence sur ceux qui ont été les victimes de leurs passions. Cela s'appelle en imposer au monde, et l'on ne sauroit disconvenir que Machiavel joue dans ce chapitre le rôle de charlatan du crime.

Pourquoi en parlant du législateur des juifs, du premier monarque d'Athènes, du conquérant des Mèdes, du fondateur de Rome, de qui les succès répondirent à leurs desseins, Machiavel n'ajoute-t-il point l'exemple de quelques chefs du parti malheureux, pour montrer que si l'ambition fait parvenir quelques hommes, elle en perd le plus grand nombre ? N'y a-t-il pas eu un Jean de Leyde, chef des anabaptistes, tenaillé, brûlé et pendu dans une cage de fer à Munster ? Si Cromwel a été heureux, son fils n'a-t-il pas été détrôné ? n'a-t-il pas vu porter au gibet le corps exhumé de son père ? Trois ou quarre juifs qui se sont dits Messies, n'ont-ils pas péri dans les supplices ? et le dernier n'a-t-il pas fini par être valet de cuisine chez le grand seigneur, après s'être fait musulman ? Si Pepin détrôna son roi avec l'approbation du pape, Guise le balafré, qui vouloit détrôner le sien avec la même approbation, n'a-t-il pas été assassiné ? Ne compte-t-on pas plus de trente chefs de secte, et plus de mille autres

ambitieux, qui ont fini par des morts violentes ?

Il me semble d'ailleurs que Machiavel place assez inconsidérément Moyse avec Romulus, Cyrus et Thésée. Ou Moyse étoit inspiré, ou il ne l'étoit point. S'il ne l'étoit point (ce qu'on n'a garde de supposer) on ne pourroit le regarder alors que comme un imposteur, qui se servoit de Dieu à peu-près comme les poëtes emploient leurs dieux pour machine quand il leur manque un dénouement. Moyse étoit d'ailleurs si peu habile (à raisonner humainement) qu'il conduisit le peuple juif pendant 40 années par un chemin qu'ils auroient très-commodément fait en six semaines; il avoit très-peu profité des lumières des Egyptiens, et il étoit en ce sens-là beaucoup inférieur à Romulus, à Thésée, et à ces héros. Si Moyse étoit inspiré de Dieu, comme il se voit dans tout, on ne peut le regarder que comme l'organe aveugle de la toute-puissance divine; et le conducteur des juifs étoit en ce sens bien inférieur, comme homme, au fondateur de l'empire Romain, au monarque des Perses et aux héros qui faisoient par leur propre valeur et par leurs propres forces de plus grandes actions, que l'autre n'en faisoit avec l'assistance immédiate de Dieu.

J'avoue en général et sans prévention qu'il faut beaucoup de génie, de courage, d'adresse et de conduite pour égaler les hommes dont nous venons de parler; mais je ne sais point si l'épithète de vertueux leur convient. La valeur et l'adresse se trouvent également chez les voleurs de grands chemins, et chez les héros; la différence qui est

entr'eux, c'est que le conquérant est un voleur illustre, et que le voleur ordinaire est un faquin obscur ; l'un reçoit des lauriers pour prix de ses violences, et l'autre la corde.

Il est vrai que toutes les fois que l'on voudra introduire des nouveautés dans le monde, il se présentera mille obstacles à surmonter, et qu'un prophète à la tête d'une armée fera plus de prosélytes, que s'il ne combattoit qu'avec des argumens.

Il est vrai que la religion chrétienne ne se soutenant que par les disputes, fut foible et opprimée, et qu'elle ne s'étendit en Europe qu'après avoir répandu beaucoup de sang ; il n'en est pas moins vrai que l'on a pu donner cours à des opinions et à des nouveautés avec peu de peine. Que de religions, que de sectes ont été introduites avec une facilité infinie ! Il n'y a rien de plus propre que le fanatisme pour accréditer des nouveautés, et il me semble que Machiavel a parlé d'un ton trop décisif sur cette matière.

Il me reste à faire quelques réflexions sur l'exemple d'Hiéron de Syracuse, que Machiavel propose à ceux qui s'élèveront par le secours de leurs amis et de leurs troupes.

Hiéron se défit de ses amis et de ses soldats, qui l'avoient aidé à l'exécution de ses desseins ; il lia de nouvelles amitiés, et il leva d'autres troupes ; je soutiens, en dépit de Machiavel et des ingrats, que la politique d'Hiéron étoit très-mauvaise, et qu'il y a beaucoup plus de prudence à se fier à des troupes dont on a expérimenté la valeur, et à des amis dont on a éprouvé la fidé-

lité, qu'à des inconnus desquels on n'est point assuré. Je laisse au lecteur à pousser ce raisonnement plus loin; tous ceux qui abhorrent l'ingratitude, et qui sont assez heureux pour connoître l'amitié, ne resteront point à sec sur cette matière.

Je dois cependant avertir le lecteur de faire attention aux sens différens que Machiavel assigne aux mots ; qu'on ne s'y trompe pas lorsqu'il dit: *Sans l'occasion la vertu s'anéantit ;* cela signifie chez lui que sans des circonstances favorables les fourbes et les téméraires ne sauroient faire usage de leurs talens ; c'est le chiffre du crime qui peut uniquement expliquer les obscurités de cet auteur.

Il me semble en général, pour conclure ce chapitre, que la seule occasion où un particulier peut sans crime s'élever à la royauté, est lorsqu'il est né dans un royaume électif, ou lorsqu'il délivre sa patrie.

Sobieski en Pologne, Gustave Vasa en Suède, les Antonin à Rome, voilà les héros de ces deux espèces ; que César Borgia soit le modèle des machiavélistes, le mien est Marc-Aurèle.

CHAPITRE VII.

Des Principautés nouvelles, que l'on acquiert par les forces d'autrui, ou par bonheur.

COmparez le *Prince* de M. de Fénelon avec celui de Machiavel, vous verrez dans l'un le caractère d'un honnête homme, de la bonté, de la justice, de l'équité, toutes les vertus, en un mot, poussées à un degré éminent; il semble que ce soit de ces intelligences pures, dont on dit que la sagesse est préposée pour veiller au gouvernement du monde; vous verrez dans l'autre la scélératesse, la fourberie, la perfidie, la trahison et tous les crimes : c'est un monstre, en un mot, que l'enfer même auroit peine à produire. Mais s'il semble que notre nature se rapproche de celle des anges en lisant le Télémaque, il paroît qu'elle s'approche des démons de l'enfer lorsqu'on lit le *Prince* de Machiavel. César Borgia, duc de Valentinois, est le modèle sur lequel l'auteur forme son *Prince*, et qu'il a l'impudence de proposer pour exemple à ceux qui s'élèvent dans le monde par le secours de leurs amis ou de leurs armes. Il est donc très-nécessaire de connoître quel étoit César Borgia, afin de se former une idée du héros, et de l'auteur qui le célèbre.

Il n'y a aucun crime que César Borgia n'ait commis ; il fit assassiner son frère, son rival de gloire et d'amour, presqu'aux yeux de sa propre sœur ; il fit massacrer les suisses du pape, par vengeance contre quelques suisses qui avoient offensé

offensé sa mère ; il dépouilla des cardinaux et des hommes riches pour assouvir sa cupidité ; il enleva la Romagne au duc d'Urbin son possesseur, et fit mettre à mort le cruel Dorco son sous-tyran ; il fit assassiner, par une affreuse trahison, à Sinigaglia, quelques princes dont il croyoit la vie contraire à ses intérêts ; il fit noyer une dame Vénitienne dont il avoit abusé ; mais que de cruautés ne se commirent point par ses ordres? et qui pourroit compter tous ses crimes? Tel étoit l'homme que Machiavel préfère à tous les grands génies de son temps, et aux héros de l'antiquité, et dont il trouve la vie et les actions dignes de servir d'exemples à ceux qu'élève la fortune.

Mais je dois combattre Machiavel dans un plus grand détail, afin que ceux qui pensent comme lui, ne trouvent plus de subterfuges, et qu'il ne reste aucun retranchement à leur méchanceté.

César Borgia fonda le dessein de sa grandeur sur la dissention des princes d'Italie. Pour usurper tous les biens de mes voisins, il faut les affoiblir, et pour les affoiblir, il faut les brouiller : telle est la logique des scélérats.

Borgia vouloit s'assurer d'un appui : il fallut donc qu'Alexandre VI accordât dispense de mariage à Louis XII, pour qu'il lui prêtât son secours. C'est ainsi que tant de politiques se sont joués du monde, et qu'ils ne pensoient qu'à leurs intérêts, lorsqu'ils paroissoient le plus attachés à celui du ciel. Si le mariage de Louis XII étoit de nature à être rompu, le pape l'auroit

dû rompre, supposé qu'il en eût le pouvoir; si ce mariage n'étoit pas de nature à être rompu, rien n'auroit dû y déterminer le chef de l'Église Romaine.

Il falloit que Borgia se fît des créatures. Aussi corrompit-il par des présens la faction des Urbain. Mais ne cherchons point des crimes à Borgia, et passons-lui ses corruptions; ne fût-ce que parce qu'elles ont du moins quelque fausse ressemblance avec les bienfaits. Borgia vouloit se défaire de quelques princes de la maison d'Urbain, de Vitelotzo, d'Oliveto di Fermo, etc., et Machiavel dit qu'il eut la prudence de les faire venir à Sinigaglia, où il les fit périr par trahison.

Abuser de la bonne foi des hommes, user de ruses infames, trahir, se parjurer, assassiner, voilà ce que le docteur de la scélératesse appelle prudence. Mais je demande s'il y a de la prudence aux hommes à montrer comment on peut manquer de foi, et comment on peut se parjurer? Si vous renversez la bonne foi et le serment, quels seront les garans que vous aurez de la fidélité des hommes? Donnez-vous des exemples de trahison? craignez d'être trahi: en donnez-vous d'assassinat? craignez la main de vos disciples.

Borgia établit le cruel Dorco gouverneur de la Romagne, pour réprimer quelques désordres; Borgia punit avec barbarie en d'autres de moindres vices que les siens. Le plus violent des usurpateurs, le plus faux des parjures, le plus cruel des assassins et des empoisonneurs,

condamne aux plus affreux supplices quelques filous, quelques esprits remuans qui copioient le caractère de leur nouveau maître en miniature et selon leur petite capacité. Ce roi de Pologne, dont la mort vient de causer tant de troubles en Europe, agissoit bien plus conséquemment et plus noblement envers ses sujets Saxons.

Les loix de Saxe condamnoient tout adultère à avoir la tête tranchée: je n'approfondis point l'origine de cette loi barbare, qui paroît plus convenable à la jalousie italienne qu'à la patience allemande.

Un malheureux transgresseur de cette loi est condamné ; Auguste devoit signer l'arrêt de mort : mais Auguste étoit sensible à l'amour et à l'humanité, il donna sa grâce au criminel, et abrogea une loi qui le condamnoit tacitement lui-même.

La conduite de ce roi étoit d'un homme sensible et humain ; César Borgia ne punissoit qu'en tyran féroce. Borgia fait mettre ensuite en pièces le cruel Dorco, qui avoit si parfaitement rempli ses intentions, afin de se rendre agréable au peuple en punissant l'organe de sa barbarie. Le poids de la tyrannie ne s'appesantit jamais davantage que lorsque le tyran veut revêtir les dehors de l'innocence, et que l'oppression se fait à l'ombre des loix.

Borgia poussant la prévoyance jusqu'au-delà de la mort du pape son père, commençoit par exterminer tous ceux qu'il avoit dépouillés de leurs biens, afin que le nouveau pape ne pût

s'en servir contre lui. Voyez la cascade du crime; pour fournir aux dépenses, il faut avoir des biens; pour en avoir, il faut en dépouiller les possesseurs; et pour en jouir avec sûreté, il faut les exterminer : raisonnement des voleurs de grand chemin.

Borgia, pour empoisonner quelques cardinaux, les prie à souper chez son père. Le pape et lui prennent par mégarde d'un breuvage empoisonné; Alexandre VI en meurt; Borgia en réchappe, pour traîner une vie malheureuse, digne salaire d'empoisonneurs et d'assassins.

Voilà la prudence, l'habileté et les vertus que Machiavel ne sauroit se lasser de louer : le fameux évêque de Meaux, le célèbre évêque de Nîmes, l'éloquent panégyriste de Trajan n'en eussent pas dit plus pour leur héros, que Machiavel pour César Borgia. Si l'éloge qu'il en fait n'étoit qu'une ode, ou une figure de rhétorique, on pourroit louer sa subtilité en détestant son choix; mais c'est tout le contraire : c'est un traité de politique qui doit passer à la postérité, c'est un ouvrage très-sérieux, dans lequel Machiavel est si impudent, que d'accorder des louanges au monstre le plus abominable que l'enfer ait vomi sur la terre; c'est s'exposer de sang-froid à la haine du genre-humain.

CHAPITRE VIII.

De ceux qui sont devenus Princes par des crimes.

JE ne me sers que des propres paroles de Machiavel, pour le confondre. Que pourrois-je dire de lui de plus atroce, sinon qu'il donne ici des règles pour ceux que leurs crimes élèvent à la grandeur suprême ? C'est le titre de ce chapitre.

Si Machiavel enseignoit le crime, s'il dogmatisoit la perfidie dans une université de traîtres, il ne seroit pas étonnant qu'il traitât des matières de cette nature ; mais il parle à tous les hommes. Car un auteur qui se fait imprimer, se communique à l'univers ; il s'adresse principalement à ceux d'entre les hommes qui doivent être les plus vertueux, puisqu'ils sont destinés à gouverner les autres. Qu'y a-t-il de plus infame, de plus insolent, que de leur enseigner la trahison, la perfidie et le meurtre ? Il seroit plutôt à souhaiter, pour le bien des hommes, que des exemples pareils à ceux d'Agathocle, et d'Oliveto di Fermo, que Machiavel se fait un plaisir de citer, fussent à jamais ignorés.

La vie d'un Agathocle, ou celle d'un Oliveto di Fermo, sont capables de développer en un homme que son instinct porte à la scélératesse, ce germe dangereux qu'il renferme en soi sans le bien connoître. Combien de jeunes-gens qui se sont gâté l'esprit par la lecture des romans, qui ne voyoient et ne pensoient plus que comme

Gandalin ou Médor? Il y a quelque chose d'épidémique dans la façon de penser, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, qui se communique d'un esprit à l'autre. Cet homme extraordinaire, ce roi aventurier, digne de l'ancienne chevalerie, ce héros vagabond, dont toutes les vertus, poussées à un certain excès, dégénèrent en vices, Charles XII en un mot, portoit depuis sa plus tendre enfance la vie d'Alexandre-le-Grand sur soi; et bien des personnes qui ont connu particuliérement cet Alexandre du Nord, assurent que ce fut Quinte-Curce qui ravagea la Pologne, que Stanislas devint roi d'après Abdolonyme, et que la bataille d'Arbelles occasionna la défaite de Pultava.

Me seroit-il permis de descendre d'un aussi grand exemple à de moindres? Il me semble que lorsqu'il s'agit de l'histoire de l'esprit humain, la différence des conditions et des états disparoissant, les rois ne sont que des hommes; et tous les hommes sont égaux: il ne s'agit que des impressions ou des modifications en général qu'ont produites de certaines causes extérieures sur l'esprit humain.

Toute l'Angleterre sait ce qui arriva à Londres il y a quelques années; on y représenta une assez médiocre comédie sous le titre des Voleurs et des tours de gueux; le sujet de cette pièce étoit l'imitation de quelques tours de souplesse et de filouterie de voleurs. Il se trouva que beaucoup de personnes s'apperçurent, au sortir de ces représentations, de la perte de leurs bagues, de leurs tabatières et de leurs

montres ; et l'auteur se fit si promptement des disciples, qu'ils pratiquoient ses leçons dans le parterre même. Ceci prouve assez, ce me semble, combien il est pernicieux de citer de mauvais exemples.

La première réflexion de Machiavel sur Agathocle et sur Fermo, roule sur les raisons qui les soutinrent dans leurs petits États malgré leurs cruautés. L'auteur l'attribue à ce qu'ils avoient commis ces cruautés à propos : or être prudemment barbare, et exercer la tyrannie conséquemment, signifie, selon ce politique, exécuter tout d'un coup et à la fois toutes les violences et tous les crimes que l'on juge utiles à ses intérêts.

Faites assassiner ceux qui vous sont suspects et dont vous vous méfiez, et ceux qui se déclarent vos ennemis ; mais ne faites point traîner votre vengeance. Machiavel approuve des actions semblables aux Vêpres Siciliennes, à l'affreux massacre de la S. Barthélemi, où il se commit des cruautés qui font frémir l'humanité. Ce monstre ne compte pour rien l'horreur de ces crimes, pourvu qu'on les commette d'une manière qui en impose aux peuples, qui effraie au moment où ils sont récens ; et il en donne pour raison, que les idées s'en évanouissent plus facilement dans le public que celles des cruautés successives et continues des princes : comme s'il n'étoit pas également mauvais de faire périr mille personnes en un jour, ou de les faire assassiner par intervalles.

Ce n'est pas tout que de confondre l'affreuse

morale de Machiavel, il faut encore le convaincre de fausseté et de mauvaise foi.

Il est premiérement faux, comme le rapporte Machiavel, qu'Agathocle ait joui en paix du fruit de ses crimes ; il a été presque toujours en guerre contre les Carthaginois ; il fut même obligé d'abandonner en Afrique son armée, qui massacra ses enfans après son départ ; et il mourut lui-même d'un breuvage empoisonné que son petit-fils lui fit prendre. Oliveto di Fermo périt par la perfidie de Borgia, digne salaire de ses crimes ; et comme ce fut une année après son usurpation, sa chûte paroît si accélérée, qu'elle semble avoir prévenu par sa punition ce que lui préparoit la haine publique.

L'exemple d'Oliveto di Fermo ne devoit donc point être cité par l'auteur, puisqu'il ne prouve rien. Machiavel voudroit que le crime fût heureux, et il se flatte par-là d'avoir quelque bonne raison de l'accréditer, ou du moins un argument passable à produire.

Mais supposons que le crime puisse se commettre avec sécurité, et qu'un tyran puisse exercer impunément la scélératesse ; quand même il ne craindroit point une mort tragique, il sera également malheureux de se voir l'opprobre du genre-humain ; il ne pourra point étouffer ce témoignage intérieur de sa conscience qui dépose contre lui ; il ne pourra point imposer silence à cette voix puissante qui se fait entendre sur les trônes des rois ; il ne pourra point éviter cette funeste mélancolie qui frappera son imagination, qui sera son bourreau en ce monde,

Qu'on lise la vie d'un Denys, d'un Tibère, d'un Néron, d'un Louis XI, d'un tyran Basilowitz, etc.; l'on verra que ces monstres, également insensés et furieux, finirent de la manière du monde la plus malheureuse. L'homme cruel est d'un tempérament misanthrope et atrabilaire; si dès son jeune âge il ne combat cette malheureuse disposition de son corps, il ne sauroit manquer de devenir aussi furieux qu'insensé. Quand même donc il n'y auroit point de justice sur la terre, et point de Divinité au ciel, il faudroit d'autant plus que les hommes fussent vertueux, puisque la vertu les unit et leur est absolument nécessaire pour leur conservation, et que le crime ne peut que les rendre infortunés et les détruire.

CHAPITRE IX.

De la Principauté civile.

Il n'y a point de sentiment plus inséparable de notre être que celui de la liberté; depuis l'homme le plus policé jusqu'au plus barbare, tous en sont pénétrés également; car comme nous naissons sans chaînes, nous prétendons vivre sans contrainte. C'est cet esprit d'indépendance et de fierté qui a produit tant de grands hommes dans le monde, et qui a donné lieu aux gouvernemens républicains, lesquels établissent une espèce d'égalité entre les hommes, et les rapprochent d'un état naturel.

Machiavel donne en ce chapitre de bonnes maximes de politique à ceux qui s'élèvent à la puissance suprême par le consentement des chefs d'une république : voilà presque le seul cas où il permette d'être honnête homme ; mais malheureusement ce cas n'arrive presque jamais. L'esprit républicain, jaloux à l'excès de sa liberté, prend ombrage de tout ce qui peut lui donner des entraves, et se révolte contre la seule idée d'un maître. On connoît dans l'Europe des peuples qui ont secoué le joug de leurs tyrans, pour jouir de l'indépendance ; mais on n'en connoît point, qui de libres qu'ils étoient, se soient assujettis à un esclavage volontaire.

Plusieurs républiques sont retombées par la suite des temps sous le despotisme ; il paroît même que c'est un malheur inévitable, qui les attend toutes.

Car comment une république résisteroit-elle éternellement à toutes les causes qui minent sa liberté ? Comment pourroit-elle contenir toujours l'ambition des grands qu'elle nourrit dans son sein ? Comment pourroit-elle à la longue veiller sur les séductions et les sourdes pratiques de ses voisins, et sur la corruption de ses membres, tant que l'intérêt sera tout puissant chez les hommes ? Comment peut-elle espérer de sortir toujours heureusement des guerres qu'elle aura à soutenir ? Comment pourra-t-elle prévenir ces conjonctures fâcheuses pour sa liberté, ces momens critiques et décisifs, et ces hasards qui favorisent les corrompus et les audacieux ? Si les troupes sont commandées par

des chefs lâches et timides, elle deviendra la proie de ses ennemis ; et si elles ont à leur tête des hommes vaillans et hardis, ils seront dangereux dans la paix, après avoir servi dans la guerre.

Les républiques se sont presque toutes élevées de l'abîme de la tyrannie au comble de la liberté, et elles sont presque toutes retombées de cette liberté dans l'esclavage. Ces mêmes Athéniens qui du temps de Démosthène outrageoient Philippe de Macédoine, rampèrent devant Alexandre. Ces mêmes Romains qui abhorroient la royauté après l'expulsion des rois, souffrirent patiemment au bout de quelques siècles toutes les cruautés de leurs empereurs ; et ces mêmes Anglois qui mirent à mort Charles I, parce qu'il empiétoit sur leurs droits, plièrent la roideur de leur courage sous la puissance altière de leur protecteur. Ce ne sont donc point ces républiques qui se sont donné des maîtres par leur choix; mais des hommes entreprenans, aidés de quelques conjonctures favorables, les ont soumises contre leur volonté.

De même que les hommes naissent, vivent un temps, et meurent par maladies ou par l'âge, de même les républiques se forment, fleurissent quelques siècles, et périssent enfin par l'audace d'un citoyen, ou par les armes de leurs ennemis. Tout a son période ; tous les empires, et les plus grandes monarchies même n'ont qu'un temps : les républiques sentent toutes que ce temps arrivera, et elles regardent toute famille trop puissante comme le germe

de la maladie qui doit leur donner le coup de la mort.

On ne persuadera jamais à des républicains vraiment libres, de se donner un maître, je dis le meilleur maître ; car ils vous diront toujours qu'il vaut mieux dépendre des loix que du caprice d'un seul homme.

CHAPITRE X.

Comment il faut mesurer les forces de toutes les Principautés.

DEpuis le temps où Machiavel écrivoit son *Prince* politique, le monde est si fort changé, qu'il n'est presque plus reconnoissable. Si quelqu'habile capitaine de Louis XII reparoissoit de nos jours, il seroit entiérement désorienté ; il verroit qu'on fait la guerre avec des armées innombrables, que l'on peut à peine faire subsister en campagne, entretenues pendant la paix comme dans la guerre ; au-lieu que de son temps, pour frapper les grands coups, et pour exécuter les grandes entreprises, une poignée de monde suffisoit, et les troupes étoient congédiées après la guerre finie : au-lieu de ces vêtemens de fer, de ces lances, de ces arquebuses à rouet, il trouveroit des habits d'ordonnance, des fusils et des baïonnettes, des méthodes nouvelles pour camper, pour assiéger, pour donner bataille, et l'art de faire subsister des troupes, tout aussi nécessaire à présent que le pouvoit être autrefois celui de battre l'ennemi.

Mais que ne diroit pas Machiavel lui-même, s'il pouvoit voir la nouvelle forme du corps politique de l'Europe, et tant de grands princes qui figurent à présent dans le monde, qui n'y étoient pour rièn alors ? la puissance des rois solidement établie, la manière de négocier des souverains, et cette balance qu'établit en Europe l'alliance de quelques princes considérables, pour s'opposer aux ambitieux, et qui n'a pour but que le repos du monde ?

Toutes ces choses ont produit un changement si général et si universel, qu'elles rendent la plupart des maximes de Machiavel inapplicables à notre politique moderne. C'est ce que fait voir principalement ce chapitre. Je dois en rapporter quelques exemples.

Machiavel suppose » qu'un prince dont le » pays est étendu, qui avec cela a beaucoup » d'argent et de troupes, peut se soutenir par » ses propres forces, sans l'assistance d'aucun » allié, contre les attaques de ses ennemis ».

C'est ce que j'ose contredire ; je dis même plus, et j'avance qu'un prince, quelque redouté qu'il soit, ne sauroit lui seul résister à des ennemis puissans, et qu'il lui faut nécessairement le secours de quelques alliés. Si le plus formidable, le plus puissant prince de l'Europe, si Louis XIV fut sur le point de succomber dans la guerre de la succession d'Espagne, et si faute d'alliances il ne put presque plus résister à la ligue de tant de rois et de princes qui pensa l'accabler, à plus forte raison tout souverain qui lui est inférieur, ne peut-il, sans hasarder

beaucoup, demeurer isolé, et privé de fortes alliances.

On dit, et cela se répète sans beaucoup de réflexion, que les traités sont inutiles, puisqu'on n'en remplit presque jamais tous les points, et qu'on n'est pas plus scrupuleux là-dessus dans notre siècle qu'en tout autre. Je réponds à ceux qui pensent ainsi, que je ne doute nullement qu'ils ne trouvent des exemples anciens, et même de très-récens, de princes qui n'ont point rempli exactement leurs engagemens ; mais cependant qu'il est toujours très-avantageux de faire des traités. Les alliés que vous vous faites, seront autant d'ennemis que vous aurez de moins ; et s'ils ne vous sont d'aucun secours, vous les réduirez toujours certainement à observer une exacte neutralité.

Machiavel parle ensuite des *principini*, de ces souverains en miniature, qui n'ayant que de petits États, ne peuvent point mettre d'armée en campagne. L'auteur appuie beaucoup sur ce qu'ils doivent fortifier leur capitale, afin de s'y renfermer avec leurs troupes en temps de guerre.

Les princes italiens dont parle Machiavel, ne sont proprement que des hermaphrodites de souverains, et des particuliers ; ils ne jouent le rôle de grands seigneurs qu'avec leurs domestiques : ce qu'on pourroit leur conseiller de meilleur, seroit, ce me semble, de diminuer en quelque chose l'opinion infinie qu'ils ont de leur grandeur, de la vénération extrême qu'ils ont pour leur ancienne et illustre race, et du

zèle inviolable qu'ils ont pour leurs armoiries. Les personnes sensées disent qu'ils feroient mieux de ne figurer dans le monde que comme des seigneurs qui sont bien à leur aise, de quitter une bonne fois les échasses sur lesquelles leur orgueil les monte, de n'entretenir tout au plus qu'une garde suffisante pour chasser les voleurs de leur château, en cas qu'il y en eût d'assez affamés pour y chercher subsistance, et de raser les remparts, les murailles, et tout ce qui peut donner l'air d'une place forte à leur résidence.

En voici les raisons : la plupart des petits princes, et nommément ceux d'Allemagne, se ruinent par la dépense excessive, à proportion de leurs revenus, que leur fait faire l'ivresse de leur vaine grandeur ; ils s'abîment pour soutenir l'honneur de leur maison, et ils prennent par vanité le chemin de la misère et de l'hôpital ; il n'y a pas jusqu'au cadet du cadet d'une ligne appanagée, qui ne s'imagine être quelque chose de semblable à Louis XIV ; il bâtit son Versailles ; il a ses maîtresses ; il entretient ses armées.

Il y a actuellement un certain prince, appanagé d'une grande maison, qui par un raffinement de grandeur, entretient exactement à son service tous les corps de troupes qui composent la maison d'un grand roi, et cela si fort en diminutif, qu'il faut un microscope pour appercevoir chacun de ces corps en particulier ; son armée seroit peut-être assez forte pour représenter une bataille sur le théâtre de Vérone.

J'ai dit en second lieu que les petits princes faisoient mal de fortifier leur résidence, et la raison en est toute simple ; ils ne sont pas dans le cas de pouvoir être assiégés par leurs semblables, puisque des voisins plus puissans qu'eux se mêlent d'abord de leur démêlé, et leur offrent une médiation qu'il ne dépend pas d'eux de refuser : ainsi au-lieu de sang répandu, deux coups de plume terminent leurs petites querelles.

A quoi leur serviroient donc leurs forteresses? quand même elles seroient en état de soutenir un siège de la longueur de celui de Troie contre leurs petits ennemis, elles n'en soutiendroient pas un comme celui de Jérico devant les armées d'un monarque puissant. Si d'ailleurs de grandes guerres se font dans leur voisinage, il ne dépend pas d'eux de rester neutres, ou ils sont totalement ruinés ; et s'ils embrassent le parti d'une des puissances belligérantes, leur capitale devient la place de guerre de ce prince.

L'idée que Machiavel nous donne des villes impériales d'Allemagne est toute différente de ce qu'elles sont à présent ; un pétard suffiroit, et même un mandement de l'empereur, pour se rendre maître de ces villes. Elles sont toutes mal fortifiées, la plupart avec d'anciennes murailles flanquées en quelques endroits par de grosses tours, et entourées de fossés que des terres écroulées ont presqu'entiérement comblés. Elles ont peu de troupes, et celles qu'elles entretiennent sont mal disciplinées : leurs officiers sont, ou le rebut de l'Allemagne pour la plupart,

plupart, ou de vieilles gens qui ne sont plus en état de servir. Quelques-unes des villes impériales ont une assez bonne artillerie ; mais cela ne suffiroit point pour s'opposer à l'empereur, qui a coutume de leur faire sentir assez souvent leur foiblesse. En un mot, faire la guerre, livrer des batailles, attaquer ou défendre des forteresses, est uniquement l'affaire des grands souverains ; et ceux qui veulent les imiter sans en avoir la puissance, ressemblent à celui qui contrefaisoit le bruit du tonnerre et se croyoit Jupiter.

CHAPITRE XI.

Des Principautés Ecclésiastiques.

Je ne vois guère dans l'antiquité de prêtres devenus souverains. Il me semble que de tous les peuples dont il nous est resté quelque foible connoissance, il n'y a que les Juifs qui aient eu une suite de pontifes despotiques. Il n'est pas étonnant que dans la plus superstitieuse et la plus ignorante de toutes les nations barbares, ceux qui étoient à la tête de la religion aient enfin usurpé le maniement des affaires ; mais par-tout ailleurs il me semble que les prêtres ne se mêloient que de leurs fonctions. Ils sacrifioient, ils recevoient un salaire, ils avoient quelques prérogatives : mais ils n'instruisoient ni ne gouvernoient ; et c'est, je crois, parce qu'ils n'avoient ni dogmes pour diviser les peuples, ni puissance pour en abuser, qu'il n'y

eut jamais chez eux aucune guerre de religion.

Lorsque l'Europe dans la décadence de l'Empire Romain fut une anarchie de barbares, tout fut divisé en mille petites souverainetés ; beaucoup d'évêques se firent princes, et ce fut l'évêque de Rome qui donna l'exemple. Il semble que sous ces gouvernemens ecclésiastiques les peuples dussent vivre assez heureux ; car des princes électifs, des princes élevés à la souveraineté dans un âge avancé, des princes enfin dont les États sont trop bornés, tels que ceux des ecclésiastiques, doivent ménager leurs sujets, sinon par religion, du moins par politique.

Il est certain cependant qu'aucun pays ne fourmille plus de mendians que ceux des prêtres; c'est-là qu'on peut voir un tableau touchant de toutes les misères humaines ; non pas de ces pauvres que la libéralité et les aumônes des souverains y attirent, de ces insectes qui s'attachent aux riches et qui rampent à la suite de l'opulence ; mais de ces gueux faméliques, que la charité de leur souverain prive du nécessaire, pour prévenir la corruption, et les abus que le peuple a coutume de faire de la superfluité.

Ce sont sans doute les loix de Sparte, où l'argent étoit défendu, sur lesquelles se fondent les principes de la plupart de ces gouvernemens ecclésiastiques ; à la différence près, que les prélats se réservent l'usage des biens dont les sujets sont privés. Heureux, disent-ils, sont les pauvres, car ils hériteront le royaume des cieux; et comme ils veulent que tout le monde se

sauve, ils ont soin de rendre tout le monde indigent.

Rien ne devroit être plus édifiant que l'histoire des chefs de l'église et des vicaires de Jésus-Christ ; on se persuade d'y trouver des exemples de mœurs irréprochables et saintes ; cependant c'est tout le contraire, ce ne sont que des obscénités, des abominations, et des sources de scandale ; et l'on ne sauroit lire la vie des papes sans détester plus d'une fois leurs cruautés et leurs perfidies.

On y voit en gros leur ambition appliquée à augmenter leur puissance temporelle et spirituelle, leur avarice occupée à faire passer la substance des peuples dans leurs familles, pour enrichir leurs neveux, leurs maîtresses, ou leurs bâtards.

Ceux qui réfléchissent peu, trouvent singulier que les peuples souffrent avec tant de docilité et de patience l'oppression de cette espèce de souverains, qu'ils n'ouvrent point les yeux sur les vices et sur les excès des ecclésiastiques, et qu'ils endurent d'un front tondu ce qu'ils ne souffriroient point d'un front couronné de lauriers. Ce phénomène paroît moins étrange à ceux qui connoissent le pouvoir de la superstition sur les idiots, et du fanatisme sur l'esprit humain ; ils savent que la religion est une ancienne machine, qui ne s'usera jamais, dont on s'est servi de tout temps pour s'assurer de la fidélité des peuples, et pour mettre un frein à l'indocilité de la raison humaine ; ils savent que l'erreur peut aveugler les hommes les plus pé-

nétrans, et qu'il n'y a rien de plus triomphant que la politique de ceux qui mettent le ciel et l'enfer, Dieu et les damnés en œuvre pour parvenir à leurs dessins. Tant il est vrai que la religion même, cette source la plus pure de tous nos biens, devient souvent, par un trop déplorable abus, l'origine et le principe de nos maux.

L'auteur remarque très-judicieusement ce qui contribua le plus à l'élévation du saint-siège. Il en attribue la raison principale à l'habile conduite d'Alexandre VI, de ce pontife qui poussoit la cruauté et l'ambition à un excès énorme, et qui ne connoissoit de justice que son intérêt. Or, s'il est vrai qu'un des plus méchans hommes qui ait jamais porté la tiare, soit celui qui ait le plus affermi la puissance papale, que doit-on penser des héros de Machiavel?

L'éloge de Léon X fait la conclusion de ce chapitre. L'ambition, les débauches et l'irréligion de ce pape sont assez connues. Machiavel ne le loue pas précisément par ces qualités-là, mais il lui fait sa cour : de tels princes méritoient de tels courtisans. S'il ne louoit Léon X que comme un prince magnifique et restaurateur des arts, il auroit raison; mais il le loue comme politique.

CHAPITRE XII.

Combien il y a de sortes de Milices, et ce que vaut la Soldatesque mercenaire.

Tout est varié dans l'univers : les tempéramens des hommes sont différens ; et la nature établit la même variété, si j'ose m'exprimer ainsi, dans le tempérament des États. J'entends en général par le tempérament d'un État, sa situation, son étendue, le nombre, le génie de ses peuples, son commerce, ses coutumes, ses loix, son fort, son foible, ses richesses et ses ressources.

Cette différence de gouvernement est très-sensible, et elle est infinie, lorsque l'on veut descendre jusque dans les détails : et de même que les médecins ne possèdent aucun secret qui convienne à toutes les maladies et à toutes les complexions, de même les politiques ne sauroient-ils prescrire des règles générales, dont l'application soit à l'usage de toutes les formes de gouvernement.

Cette réflexion me conduit à examiner le sentiment de Machiavel sur les troupes étrangères et mercenaires. L'auteur en rejette entiérement l'usage, s'appuyant sur des exemples par lesquels il prétend prouver que ces troupes ont été plus préjudiciables aux États qui s'en sont servis, qu'elles ne leur ont été avantageuses.

Il est sûr, et l'expérience a fait voir en général, que les meilleures troupes d'un État sont

les nationales. On pourroit appuyer ce sentiment par les exemples de la valeureuse résistance de Léonidas aux Thermopyles, et surtout par les progrès étonnans de l'Empire Romain et des Arabes. Cette maxime de Machiavel peut donc convenir à tous les peuples assez riches d'habitans pour pouvoir fournir un nombre suffisant de soldats pour leur défense. Je suis persuadé, comme l'auteur, que l'État est mal servi par des mercenaires, et que la fidélité et le courage des soldats établis dans le pays, les surpasse de beaucoup. Il est principalement dangereux de laisser languir ses sujets dans l'inaction, et de les laisser s'efféminer par la mollesse, dans le temps que les fatigues de la guerre et les combats aguerrissent leurs voisins.

On a remarqué plus d'une fois, que les États qui sortoient des guerres civiles, ont été infiniment supérieurs à leurs ennemis, parce que tout est soldat dans une guerre civile, que le mérite s'y distingue indépendamment de la faveur, que tous les talens s'y développent, et que les hommes y prennent l'habitude de déployer ce qu'ils ont d'art et de courage.

Cependant il y a des cas qui semblent demander exception de cette règle. Si des royaumes ou des empires ne produisent pas une aussi grande multitude d'hommes qu'il en faut pour les armées, et qu'en consume la guerre, la nécessité oblige de recourir aux mercenaires, comme à l'unique moyen de suppléer aux défauts de l'État.

On trouve alors des expédiens qui lèvent la

plupart des difficultés, et ce que Machiavel trouve de vicieux dans cette espèce de milice; on mêle soigneusement les étrangers avec les nationaux, pour les empêcher de faire bande à part, et pour les façonner à la même discipline et à la même fidélité; l'on donne sa principale attention à ce que le nombre des étrangers n'excède point le nombre des nationaux.

Il y a un roi du nord, dont l'armée est composée de cette sorte de mixtes, et qui n'en est pas moins puissant ni moins formidable. La plupart des troupes Européennes sont composées de nationaux et de mercenaires; ceux qui cultivent les terres, ceux qui habitent les villes, moyennant une certaine taxe qu'ils paient pour l'entretien des troupes qui doivent les défendre, ne vont plus à la guerre. Les soldats ne sont composés que de la plus vile partie des peuples, de fainéans qui aiment mieux l'oisiveté que le travail, de débauchés qui cherchent dans les troupes la licence et l'impunité, de jeunes écervelés indociles à leurs parens, qui s'enrôlent par légéreté : tous ceux-là ont aussi peu d'inclination et d'attachement pour leur maître que les étrangers. Que ces troupes sont différentes de ces Romains qui conquirent le monde! Ces désertions, si fréquentes de nos jours dans toutes les armées, étoient quelque chose d'inconnu chez les Romains; ces hommes, qui combattoient pour leur famille, pour leurs pénates, pour la bourgeoisie Romaine, et pour tout ce qu'ils avoient de plus cher dans cette vie, ne

pensoient pas à trahir tant d'intérêts à la fois par une lâche désertion.

Ce qui fait la sûreté des grands princes de l'Europe, c'est que leurs troupes sont à peu-près semblables, et qu'ils n'ont de ce côté-là aucun avantage les uns sur les autres. Il n'y a que les troupes Suédoises qui soient bourgeois, paysans, et soldats en même temps; mais aussi lorsqu'ils sont en campagne, presque personne ne reste dans l'intérieur du pays pour labourer la terre. Ainsi leur puissance n'est aucunement formidable, puisqu'ils ne peuvent rien à la longue sans se ruiner eux-mêmes plus que leurs ennemis.

Voilà pour les mercenaires. Quant à la manière dont un grand prince doit faire la guerre, je me range entiérement du sentiment de Machiavel. Effectivement, un grand prince doit prendre sur lui la conduite de ses troupes, rester dans son armée comme dans sa résidence; son intérêt, son devoir, sa gloire, tout l'y engage; comme il est le chef de la justice distributive, il est également le protecteur et le défenseur de ses peuples; il doit regarder la défense de ses sujets comme un des objets les plus importans de son ministère, qu'il doit par cette raison ne confier qu'à lui-même.

Son intérêt semble requérir nécessairement qu'il se trouve en personne à son armée, puisque tous les ordres émanent de sa personne, et qu'alors le conseil et l'exécution se suivent avec une rapidité extrême. Sa présence met fin d'ailleurs à la mésintelligence des généraux, si fu-

neste aux armées, et si préjudiciable aux intérês du maître ; elle met plus d'ordre dans ce qui regarde les magasins, les munitions et les provisions de guerre, sans lesquelles un César à la tête de cent mille combattans ne fera jamais rien.

Comme c'est le prince qui fait livrer les batailles, il semble que ce seroit aussi à lui d'en diriger l'exécution, et de communiquer par sa présence l'esprit de valeur et d'assurance à ses troupes ; il n'est à leur tête que pour donner l'exemple.

Mais, dira-t-on, tout le monde n'est pas né soldat, et beaucoup de princes n'ont ni le talent, ni l'expérience, ni le courage nécessaires pour commander une armée. Cela est vrai, je l'avoue ; cependant cette objection ne doit pas m'embarrasser beaucoup ; car il se trouve toujours des généraux assez entendus dans une armée, et le prince n'a qu'à suivre leurs conseils; la guerre s'en fera toujours mieux que lorsque le général est sous la tutelle du ministère, qui n'étant point à l'armée, ne peut juger des choses, et met souvent le plus habile général hors d'état de donner des marques de sa capacité.

Je finirai ce chapitre, après avoir relevé une phrase de Machiavel qui m'a paru très-singulière : » Les Vénitiens, dit-il, se défiant du duc » de Carmagnole, qui commandoit leurs trou» pes, furent obligés de le faire sortir de ce » monde «.

Je n'entends point, je l'avoue, ce que c'est

que d'être obligé de faire sortir quelqu'un de ce monde, à moins que ce ne soit le trahir, l'empoisonner, l'assassiner. C'est ainsi que le docteur du crime croit rendre innocentes les actions les plus noires et les plus coupables, en adoucissant les termes.

Les Grecs avoient coutume de se servir de périphrases lorsqu'ils parloient de la mort, parce qu'ils ne pouvoient pas soutenir sans une secrète horreur tout ce que le trépas a d'épouvantable. Machiavel périphrase les crimes, parce que son cœur révolté contre son esprit ne sauroit digérer toute crue l'exécrable morale qu'il enseigne.

Quelle triste situation lorsqu'on rougit de se montrer à d'autres tel que l'on est, et lorsqu'on fuit le moment de s'examiner soi-même !

CHAPITRE XIII.

Des Troupes auxiliaires, mixtes et propres.

MAchiavel pousse l'hyperbole à un point extrême, en soutenant qu'un prince prudent aimeroit mieux périr avec ses propres troupes, que de vaincre avec des secours étrangers.

Je pense qu'un homme en danger de se noyer ne prêteroit pas l'oreille aux discours de ceux qui lui diroient qu'il seroit indigne de lui de devoir la vie à d'autres qu'à lui-même, et qu'ainsi il devroit plutôt périr que d'embrasser

la corde ou le bâton que d'autres lui tendent pour le sauver. L'expérience nous fait voir que le premier soin des hommes est celui de leur conservation, et le second celui de leur bien-être; ce qui détruit entiérement le paralogisme emphatique de l'auteur.

En approfondissant cette maxime de Machiavel, on trouvera peut-être que ce n'est qu'une jalousie extrême qu'il suffira d'inspirer aux princes : c'est cependant la jalousie de ces mêmes princes envers leurs généraux, ou envers des auxiliaires, qu'ils ne vouloient pas attendre, crainte de partager leur gloire, qui de tout temps fut très-préjudiciable à leurs intérêts. Une infinité de batailles ont été perdues par cette raison, et de petites jalousies ont souvent fait plus de tort aux princes, que le nombre supérieur et les avantages de leurs ennemis.

Un prince ne doit pas, sans doute, faire la guerre uniquement avec des troupes auxiliaires; mais il doit être auxiliaire lui-même, et se mettre en état de donner autant de secours qu'il en reçoit. Voilà ce que dicte la prudence : Mets-toi en état de ne craindre ni tes ennemis ni tes amis, mais quand tu as fait un traité, il faut y être fidèle. Tant que l'Empire, l'Angleterre et la Hollande ont été de concert contre Louis XIV, tant que le prince Eugène et Marlborough ont été bien unis, ils ont été vainqueurs; mais dès l'instant que l'Angleterre a abandonné ses alliés, Louis XIV s'est relevé.

Les puissances qui peuvent se passer de troupes mixtes ou auxiliaires, font bien de les exclure

de leurs armées ; mais comme peu de princes de l'Europe sont dans une pareille situation, je crois qu'ils ne risquent rien avec les auxiliaires, tant que le nombre des nationaux leur est supérieur.

Machiavel n'écrivoit que pour de petits princes, et j'avoue que je ne vois guère en lui que de petites idées ; il n'a rien de grand ni de vrai, parce qu'il n'est pas honnête homme.

Qui ne fait la guerre que pour autrui n'est que foible ; qui la fait conjointement avec autrui est très-fort.

Sans parler de la guerre de 1701, des alliés contre la France, l'entreprise par laquelle trois rois du Nord dépouillèrent Charles XII d'une partie de ses États d'Allemagne, fut exécutée pareillement avec des troupes de différens maîtres, réunis par des alliances ; et la guerre de l'année 1734, que la France commença sous prétexte de soutenir les droits de ce roi de Pologne toujours élu et toujours détrôné, fut faite par les François et les Espagnols joints aux Savoyards.

Que reste-t-il à Machiavel après tant d'exemples, et à quoi se réduit l'allégorie des armes de Saül, que David refusa à cause de leur pesanteur, lorsqu'il devoit combattre Goliath ? Ce n'est que de la crême fouettée. J'avoue que les auxiliaires incommodent quelquefois les princes ; mais je demande si l'on ne s'incommode pas volontiers, lorsqu'on y gagne des villes et des provinces ?

Au sujet de ces auxiliaires, il cherche à jeter

son venin sur les Suisses qui sont au service de France. Je dois dire un petit mot sur le sujet de ces braves troupes ; car il est indubitable que les François ont gagné plus d'une bataille par leur secours, qu'ils ont rendu des services signalés à cet empire, et que si la France congédioit les Suisses et les Allemands qui servent dans son infanterie, ses armées seroient beaucoup moins redoutables qu'elles ne le sont à présent.

Voilà pour les erreurs de jugement : voyons à présent celles de morale. Les mauvais exemples que Machiavel propose aux princes, sont des méchancetés qu'on ne sauroit lui passer. Il allègue dans ce chapitre Hiéron de Syracuse, qui considérant que ses troupes auxiliaires étoient également dangereuses à garder, ou à congédier, les fit toutes tailler en pièces. Des faits pareils révoltent, lorsqu'on les trouve dans l'histoire ; mais on se sent indigné de les voir rapportés dans un livre qui doit être fait pour l'instruction des princes.

La cruauté et la barbarie sont souvent fatales aux particuliers ; ainsi ils en ont horreur pour la plupart ; mais les princes, que la Providence a placés si loin des destinées vulgaires, en ont d'autant moins d'aversion, qu'ils ne les ont pas à craindre : ce seroit donc à tous ceux qui doivent gouverner les hommes que l'on devroit inculquer le plus d'éloignement pour tous les abus qu'ils peuvent faire d'une puissance illimitée.

CHAPITRE XIV.

Instruction pour le Prince concernant la Milice.

IL y a une espèce de pédanterie commune à tous les métiers, qui ne vient que de l'avarice et de l'intempérance de ceux qui les pratiquent. Un soldat est pédant lorsqu'il s'attache trop à la minutie, ou lorsqu'il est fanfaron et qu'il donne dans le domquichottisme.

L'enthousiasme de Machiavel expose ici son Prince à être ridicule ; il exagère si fort la matière, qu'il veut que son prince ne soit uniquement que soldat ; il en fait un Dom Quichotte complet, qui n'a l'imagination remplie que de champs de bataille, de retranchemens, de la manière d'investir des places, de faire des lignes et des attaques.

Mais un prince ne remplit que la moitié de sa vocation, s'il ne s'applique qu'au métier de la guerre : il est évidemment faux qu'il ne doit être que soldat; et l'on peut se souvenir de ce que j'ai dit sur l'origine des princes au premier chapitre de cet ouvrage. Ils sont juges d'institution, et s'ils sont généraux, c'est un accessoire. Le Prince de Machiavel est comme les dieux d'Homère, que l'on dépeignoit très-robustes et puissans, mais jamais équitables. Cet auteur ignore jusqu'au catéchisme de la justice, il ne connoît que l'intérêt et la violence.

L'auteur ne représente jamais que de petites idées ; son génie redressé n'embrasse que des su-

jets propres pour la politique des petits princes. Rien de plus foible que les raisons dont il se sert pour recommander la chasse aux princes; il est dans l'opinion que les princes apprendront par ce moyen à connoître les situations et les passages de leur pays.

Si un roi de France, si un empereur prétendoit acquérir de cette manière la connoissance de ses États, il leur faudroit autant de temps dans le cours de leur chasse, qu'en emploie tout l'univers dans la grande révolution des astres.

Qu'on me permette d'entrer, à l'occasion de la chasse, dans un plus grand détail sur une matière qui sera comme une espèce de digression. Puisque ce plaisir est la passion presque générale des nobles, des grands seigneurs et des rois, sur-tout en Allemagne, il me semble qu'elle mérite quelque discussion.

La chasse est un de ces plaisirs sensuels qui agitent beaucoup le corps et qui ne disent rien à l'esprit; c'est un désir ardent de poursuivre quelque bête, et une satisfaction cruelle de la tuer; c'est un amusement qui rend le corps robuste et dispos, et qui laisse l'esprit en friche et sans culture.

Les chasseurs me reprocheront sans doute que je prends les choses sur un ton trop sérieux, que je fais le critique sévère, et que je suis dans le cas des prêtres, qui ayant le privilège de parler seuls dans les chaires, ont la facilité de prononcer tout ce que bon leur semble, sans appréhender d'opposition.

Je ne me prévaudrai point de cet avantage;

j'alléguerai de bonne foi les raisons spécieuses qu'allèguent les amateurs de la chasse. Ils me diront d'abord que la chasse est le plaisir le plus noble et le plus ancien des hommes ; que des patriarches, et même beaucoup de grands hommes, ont été chasseurs ; et qu'en chassant, les hommes continuent à exercer sur les bêtes ce même droit que Dieu daigna lui-même donner à Adam.

Mais ce qui est vieux n'en est pas meilleur, sur-tout quand il est outré. De grands hommes ont été passionnés pour la chasse, je l'avoue ; ils ont eu leurs défauts comme leurs foiblesses : imitons ce qu'ils ont eu de grand, et ne copions point leurs petitesses.

Les patriarches ont chassé, c'est une vérité ; j'avoue encore qu'ils ont épousé leurs sœurs, que la polygamie étoit en usage de leur temps : mais ces bons patriarches en chassant ainsi, se ressentirent des siècles barbares dans lesquels ils vivoient ; ils étoient très-grossiers et très-ignorans ; c'étoient des gens oisifs, qui ne sachant point s'occuper, et pour tuer le temps qui leur paroissoit toujours trop long, promenoient leurs ennuis à la chasse ; ils perdoient dans les bois, à la poursuite des bêtes, les momens qu'ils n'avoient ni la capacité ni l'esprit de passer en compagnie de personnes raisonnables.

Je demande si ce sont des exemples à imiter ? si la grossiéreté doit instruire la politesse ? ou si ce n'est pas plutôt aux siècles éclairés à servir de modèle aux autres ?

Qu'Adam ait reçu l'empire sur les bêtes, ou non,

non, c'est ce que je ne recherche pas ; mais je sais bien que nous sommes plus cruels et plus rapaces que les bêtes mêmes, et que nous usons très-tyranniquement de ce prétendu empire. Si quelque chose devoit nous donner de l'avantage sur les animaux, c'est assurément notre raison ; et ceux pour l'ordinaire qui font profession de la chasse, n'ont leur cervelle meublée que de chevaux, de chiens et de toutes sortes d'animaux. Ils sont quelquefois très-grossiers, et il est à craindre qu'ils ne deviennent aussi inhumains envers les hommes, qu'ils le sont à l'égard des bêtes ; ou que du moins la cruelle coutume de faire souffrir avec indifférence ne les rende moins compatissans à l'égard de leurs semblables. Est-ce là ce plaisir dont on nous vante tant la noblesse ? Est-ce là cette occupation si digne d'un être pensant ? On m'objectera que la chasse est salutaire à la santé, que l'expérience a fait voir que ceux qui chassent deviennent vieux, que c'est un plaisir innocent et qui convient aux grands seigneurs, puisqu'il étale leur magnificence, puisqu'il dissipe leurs chagrins, et qu'en temps de paix il leur présente les images de la guerre.

Je suis bien éloigné de condamner un exercice modéré ; mais qu'on y prenne garde, l'exercice n'est nécessaire qu'aux intempérans. Il n'y a point de prince qui ait vécu plus long-temps que le cardinal de Fleury, ou le cardinal de Ximénès et le pape Clément XIII ; cependant ces trois hommes n'étoient point chasseurs. Faut-il d'ailleurs choisir la profession qui n'a de mérite que celui de promettre une longue vie? Les moines vivent

d'ordinaire plus long-temps que les autres hommes, faut-il pour cela se faire moine?

Il n'importe pas qu'un homme traîne jusqu'à l'âge de Méthusalem le fil indolent et inutile de ses jours; mais plus il aura réfléchi, plus il aura fait d'actions belles et utiles, et plus il aura vécu.

D'ailleurs, la chasse est de tous les amusemens celui qui convient le moins aux princes; ils peuvent manifester leur magnificence de cent manières beaucoup plus utiles pour leurs sujets, et s'il se trouvoit que l'abondance du gibier ruinât les gens de la campagne, le soin de détruire ces animaux pourroit très-bien se commettre aux chasseurs payés pour cela. Les princes ne devroient proprement être occupés que du soin de s'instruire et de gouverner, afin d'acquérir d'autant plus de connoissances, et de pouvoir d'autant plus se former une idée de leur profession, pour agir bien en conséquence.

Je dois ajouter, sur-tout pour répondre à Machiavel, qu'il n'est point nécessaire d'être chasseur pour être grand capitaine. Gustave Adolphe, Turenne, Marlborough, le prince Eugène, à qui on ne disputera pas la qualité d'hommes illustres et d'habiles généraux, n'ont point été chasseurs; nous ne lisons point que César, Alexandre, ou Scipion l'aient été.

On peut en se promenant faire des réflexions plus judicieuses et plus solides sur les différentes situations d'un pays, relativement à l'art de la guerre, que lorsque des perdrix, des chiens-couchans, des cerfs, une meute de toutes sortes

d'animaux, et l'ardeur de la chasse vous distraient. Un grand prince, qui a fait la seconde campagne en Hongrie, a risqué d'être fait prisonnier par les Turcs pour s'être égaré à la chasse : on devroit même défendre la chasse dans les armées; car elle cause beaucoup de désordre dans les marches.

Je conclus donc qu'il est pardonnable aux princes d'aller à la chasse, pourvu que ce ne soit que rarement, et pour les distraire de leurs occupations sérieuses, et quelquefois fort tristes. Je ne veux interdire, encore une fois, aucun plaisir honnête; mais le soin de bien gouverner, de rendre son État florissant, de protéger, de voir les succès de tous les arts, est sans doute le plus grand plaisir; et malheureux celui à qui il en faut d'autres.

CHAPITRE XV.

Ce qui fait louer ou blâmer les Hommes, et surtout les Princes.

Les peintres et les historiens ont cela de commun entr'eux, qu'ils doivent copier la nature. Les premiers peignent les traits et les coloris des hommes; les seconds leurs caractères et leurs actions : il se trouve des peintres singuliers qui n'ont peint que des monstres et des diables.

Machiavel représente l'univers comme un enfer, et tous les hommes comme des damnés; on diroit que ce politique a voulu calomnier tout le genre humain par une haine particulière,

et qu'il ait pris à tâche d'anéantir la vertu, peut-être pour rendre tous les habitans de ce continent ses semblables.

Machiavel avance qu'il n'est pas possible d'être tout-à-fait bon dans ce monde sans périr, tant le genre humain est scélérat et corrompu; et moi je dis que pour ne point périr il faut être bon et prudent. Les hommes ne sont d'ordinaire ni tout-à-fait bons, ni tout-à-fait méchans; mais et méchans, et bons, et médiocres s'accorderont tous à ménager un prince puissant, juste et habile. J'aimerai mieux faire la guerre à un tyran qu'à un bon roi, à un Louis XI, à un Domitien qu'à un Trajan; car le bon roi sera bien servi, et les sujets du tyran se joindront à mes troupes. Que j'aille en Italie avec dix mille hommes contre un Alexandre VI, la moitié de l'Italie sera pour moi; que j'y entre avec quarante mille hommes contre un Innocent XI, toute l'Italie se soulevera pour me faire périr. Jamais roi bon et sage n'a été détrôné en Angleterre par de grandes armées, et tous leurs mauvais rois ont succombé sous des compétiteurs qui n'ont pas commencé la guerre avec quatre mille hommes de troupes réglées. Ne sois donc point méchant avec les méchans, mais sois vertueux et intrépide avec eux; tu rendras ton peuple vertueux comme toi, tes voisins voudront t'imiter, et les méchans trembleront.

CHAPITRE XVI.

De la libéralité et de l'économie.

DEux sculpteurs fameux, Phidias et Alcamène, firent chacun une statue de Minerve, et les Athéniens voulurent choisir la plus belle, pour la placer sur le haut d'une colonne ; on les présenta toutes les deux au public. Celle d'Alcamène remporta les suffrages ; l'autre, disoit-on, étoit trop grossiérement travaillée. Phidias ne se déconcerta point par le jugement du vulgaire, et demanda, que comme les statues avoient été faites pour être placées sur une colonne, on les élevât toutes les deux ; alors celle de Phidias remporta le prix.

Phidias devoit son succès à l'étude de l'optique et des proportions. Cette règle de proportion doit être observée dans la politique : les différences des lieux mettent des différences dans les maximes ; vouloir en appliquer une généralement, ce seroit la rendre vicieuse : ce qui seroit admirable pour un grand royaume, ne conviendroit point à un petit État. Le luxe qui naît de l'abondance et qui fait circuler les richesses par toutes les veines d'un État, fait fleurir un grand royaume ; c'est lui qui entretient l'industrie, c'est lui qui multiplie les besoins des riches, pour les lier par ces mêmes besoins avec les pauvres.

Si quelque politique habile s'avisoit de bannir le luxe d'un grand empire, cet empire tombe-

roit en langueur : le luxe tout au contraire feroit périr un petit État ; l'argent sortant du pays en plus grande abondance qu'il n'y rentreroit à proportion, feroit tomber ce corps délicat en consomption, et il ne manqueroit pas de mourir étique. C'est donc une règle indispensable pour tout politique que de ne jamais confondre les petits États avec les grands, et c'est en quoi Machiavel pèche griévement en ce chapitre.

La première faute que je dois lui reprocher, est qu'il prend le mot de libéralité dans un sens trop vague ; il ne distingue pas assez la libéralité de la prodigalité. » Un prince, dit-il, pour faire » de grandes choses, doit passer pour libéral ; » et il doit l'être «. Je ne connois aucun héros qui ne l'ait été. Afficher l'avarice, c'est dire aux hommes, n'attendez rien de moi, je payerai toujours mal vos services ; c'est éteindre l'ardeur avec laquelle naturellement tout sujet sert son prince.

Sans doute il n'y a que l'homme économe qui puisse être libéral, il n'y a que celui qui gouverne prudemment ses biens qui puisse faire du bien aux autres.

On connoît l'exemple de François I, roi de France, dont les dépenses excessives furent en partie la cause de ses malheurs. Les plaisirs de François I absorboient les ressources de sa gloire ; ce roi n'étoit pas libéral, mais prodigue, et sur la fin de sa vie il devint un peu avare : au lieu d'être bon ménager, il mit des trésors dans ses coffres ; mais ce n'est pas des trésors sans circulation qu'il faut avoir, c'est un ample re-

venu. Tout particulier et tout roi qui ne sait qu'entasser, enterrer de l'argent, n'y entend rien : il faut faire circuler l'argent pour être vraiment riche. Les Médicis n'obtinrent la souveraineté de Florence que parce que le grand Cosme, père de la patrie, simple marchand, fut habile et libéral. Tout avare est un petit génie, et je crois que le cardinal de Retz a raison quand il dit que dans les grandes affaires il ne faut jamais regarder à l'argent. Que le souverain se mette donc en état d'en acquérir beaucoup, en favorisant le commerce et les manufactures de ses sujets, afin qu'il puisse en dépenser beaucoup à propos. Il sera aimé et estimé.

Machiavel dit que la libéralité le rendra méprisable : voilà ce que pourroit dire un usurier; mais est-ce ainsi que doit parler un homme qui se mêle de donner des leçons aux princes?

CHAPITRE XVII.

De la cruauté et de la clémence ; et s'il vaut mieux être aimé que craint.

LE dépôt le plus précieux qui soit confié entre les mains des princes, c'est la vie de leurs sujets. Leur charge leur donne le pouvoir de condamner à mort les coupables ou de leur pardonner ; ils sont les arbitres suprêmes de la justice.

Les bons princes regardent ce pouvoir tant vanté sur la vie de leurs sujets, comme le poids le plus pesant de leur couronne. Ils savent

qu'ils sont hommes, comme ceux sur lesquels ils doivent juger; ils savent que des torts, des injustices, des injures peuvent se réparer dans ce monde, mais qu'un arrêt de mort précipité est un mal irréparable; ils ne se portent à la sévérité que pour éviter une rigueur plus fâcheuse qu'ils prévoient, s'ils se conduisent autrement; ils ne prennent de ces tristes résolutions que dans des cas désespérés, et pareils à ceux où un homme se sentant un membre gangrené, malgré la tendresse qu'il a pour lui-même, se résoudroit à le laisser retrancher, pour garantir et pour sauver du moins par cette opération douloureuse le reste du corps.

Machiavel traite de bagatelles des choses aussi graves, aussi sérieuses, aussi importantes. Chez lui la vie des hommes n'est comptée pour rien; l'intérêt, ce seul dieu qu'il adore, est compté pour tout; il préfère la cruauté à la clémence, et il conseille à ceux qui sont nouvellement élevés à la souveraineté, de mépriser plus que les autres la réputation d'être cruels.

Ce sont des bourreaux qui placent les héros de Machiavel sur le trône, et qui les y maintiennent. César Borgia est le refuge de ce politique, lorsqu'il cherche des exemples de cruauté.

Machiavel cite encore quelques vers, que Virgile met dans la bouche de Didon : mais cette citation est entiérement déplacée; car Virgile fait parler Didon, comme quelqu'un fait parler Jocaste dans la tragédie d'Oedipe. Le poëte fait tenir à ces personnages un lan-

gage qui convient à leur caractère. Ce n'est donc point l'autorité de Didon, ce n'est point l'autorité de Jocaste, qu'on doit emprunter dans un traité de politique; il faut l'exemple des grands hommes, et d'hommes vertueux.

Le politique recommande sur-tout la rigueur envers les troupes; il oppose l'indulgence de Scipion à la sévérité d'Annibal; il préfère le Carthaginois au Romain, et conclut tout de suite que la rigueur est le mobile de l'ordre et de la discipline, et par conséquent du triomphe d'une armée. Machiavel n'agit pas de bonne foi en cette occasion; car il choisit Scipion, le plus mou de tous les généraux quant à la discipline, pour l'opposer à Annibal, et pour favoriser la sévérité.

J'avoue que l'ordre d'une armée ne peut subsister sans sévérité; car comment contenir dans leur devoir des libertins, des débauchés, des scélérats, des poltrons, des téméraires, des animaux grossiers et méchaniques, si la peur des châtimens ne les arrête en partie?

Tout ce que je demande sur ce sujet à Machiavel, c'est de la modération. Qu'il sache donc que si la clémence d'un honnête homme le porte à la bonté, la sagesse aussi ne le porte pas moins à la rigueur. Mais il en est de sa rigueur comme de celle d'un habile pilote: on ne lui voit couper les mâts ni les cordages de son vaisseau que lorsqu'il y est forcé par le danger imminent où l'exposent l'orage et la tempête.

Il y a des occasions où il faut être sévère,

mais jamais on ne doit être cruel. J'aimerois mieux, dans un jour de bataille, être aimé que craint de mes soldats.

J'en viens à présent à son argument le plus captieux. Il dit qu'un prince trouve mieux son compte en se faisant craindre qu'en se faisant aimer, parce que la plupart des hommes sont portés à l'ingratitude, au changement, à la dissimulation, à la lâcheté et à l'avarice; que l'amour est un lien d'obligation que la malice et la bassesse du genre humain ont rendu très-fragile : au-lieu que la crainte du châtiment assure bien plus de l'observation des devoirs; que les hommes sont maîtres de leur bienveillance, mais qu'ils ne le sont pas de leur crainte; ainsi, qu'un prince prudent dépendra plutôt de lui que des autres.

Je ne nie point qu'il n'y ait des hommes ingrats et dissimulés dans le monde; je ne nie point que la sévérité ne soit dans quelques momens très-utile; mais j'avance que tout roi dont la politique n'aura pour but que de se faire craindre, régnera sur des lâches et sur des esclaves; qu'il ne pourra point s'attendre à de grandes actions de la part de ses sujets; car tout ce qui s'est fait par crainte et par timidité, en a toujours porté le caractère. Je dis qu'un prince qui aura le don de se faire aimer, régnera sur les cœurs, puisque ses sujets trouvent leur propre intérêt à l'avoir pour maître, et qu'il y a dans l'histoire un grand nombre d'exemples de grandes et de belles actions qui se sont faites par amour et par attachement. Je dis encore que la mode des séditions

et des révolutions paroît être entièrement finie de nos jours; on ne voit aucun royaume, excepté l'Angleterre, où le roi ait le moindre sujet de rien appréhender de ses peuples : encore le roi en Angleterre n'a rien à craindre, si ce n'est pas lui qui soulève la tempête.

Je conclus donc qu'un prince cruel s'expose plutôt à être trahi, qu'un prince débonnaire; puisque la cruauté est insupportable, et qu'on est bientôt las de craindre; et après tout, parce que la bonté est toujours aimable, et qu'on ne se lasse point de l'aimer.

Il seroit donc à souhaiter pour le bonheur du monde que les princes fussent bons, sans être trop indulgens; afin que la bonté fût toujours en eux une vertu, et jamais une foiblesse.

CHAPITRE XVIII.

Si les Princes doivent tenir leur parole?

LE précepteur des tyrans ose assurer que les princes peuvent abuser le monde par leur dissimulation : c'est par où je dois commencer à le confondre.

On sait jusqu'à quel point le public est curieux; c'est un animal qui voit tout, qui entend tout, et qui divulgue tout ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu. Si la curiosité de ce public examine la conduite des particuliers, c'est pour divertir son oisiveté; mais lorsqu'il juge du caractère des princes, c'est pour son propre intérêt. Aussi les

princes sont-ils exposés, plus que tous les autres hommes, aux raisonnemens et aux jugemens du monde; ils sont comme les astres, contre lesquels un peuple d'astronomes a braqué ses secteurs à lunettes, et ses astrolabes; les courtisans qui les observent, font chaque jour leurs remarques; *un geste, un coup-d'œil, un regard les trahit*, et les peuples se rapprochent d'eux par des conjectures; en un mot, aussi peu que le soleil peut couvrir ses taches, aussi peu les grands princes peuvent-ils cacher leurs vices et le fond de leur caractère aux yeux de tant d'observateurs.

Quand même le masque de la dissimulation couvriroit pour un temps la difformité naturelle d'un prince, il ne se pourroit pourtant point qu'il gardât ce masque continuellement, et qu'il ne le levât quelquefois, ne fût-ce que pour respirer; et une seule occasion peut suffire pour contenter les curieux.

L'artifice donc et la dissimulation habiteront en vain sur les lèvres de ce prince; la ruse dans ses discours et dans ses actions lui sera inutile; on ne juge pas les hommes sur leur parole, ce seroit le moyen de se tromper toujours; mais on compare leurs actions et leurs discours : c'est contre cet examen réitéré que la fausseté et la dissimulation ne pourront jamais rien.

On ne joue bien que son propre personnage; il faut avoir effectivement le caractère que l'on veut que le monde vous suppose : sans quoi celui qui pense abuser le public, est dupe lui-même.

Sixte-Quint, Philippe II, Cromwel, passèrent

dans le monde pour des hommes hypocrites et entreprenans, mais jamais pour vertueux. Un prince, quelque habile qu'il soit, ne peut, quand même il suivroit toutes les maximes de Machiavel, donner le caractère de la vertu qu'il n'a pas, aux crimes qui lui sont propres.

Machiavel ne raisonne pas mieux sur les raisons qui doivent porter les princes à la fourbe et à l'hypocrisie : l'application ingénieuse et fausse de la fable du centaure ne conclut rien ; car, que ce centaure ait eu moitié la figure humaine, et moitié celle d'un cheval, s'ensuit-il que les princes doivent être rusés et féroces ? Il faut avoir bien envie de dogmatiser le crime, pour employer des argumens aussi foibles, et pour les chercher d'aussi loin.

Mais voici un raisonnement plus faux que tout ce que nous avons vu. Le politique dit qu'un prince doit avoir les qualités du lion et du renard; du lion pour se défaire des loups, du renard pour être rusé, et il conclut : « Ce qui fait voir » qu'un prince n'est pas obligé de garder sa pa- » role ». Voilà une conclusion sans prémisses : le docteur du crime n'a-t-il pas honte de bégayer ainsi les leçons d'impiété ?

Si l'on vouloit prêter la probité et le bon sens aux pensées embrouillées de Machiavel, voici à peu-près comme on pourroit les tourner. Le monde est comme une partie de jeu, où il se trouve des joueurs honnêtes, mais aussi des fourbes qui trichent : pour qu'un prince donc, qui doit jouer à cette partie, n'y soit pas trompé, il faut qu'il sache de quelle manière on triche au

jeu, non pas pour pratiquer jamais de pareilles leçons, mais pour n'être pas la dupe des autres.

Retournons aux chutes de notre politique. « Parce que tous les hommes, dit-il, sont des » scélérats, et qu'ils manquent à tous momens » à leur parole, vous n'êtes point obligé non plus » de leur garder la vôtre ». Voici premiérement une contradiction; car l'auteur dit un moment après, que les hommes dissimulés trouveront toujours des hommes assez simples pour les abuser; comment cela s'accorde-t-il ? tous les hommes sont des scélérats, et vous trouverez des hommes assez simples pour les abuser.

Il est encore très-faux que le monde ne soit composé que de scélérats. Il faut être bien misanthrope pour ne point voir que dans toute société il y a beaucoup d'honnêtes gens, et que le grand nombre n'est ni bon ni mauvais. Mais si Machiavel n'avoit pas supposé le monde scélérat, sur quoi auroit-il fondé son abominable maxime ? Quand même nous supposerions les hommes aussi méchans que le veut Machiavel, il ne s'ensuivroit pourtant point que nous devons les imiter. Que Cartouche vole, pille, assassine; j'en conclus que Cartouche est un malheureux qu'on doit punir, et non pas que je dois régler ma conduite sur la sienne. S'il n'y avoit plus d'honneur et de vertu dans le monde, disoit Charles le Sage, ce seroit chez les princes qu'on devroit en retrouver les traces.

Après que l'auteur a prouvé la nécessité du crime, il veut encourager ses disciples par la facilité de le commettre. » Ceux qui entendent

» bien l'art de dissimuler, dit-il, trouveront » toujours des hommes assez simples pour être » dupés »; ce qui se réduit à ceci : Votre voisin est un sot, et vous avez de l'esprit; donc il faut que vous le dupiez, parce qu'il est un sot. Ce sont des syllogismes pour lesquels des écoliers de Machiavel ont été pendus et roués en grève.

Le politique, non content d'avoir démontré selon sa façon de raisonner, la facilité du crime, relève ensuite le bonheur de la perfidie; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est que ce César Borgia, le plus grand scélérat, le plus perfide des hommes, que ce César Borgia, le héros de Machiavel, a été effectivement très-malheureux. Machiavel se garde bien de parler de lui à cette occasion, il lui falloit des exemples; mais d'où les auroit-il pris que du registre des procès criminels, ou de l'histoire des mauvais papes et des Néron ? Il assure qu'Alexandre VI, l'homme le plus faux, le plus impie de son temps, réussit toujours dans ses fourberies, parce qu'il connoissoit parfaitement la foiblesse des hommes sur la crédulité.

J'ose assurer que ce n'étoit pas tant la crédulité des hommes, que de certains événemens et de certaines circonstances, qui firent réussir quelquefois les desseins de ce pape : le contraste de l'ambition françoise et espagnole, la désunion et la haine des familles d'Italie, les passions et la foiblesse de Louis XII, y contribuèrent sur-tout.

La fourberie est même un défaut de style

de politique, lorsqu'on la pousse trop loin. Je cite l'autorité d'un grand politique, c'est dom Louis de Haro, qui disoit du cardinal Mazarin, qu'il avoit un grand défaut en politique, c'est qu'il veut toujours tromper. Ce même Mazarin voulant employer M. de Fabert à une négociation scabreuse, le maréchal de Fabert lui dit: » Souffrez, monseigneur, que je refuse de » tromper le duc de Savoie, d'autant plus qu'il » n'y va que d'une bagatelle ; on sait dans le » monde que je suis honnête homme, réser- » vez donc ma probité pour une occasion où » il s'agira du salut de la France. »

Je ne parle point dans ce moment de l'honnêteté ni de la vertu, mais ne considérant simplement que l'intérêt des princes, je dis que c'est une très-mauvaise politique de leur part d'être fourbes, et de duper le monde ; ils ne dupent qu'une fois, ce qui leur fait perdre la confiance de tous les princes.

Une certaine puissance, en dernier lieu, déclara dans un manifeste les raisons de sa conduite, et agit ensuite d'une manière directement opposée. J'avoue que des traits aussi frappans que ceux-là aliènent entiérement la confiance ; car plus la contradiction se suit de près, et plus elle est grossière. L'Eglise Romaine, pour éviter une contradiction pareille, a très-sagement fixé à ceux qu'elle place au nombre des saints, le noviciat de cent années après leur mort ; moyennant quoi la mémoire de leurs défauts et de leurs extravagances périt avec eux ; les témoins de leur vie, et ceux qui pourroient déposer

poser contre eux, ne subsistent plus; rien ne s'oppose à l'idée de sainteté qu'on veut donner au public.

Mais qu'on me pardonne cette digression. J'avoue d'ailleurs qu'il y a des nécessités fâcheuses, où un prince ne sauroit s'empêcher de rompre ses traités et ses alliances; mais il doit se séparer en honnête homme de ses alliés, en les avertissant à temps, et sur-tout n'en venir jamais à ces extrêmités que le salut de ses peuples et une très-grande nécessité ne l'y obligent.

Je finirai ce chapitre par une seule réflexion. Qu'on remarque la fécondité dont les vices se propagent entre les mains de Machiavel. Il veut qu'un roi incrédule couronne son incrédulité par l'hypocrisie; il pense que les peuples seront plus touchés de la dévotion d'un prince, que révoltés des mauvais traitemens qu ils souffriront de lui. Il y a des personnes qui sont de ce sentiment; pour moi, il me semble qu'on a toujours de l'indulgence pour des erreurs de spéculation, lorsqu'elles n'entraînent point la corruption du cœur à leur suite; et que le peuple aimera plus un prince incrédule, mais honnête homme, et qui fait leur bonheur, qu'un orthodoxe scélérat et malfaisant. Ce ne sont pas les pensées des princes, ce sont leurs actions qui rendent les hommes heureux.

CHAPITRE XIX.

Qu'il faut éviter d'être méprisé et haï.

LA rage des systêmes n'a pas été la folie privilégiée des philosophes, elle est aussi devenue celle des politiques. Machiavel en est infecté plus que personne ; il veut prouver qu'un prince doit être méchant et fourbe ; ce sont-là les paroles sacramentales de sa religion. Machiavel a toute la méchanceté des monstres que terrassa Hercule, mais il n'en a pas la force ; aussi ne faut-il pas avoir la massue d'Hercule pour l'abattre ; car qu'y a-t-il de plus simple, de plus naturel et de plus convenable aux princes que la justice et la bonté? Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de s'épuiser en argumens pour le prouver. La politique doit donc perdre nécessairement en soutenant le contraire. Car s'il soutient qu'un prince affermi sur le trône doit être cruel, fourbe, traître, etc. il le fera méchant à pure perte ; et s'il veut revêtir de tous ces vices un prince qui s'élève sur le trône, pour affermir son usurpation, l'auteur lui donne des conseils qui souleveront tous les souverains, et toutes les républiques contre lui. Car comment un particulier peut-il s'élever à la souveraineté, si ce n'est en dépossédant de ses États un prince souverain, ou en usurpant l'autorité d'une république? Ce n'est pas assurément ainsi que

l'entendent les princes de l'Europe. Si Machiavel avoit composé un recueil de fourberies à l'usage des voleurs, il n'auroit pas fait un ouvrage plus blâmable que celui-ci.

Je dois cependant rendre compte de quelques faux raisonnemens qui se trouvent dans ce chapitre. Machiavel prétend que ce qui rend un prince odieux, c'est lorsqu'il s'empare injustement du bien de ses sujets, et qu'il attente à la pudicité de leurs femmes. Il est sûr qu'un prince intéressé, injuste, violent et cruel, ne pourra point manquer d'être haï et de se rendre odieux à ses peuples; mais il n'en est pas toutefois de même de la galanterie. Jules-César, que l'on appelloit à Rome le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris, Louis XIV, qui aimoit beaucoup les femmes, Auguste I, roi de Pologne, qui les avoit en commun avec ses sujets, ces princes ne furent point haïs à cause de leurs amours; et si César fut assassiné, si la liberté romaine enfonça tant de poignards dans son flanc, ce fut parce que César étoit un usurpateur, et non à cause que César étoit galant.

On m'objectera peut-être, pour soutenir le sentiment de Machiavel, l'expulsion des rois de Rome au sujet de l'attentat commis contre la pudicité de Lucrèce; mais je réponds que ce ne fut pas l'amour du jeune Tarquin pour Lucrèce, mais la manière violente de faire cet amour, qui donna lieu au soulèvement de Rome; et que comme cette violence réveilloit dans la mémoire du peuple l'idée d'autres violences commises par

les Tarquins, ils songèrent alors sérieusement à s'en venger ; si pourtant l'aventure de Lucrèce n'est pas un roman.

Je ne dis point ceci pour excuser la galanterie des princes, elle peut être moralement mauvaise ; je ne me suis ici attaché à autre chose qu'à montrer qu'elle ne rendoit point odieux les souverains. On regarde l'amour dans les bons princes comme une foiblesse pardonnable, pourvu qu'elle ne soit point accompagnée d'injustices. On peut faire l'amour comme Louis XIV, comme Charles II, roi d'Angleterre, comme le roi Auguste ; mais il ne faut imiter ni Néron ni David.

Voici, ce me semble, une contradiction en forme. » La politique veut qu'un prince se fasse » aimer de ses sujets, pour éviter les conspira- » tions » ; et dans le chapitre dix-sept il dit, » qu'un prince doit songer principalement à se » faire craindre, puisqu'il peut compter sur une » chose qui dépend de lui, et qu'il n'en est pas » de même de l'amour des peuples ». Lequel des deux est le véritable sentiment de l'auteur ? Il parle le langage des oracles ; on peut l'interpréter comme on veut ; mais ce langage des oracles, soit dit en passant, est celui des fourbes.

Je dois dire en général à cette occasion, que les conjurations et les assassinats ne se commettent plus guère dans le monde ; les princes sont en sûreté de ce côté-là ; ces crimes sont usés, ils sont sortis de mode, et les raisons qu'en allègue Machiavel sont très-bonnes : il n'y a tout au plus que le fanatisme de quelques ecclésiastiques qui

puisse faire commettre un crime aussi épouvantable par pur fanatisme. Parmi les bonnes choses que Machiavel dit à l'occassion des conspirations, il y en a une très-bonne, mais qui devient mauvaise dans sa bouche : la voici. » Un conjurateur, dit-il, est troublé par l'appréhension » des châtimens qui le menacent, et les rois sont » soutenus par la majesté de l'empire et par » l'autorité des loix ». Il me semble que l'auteur politique n'a pas bonne grâce à parler des loix, lui qui n'insinue que l'intérêt, la cruauté, le despotisme et l'usurpation. Machiavel fait comme les protestans ; ils se servent des argumens des incrédules pour combattre la transsubstantiation des catholiques, et ils se servent des mêmes argumens dont les catholiques soutiennent la transsubstantiation, pour combattre les incrédules.

Machiavel conseille donc aux princes de se faire aimer, de se ménager pour cette raison, et de gagner également la bienveillance des grands et des peuples ; il a raison de leur conseiller de se décharger sur d'autres de ce qui pourroit leur attirer la haine d'un de ces deux états, et d'établir pour cet effet des magistrats juges entre le peuple et les grands. Il allègue le gouvernement de France pour modèle. Cet ami outré du despotisme et de l'usurpation d'autorité, approuve la puissance que les parlemens de France avoient autrefois : il me semble à moi que s'il y a un gouvernement dont on pourroit de nos jours proposer pour modèle la sagesse, c'est celui d'Angleterre ; là le parlement est l'arbitre du peuple et du roi, et le roi a tout le pouvoir de

faire du bien, mais il n'en a point pour faire le mal.

Machiavel entre ensuite dans une grande discussion sur la vie des empereurs Romains, depuis Marc-Aurèle jusqu'aux deux Gordiens. Il attribue la cause de ces changemens fréquens à la vénalité de l'empire, mais ce n'en est pas la seule cause. Caligula, Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius firent une fin funeste, sans avoir acheté Rome comme Didius Julianus. La vénalité fut enfin une raison de plus pour assassiner les empereurs; mais le fond véritable de ces révolutions étoit la forme du gouvernement. Les gardes prétoriennes devinrent ce qu'ont été depuis les mammelus en Égypte, les janissaires en Turquie, les strélitz en Moscovie. Constantin cassa les gardes prétoriennes habilement; mais enfin les malheurs de l'empire exposèrent encore ses maîtres à l'assassinat et à l'empoisonnement. Je remarquerai seulement que les mauvais empereurs périrent de morts violentes; mais un Théodose mourut dans son lit, et Justinien vécut heureux quatre-vingt-quatre ans. Voilà sur quoi j'insite: il n'y a presque point de méchans princes heureux, et Auguste ne fut paisible que quand il devint vertueux. Le tyran Commode, successeur du divin Marc-Aurèle, fut mis à mort malgré le respect qu'on avoit pour son père. Caracalla ne put se soutenir à cause de sa cruauté. Alexandre Sévère fut tué par la trahison de ce Maximin de Thrace qui passe pour un géant, et Maximin ayant soulevé tout le monde par ses barbaries, fut assassiné à son tour. Machiavel prétend que

celui-là périt par le mépris qu'on faisoit de sa basse naissance; il a grand tort : un homme élevé à l'empire par son courage n'a plus de parens ; on songe à son pouvoir, et non à son extraction. Pupien étoit fils d'un maréchal de village, Probus d'un jardinier, Dioclétien d'un esclave, Valentinien d'un cordier ; ils furent tous respectés. Le Sforce qui conquit Milan étoit un paysan ; Cromwel, qui assujettit l'Angleterre et fit trembler l'Europe, étoit fils d'un marchand. Le grand Mahomet, fondateur de la religion la plus florissante de l'univers, étoit un garçon marchand. Samon, premier roi d'Esclavonie, étoit un marchand François. Le fameux Piast, dont le nom est encore révéré en Pologne, fut élu roi ayant encore aux pieds ses sabots; et il vécut respecté pendant un grand nombre d'années. Que de généraux d'armée, que de ministres et de chanceliers roturiers ! l'Europe en est pleine, et n'en est que plus heureuse ; car ces places sont données au mérite. Je ne dis pas cela pour mépriser le sang des Wittikind, des Charlemagne et des Ottoman; je dois au contraire, par plus d'une raison, aimer le sang des héros; mais j'aime encore plus le mérite.

On ne doit pas oublier ici que Machiavel se trompe beaucoup, lorsqu'il croit que du temps de Sévère il suffisoit de ménager les soldats pour se soutenir; l'histoire des empereurs le contredit. Plus on ménageoit les prétoriens indisciplinables, plus ils sentoient leur force ; et il étoit également dangereux de les flatter, et de les vouloir réprimer. Les troupes aujourd'hui ne

sont pas à craindre, parce qu'elles sont toutes divisées en petits corps, qui veillent les uns sur les autres, parce que les rois nomment à tous les emplois, et que la force des loix est plus établie. Les empereurs Turcs ne sont si exposés au cordeau, que parce qu'ils n'ont pas su encore se servir de cette politique. Les Turcs sont esclaves du sultan, et le sultan est esclave des janissaires. Dans l'Europe chrétienne il faut qu'un prince traite également bien tous les ordres de ceux à qui il commande, sans faire des différences qui causent des jalousies funestes à ses intérêts.

Le modèle de Sévère proposé par Machiavel à ceux qui s'élèveront à l'empire, est donc tout aussi mauvais que celui de Marc-Aurèle leur peut être avantageux. Mais comment peut-on proposer ensemble pour modèles Sévère, César-Borgia, et Marc-Aurèle? C'est vouloir réunir la sagesse et la vertu la plus pure avec la plus affreuse scélératesse. Je ne puis finir sans insister encore sur ce que César-Borgia, avec sa cruauté si habile, fit une fin très-malheureuse; pendant que Marc-Aurèle, ce philosophe couronné, toujours vertueux, n'éprouva jusqu'à sa mort aucun revers de fortune.

CHAPITRE XX.

Si les forteresses, et plusieurs autres choses que les Princes font souvent, sont utiles, ou nuisibles ?

Le paganisme représentoit Janus avec deux vissages, ce qui signifioit la connoissance parfaite qu'il avoit du passé et de l'avenir. L'image de ce dieu, prise en un sens allégorique, peut très-bien s'appliquer aux princes. Ils doivent comme Janus voir derrière eux dans l'histoire de tous ces siècles qui se sont écoulés, et qui leur fournissent des leçons salutaires de conduite et de devoir; ils doivent comme Janus voir en avant par leur pénétration, et par cet esprit de force et de jugement qui combine tous les rapports et qui lit dans les conjonctures présentes celles qui doivent les suivre.

Machiavel propose cinq questions aux princes, tant à ceux qui auront fait de nouvelles conquêtes, qu'à ceux dont la politique ne demande qu'à s'affermir dans leurs possessions : voyons ce que la prudence pourra conseiller de meilleur, en combinant le passé avec le futur, et en se déterminant toujours par la raison et la justice.

Voici la première question : Si un prince doit désarmer des peuples conquis, ou non ?

Il faut toujours songer combien la manière de faire la guerre a changé depuis Machiavel. Ce sont toujours des armées disciplinées, plus ou moins fortes, qui défendent le pays; on mépriseroit beaucoup une troupe de paysans ar-

més. Si quelquefois dans des sieges la bourgeoisie prend les armes, les assiégeans ne le souffrent pas, et pour les en empêcher, on les menace du bombardement et des boulets rouges ; il paroît d'ailleurs qu'il est de la prudence de désarmer les bourgeois d'une ville prise, principalement si l'on a quelque chose à craindre de leur part. Les Romains qui avoient conquis la grande Bretagne, et qui ne pouvoient la maintenir en paix, à cause de l'humeur turbulente et belliqueuse de ces peuples, prirent le parti de les efféminer, afin de modérer en eux cet instinct belliqueux et farouche ; ce qui réussit comme on le désiroit à Rome. Les Corses sont une poignée d'hommes aussi braves et aussi délibérés que ces Anglois ; on ne les domptera, je crois, que par la prudence et la bonté. Pour maintenir la souveraineté de cette isle, il me paroît d'une nécessité indispensable de désarmer les habitans, et d'adoucir leurs mœurs. Je dis en passant, et à l'occasion des Corses, que l'on peut voir par leur exemple, quel courage, quelle vertu donne aux hommes l'amour de la liberté, qu'il est dangereux et injuste d'opprimer.

La seconde question roule sur la confiance qu'un prince doit avoir, après s'être rendu maître d'un nouvel État, ou en ceux de ses nouveaux sujets qui lui ont aidé à s'en rendre le maître, ou en ceux qui ont été fidèles à leur prince légitime.

Lorsqu'on prend une ville par intelligence, et par la trahison de quelques citoyens, il y auroit beaucoup d'imprudence à se fier aux trai-

tres, qui probablement vous trahiront ; et on doit présumer que ceux qui ont été fidèles à leurs anciens maîtres, le seront à leurs nouveaux souverains : car ce sont d'ordinaire des esprits sages, des hommes domiciliés qui ont du bien dans le pays, qui aiment l'ordre, à qui tout changement est nuisible ; cependant il ne faut se confier légérement à personne.

Mais supposons un moment que des peuples opprimés, et forcés à secouer le joug de leurs tyrans, appellassent un autre prince pour les gouverner ; je crois que le prince doit répondre en tout à la confiance qu'on lui témoigne, et que s'il en manquoit en cette occasion envers ceux qui lui ont confié ce qu'ils avoient de plus précieux, ce seroit le trait le plus indigne d'une ingratitude qui ne manqueroit pas de flétrir sa mémoire. Guillaume, prince d'Orange, conserva jusqu'à la fin de sa vie son amitié et sa confiance à ceux qui lui avoient mis entre les mains les rênes du gouvernement d'Angleterre, et ceux qui lui étoient opposés abandonnant leur patrie, suivirent le roi Jacques. Dans les royaumes électifs, où la plupart des élections se font par brigues, et où le trône est vénal, je crois, quoi qu'on en dise, que le nouveau souverain trouvera la facilité, après son élévation, d'acheter ceux qui lui ont été opposés, comme il s'est rendu favorables ceux qui l'ont élu.

La Pologne nous en fournit des exemples ; on y trafique si grossiérement du trône, qu'il semble que cet achat se fasse aux marchés publics. La libéralité d'un roi de Pologne écarte

de son chemin toute opposition; il est le maître de gagner les grandes familles par des palatinats, des starosties, et d'autres charges qu'il confère; mais comme les Polonois ont sur le sujet des bienfaits la mémoire très-courte, il faut revenir souvent à la charge : en un mot, la république de Pologne est comme le tonneau des Danaïdes; le roi le plus généreux répandra vainement ses bienfaits sur eux, il ne les satisfera jamais Cependant, comme un roi de Pologne a beaucoup de grâces à faire, il peut se ménager des ressources fréquentes, en ne faisant ses libéralités que dans les occasions où il a besoin des familles qu'il enrichit.

La troisième question de Machiavel regarde proprement la sûreté d'un prince dans un royaume héréditaire, s'il vaut mieux qu'il entretienne l'union ou la mésintelligence parmi ses sujets?

Cette question pouvoit peut-être avoir lieu du temps des ancêtres de Machiavel à Florence; mais à présent je ne pense pas qu'aucun politique l'adoptât toute crue et sans la mitiger. Je n'aurois qu'à citer la belle apologie si connue, de Ménénius Agrippa, par laquelle il réunit le peuple Romain. Les républiques cependant doivent en quelque façon entretenir de la jalousie entre leurs membres; car si aucun parti ne veille sur l'autre, la forme du gouvernement se change en monarchie.

Il y a des princes qui croient la désunion de leurs ministres nécessaire pour leurs intérêts; ils pensent être moins trompés par des hommes

qu'une haine mutuelle tient réciproquement en garde : mais si ces haines produisent cet effet, elles en produisent aussi un fort dangereux; car au-lieu que ces ministres devroient concourir au service du prince, il arrive que par des vues de se nuire, ils se contrecarrent continuellement, et qu'ils confondent dans leurs querelles particulières l'avantage du prince et le salut des peuples.

Rien ne contribue donc plus à la force d'une monarchie que l'union intime et inséparable de tous ses membres, et ce doit être le but d'un prince sage de l'établir.

Ce que je viens de répondre à la troisième question de Machiavel, peut en quelque sorte servir de solution à son quatrième problème; examinons cependant et jugeons en deux mots, si un prince doit fomenter des factions contre lui-même, ou s'il doit gagner l'amitié de ses sujets.

C'est forger des monstres pour les combattre, que de se faire des ennemis pour les vaincre; il est plus naturel, plus raisonnable, plus humain de se faire des amis : heureux sont les princes qui connoissent les douceurs de l'amitié! plus heureux sont ceux qui méritent l'amour et l'affection des peuples!

Nous voici à la dernière question de Machiavel, savoir, si un prince doit avoir des forteresses et des citadelles, ou s'il doit les raser?

Je crois avoir dit mon sentiment dans le chapitre dixième, pour ce qui regarde les petits princes; venons à présent à ce qui intéresse la conduite des rois.

Dans le temps de Machiavel le monde étoit dans une fermentation générale ; l'esprit de sédition et de révolte régnoit par-tout ; l'on ne voyoit que des factions et des tyrans : les révolutions fréquentes et continuelles obligèrent les princes de bâtir des citadelles sur les hauteurs des villes, pour contenir par ce moyen l'esprit inquiet des habitans.

Depuis ce siècle barbare, soit que les hommes se soient lassés de s'entre-détruire, soit plutôt parce que les souverains ont dans leurs États un pouvoir plus despotique, on n'entend plus tant parler de séditions et de révoltes, et l'on diroit que cet esprit d'inquiétude, après avoir assez travaillé, s'est mis à présent dans une assiette tranquille : de sorte que l'on n'a plus besoin de citadelles pour répondre de la fidélité des villes et du pays. Il n'en est pas de même des fortifications, pour se garantir des ennemis, et pour assurer davantage le repos de l'État.

Les armées et les forteresses sont d'une utilité égale pour les princes ; car s'ils peuvent opposer leurs armées à leurs ennemis, ils peuvent sauver cette armée sous le canon de leurs forteresses en cas de bataille perdue ; et le siège que l'ennemi entreprend de cette forteresse, leur donne le temps de se refaire et de ramasser de nouvelles forces, qu'ils peuvent encore, s'ils les amassent à temps, employer pour faire lever le siège à l'ennemi.

Les dernières guerres en Flandre, entre l'empereur et la France, n'avançoient presque point à cause de la multitude des places fortes ; et des

batailles de cent mille hommes, remportées sur cent mille hommes, n'étoient suivies que de la prise d'une ou de deux villes : la campagne d'après, l'adversaire ayant eu le temps de réparer ses pertes, il reparoissoit de nouveau, et l'on remettoit en question ce que l'on avoit décidé l'année auparavant. Dans des pays où il y a beaucoup de places fortes, des armées qui couvrent deux milles de terre, feront la guerre trente années, et gagneront, si elles sont heureuses, pour prix de vingt batailles, dix milles de terrain.

Dans des pays ouverts, le sort d'un combat ou de deux campagnes décide de la fortune du vainqueur, et lui soumet des royaumes entiers. Alexandre, César, Gengiskan, Charles XII durent leur gloire à ce qu'ils trouvèrent peu de places fortifiées dans les pays qu'ils conquirent ; le vainqueur de l'Inde ne fit que deux sièges en ses glorieuses campagnes ; l'arbitre de la Pologne n'en fit jamais davantage. Eugène, Villars, Marlborough, Luxembourg, étoient de grands capitaines ; mais les forteresses émoussèrent en quelque façon le brillant de leurs succès. Les François connoissent bien l'utilité des forteresses, car depuis le Brabant jusqu'au Dauphiné c'est comme une double chaîne de places fortes ; la frontière de la France du côté de l'Allemagne est comme une gueule de lion ouverte, qui présente deux rangées de dents menaçantes, et a l'air de vouloir tout engloutir. Cela suffit pour faire voir le grand usage des villes fortifiées.

CHAPITRE XXI.

Comment le Prince doit se gouverner pour se mettre en estime.

CE chapitre de Machiavel contient du bon et du mauvais. Je relèverai premiérement les fautes de Machiavel, je confirmerai ce qu'il dit de bon et de louable, et je hasarderai ensuite mon sentiment sur quelques sujets qui appartiennent naturellement à cette matière.

L'auteur propose la conduite de Ferdinand d'Arragon et de Bernard de Milan, pour modèle à ceux qui veulent se distinguer par de grandes entreprises, et par des actions rares et extraordinaires. Machiavel cherche ce merveilleux dans la hardiesse des entreprises, et dans la rapidité de l'exécution. Cela est grand, j'en conviens, mais cela n'est louable qu'à proportion que l'entreprise du conquérant est juste. » Toi qui te vantes d'exterminer les voleurs, disoient les ambassadeurs Scythes à Alexandre, » tu es toi-même le plus grand voleur de » la terre; car tu as pillé et saccagé toutes » les nations que tu as vaincues; si tu es un » dieu, tu dois faire le bien des mortels, et » non pas leur ravir ce qu'ils ont; si tu es » un homme, songe toujours à ce que tu es ».

Ferdinand d'Arragon ne se contentoit pas toujours de faire simplement la guerre; mais il se servoit de la religion, comme d'un voile, pour couvrir ses desseins; il abusoit de la foi des sermens;

sermens ; il ne parloit que de justice, et ne commettoit que des injustices. Machiavel loue en lui tout ce qu'on y blâme.

Machiavel allègue en second lieu l'exemple de Bernard de Milan, pour insinuer aux princes qu'ils doivent récompenser et punir d'une manière éclatante, afin que toutes leurs actions aient un caractère de grandeur. Les princes généreux ne manqueront point de réputation, principalement lorsque leur libéralité est une suite de leur grandeur d'ame, et non de leur amour-propre.

La bonté de leurs cœurs peut les rendre plus grands que toutes les autres vertus. Cicéron disoit à César : » Vous n'avez rien de plus grand » dans votre fortune que le pouvoir de sauver » tant de citoyens, ni de plus digne de votre » bonté que la volonté de le faire ». Il faudroit donc que les peines qu'un prince inflige, fussent toujours au-dessous de l'offense, et que les récompenses qu'il donne, fussent toujours au-dessus du service.

Mais voici une contradiction : le docteur de la politique veut en ce chapitre que ses princes tiennent leurs alliances, et dans le dix-huitième chapitre, il les dégage formellement de leur parole. Il fait comme ces diseurs de bonne aventure, qui disent blanc aux uns, et noir aux autres.

Si Machiavel raisonne mal sur tout ce que nous venons de dire, il parle bien sur la prudence que les princes doivent avoir de ne point s'engager légèrement avec d'autres princes plus

puissans qu'eux, qui, au-lieu de les secourir, pourroient les abîmer.

C'est ce que savoit un grand prince d'Allemagne, également estimé de ses amis et de ses ennemis. Les Suédois entrèrent dans ses États, lorsqu'il en étoit éloigné avec toutes ses troupes, pour secourir l'empereur au bas du Rhin dans la guerre qu'il soutenoit contre la France. Les ministres de ce prince lui conseilloient, à la nouvelle de cette irruption soudaine, d'appeller le Czar de Russie à son secours : mais ce prince, plus pénétrant qu'eux, leur répondit que les Moscovites étoient comme des ours qu'il ne falloit point déchaîner, de crainte de ne pouvoir remettre leurs chaînes ; il prit généreusement sur lui les soins de la vengeance, et il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Si je vivois dans le siècle futur, j'allongerois sûrement cet article par quelques réflexions qui pourroient y convenir; mais ce n'est pas à moi à juger de la conduite des princes modernes; et dans le monde il faut savoir parler et se taire à propos.

La matière de la neutralité est aussi bien traitée par Machiavel que celle des engagemens des princes. L'expérience a démontré depuis long-temps, qu'un prince neutre expose son pays aux injures des deux parties belligérantes, que ses Etats deviennent le théâtre de la guerre, et qu'il perd toujours par la neutralité, sans que jamais il ait rien de solide à y gagner.

Il y a deux manières par lesquelles un prince peut s'agrandir : l'une est celle de la conquête,

lorsqu'un prince guerrier recule par la force de ses armes les limites de sa domination : l'autre est celle d'un bon gouvernement, lorsqu'un prince laborieux fait fleurir dans ses États tous les arts et toutes les sciences qui les rendent plus puissans et plus policés.

Tout ce livre n'est rempli que de raisonnemens sur cette première manière de s'agrandir : disons quelque chose de la seconde, plus innocente, plus juste, et toute aussi utile que la première.

Les arts les plus nécessaires à la vie sont l'agriculture, le commerce et les manufactures ; ceux qui font le plus d'honneur à l'esprit-humain, sont la géométrie, la philosophie, l'astronomie, l'éloquence, la poésie, la peinture, la musique, la sculpture, l'architecture, la gravure, et ce qu'on entend sous le nom de beaux-arts.

Comme les pays varient infiniment, il y en a dont le fort consiste dans l'agriculture, d'autres dans les vendanges, d'autres dans les manufactures, et d'autres dans le commerce : ces arts se trouvent même prospérer ensemble dans quelques pays.

Les souverains qui choisiront cette manière douce et aimable de se rendre plus puissans, seront obligés d'étudier principalement la constitution de leur pays, afin de savoir lesquels de ces arts seront les plus propres à y réussir, et par conséquent lesquels ils doivent le plus encourager. Les François et les Espagnols se sont apperçus que le commerce leur manquoit, et

ils ont médité par cette raison sur le moyen de ruiner celui des Anglois. S'ils réussissent, la France augmentera sa puissance plus considérablement qu'elle n'auroit pu faire par la conquête de vingt villes, et d'un millier de villages; et l'Angleterre et la Hollande, ces deux pays les plus beaux et les plus riches du monde, dépériroient insensiblement, comme un malade qui meurt de consomption.

Les pays dont les bleds et les vignes font les richesses, ont deux choses à observer; l'une est de défricher soigneusement toutes les terres, afin de mettre jusqu'au moindre terrein à profit; l'autre est de raffiner sur un plus grand, un plus vaste débit, sur les moyens de transporter les marchandises à moins de frais, et de les vendre à meilleur marché.

Quant aux manufactures de toutes espèces, c'est peut-être ce qu'il y a de plus utile et de plus profitable à un État, puisque par elles on suffit aux besoins et au luxe des habitans, et que les voisins sont même obligés de payer tribut à votre industrie : elles empêchent d'un côté que l'argent ne sorte du pays, et elles en font rentrer de l'autre.

Je me suis toujours persuadé que le défaut de manufactures avoit causé en partie ces prodigieuses émigrations des pays du nord, de ces Goths, de ces Vandales qui inondèrent si souvent les pays méridionaux. Dans ces temps reculés on ne connoissoit d'arts en Suède, en Dannemark, et dans la plus grande partie de l'Allemagne, que l'agriculture ou la chasse; les

terres labourables étoient partagées entre un certain nombre de propriétaires, qui les cultivoient, et qu'elles pouvoient nourrir.

Mais comme la race humaine a de tout temps été très-féconde dans ces climats froids, il arrivoit qu'il y avoit deux fois plus d'habitans dans un pays qu'il n'en pouvoit subsister par le labourage : et ces cadets de bonne maison s'attroupoient alors; ils étoient illustres brigands par nécessité ; ils ravageoient d'autres pays, et en dépossédoient les maîtres. Aussi voit-on dans l'empire d'orient et d'occident que ces barbares ne demandoient pour l'ordinaire que des champs à cultiver, afin de fournir à leur subsistance. Les pays du nord ne sont pas moins peuplés qu'ils ne l'étoient alors ; mais comme le luxe a très-sagement multiplié nos besoins, il a donné lieu à des manufactures, et à tous ces arts qui font subsister des peuples entiers, qui autrement seroient obligés de chercher leur subsistance ailleurs.

Ces manières donc de faire prospérer un État, sont comme des talens confiés à la sagesse du souverain, qu'il doit mettre à usure et faire valoir. La marque la plus sûre qu'un pays est sous un gouvernement sage et heureux, c'est lorsque les beaux-arts naissent dans son sein : ce sont des fleurs qui viennent dans un terrein gras, et sous un ciel heureux, mais que la sécheresse, ou le souffle des aquilons, fait mourir.

Rien n'illustre plus un règne que les arts qui fleurissent sous son abri. Le siècle de Périclès est aussi fameux par les grands génies qui vi-

voient à Athènes, que par les batailles que les Athéniens donnèrent alors. Celui d'Auguste est mieux connu par Cicéron, Ovide, Horace, Virgile, etc. que par les proscriptions de ce cruel empereur, qui doit après tout une grande partie de sa réputation à la lyre d'Horace. Celui de Louis XIV est plus célèbre par les Corneille, les Racine, les Molière, les Boileau, les Descartes, les Le Brun, les Girardon, que par ce passage du Rhin tant exagéré, par les sieges où Louis se trouva en personne, et par la bataille de Turin que monsieur de Marsin fit perdre au duc d'Orléans par ordre du cabinet.

Les rois honorent l'humanité, lorsqu'ils distinguent et récompensent ceux qui lui font le plus d'honneur, et qu'ils encouragent ces esprits supérieurs qui s'emploient à perfectionner nos connoissances, et qui se dévouent au culte de la vérité.

Heureux sont les souverains qui cultivent eux-mêmes ces sciences ! qui pensent avec Cicéron, ce consul Romain, libérateur de sa patrie et père de l'éloquence : » Les lettres forment la jeunesse, et sont le charme de l'âge » avancé ; la prospérité en est plus brillante, » l'adversité en reçoit des consolations ; et dans » nos maisons et dans celles des autres, dans les » voyages et dans la solitude, en tous temps et » en tous lieux, elles sont la douceur de notre » vie «.

Laurent de Médicis, le plus grand homme de sa nation, étoit le pacificateur de l'Italie, et le restaurateur des sciences ; sa probité lui con-

cilia la confiance générale de tous les princes ; et Marc-Aurèle, un des plus grands empereurs de Rome, étoit non moins heureux guerrier que sage philosophe, et joignoit la pratique la plus sévère de la morale à la profession qu'il en faisoit. Finissons par ces paroles : » Un roi que la » justice conduit, a l'univers pour son temple, » et les gens de bien en sont les prêtres et les » sacrificateurs «.

CHAPITRE XXII.

Des Secrétaires des Princes.

Il y a deux espèces de princes dans le monde ; ceux qui voient tout par leurs propres yeux, et gouvernent leurs États par eux-mêmes ; et ceux qui se reposent sur la bonne foi de leurs ministres, et qui se laissent gouverner par ceux qui ont pris de l'ascendant sur leur esprit.

Les souverains de la première espèce sont comme l'ame de leurs États ; le poids de leur gouvernement repose sur eux seuls, comme le monde sur le dos d'Atlas : ils règlent les affaires intérieures comme les étrangères ; ils remplissent à la fois les postes de premiers magistrats de la justice, de généraux des armées, de grands trésoriers. Ils ont, à l'exemple de Dieu (qui se sert d'intelligences supérieures à l'homme pour opérer ses volontés) des esprits pénétrans et laborieux, pour exécuter leurs desseins et pour remplir en détail ce qu'ils ont projeté en grand ;

leurs ministres sont proprement des instrumens dans les mains d'un sage et habile maître.

Les souverains du second ordre sont comme plongés, par un défaut de génie, ou par une indolence naturelle, dans une indifférence léthargique. Si l'État, près de tomber en défaillance par la foiblesse du souverain, doit être soutenu par la sagesse et la vivacité d'un ministre, le prince alors n'est qu'un fantôme, mais un fantôme nécessaire ; car il représente l'État : tout ce qui est à souhaiter, c'est qu'il fasse un choix heureux.

Il n'est pas aussi facile qu'on le pense, à un souverain, de bien approfondir le caractère de ceux qu'il veut employer dans les affaires ; car les particuliers ont autant de facilité à se déguiser devant leurs maîtres, que les princes trouvent d'obstacles pour dissimuler leur intérieur aux yeux du public.

Après tout, si Sixte-Quint a pu tromper soixante-dix cardinaux qui devoient le connoître, combien à plus forte raison n'est-il pas plus facile à un particulier de surprendre le souverain qui a manqué d'occasions pour le pénétrer ?

Un prince d'esprit peut juger sans peine du génie et de la capacité de ceux qui le servent ; mais il lui est presqu'impossible de bien juger de leur désintéressement et de leur fidélité.

On a vu souvent que des hommes paroissent vertueux, faute d'occasions pour se démentir, mais qu'ils ont renoncé à l'honnêteté, dès que leur vertu a été mise à l'épreuve. On ne parla point mal à Rome des Tibère, des Néron,

des Caligula, avant qu'ils parvinssent au trône : peut-être que leur scélératesse seroit restée sans effet, si elle n'avoit été mise en œuvre par l'occasion, qui développa le germe de leur méchanceté.

Il se trouve des hommes qui joignent à beaucoup d'esprit, de souplesse et de talens, l'ame la plus noire et la plus ingrate ; il s'en trouve d'autres qui possèdent toutes les qualités du cœur.

Les princes prudens ont ordinairement donné la préférence à ceux chez qui les qualités du cœur prévaloient, pour les employer dans l'intérieur de leur pays. Ils leur ont préféré au contraire ceux qui avoient plus de souplesse, pour s'en servir dans des négociations. Car puisqu'il ne s'agit que de maintenir l'ordre et la justice dans leurs États, il suffit de l'honnêteté; et s'il faut persuader les voisins et nouer des intrigues, on sent bien que la probité n'y est pas tant requise que l'adresse et l'esprit.

Il me semble qu'un prince ne sauroit assez récompenser la fidélité de ceux qui le servent avec zèle ; il y a un certain sentiment de justice en nous, qui nous pousse à la reconnoissance, et qu'il faut suivre. Mais d'ailleurs les intérêts des grands demandent absolument qu'ils récompensent avec autant de générosité qu'ils punissent avec clémence ; car les ministres qui s'apperçoivent que la vertu sera l'instrument de leur fortune, n'auront point assurément recours au crime, et ils préféreront naturellement les bienfaits de leur maître aux corruptions étrangères.

La voie de la justice et la sagesse du monde

s'accordent donc parfaitement sur ce sujet, et il est aussi imprudent que dur, de mettre, faute de récompense et de générosité, l'attachement des ministres à une dangereuse épreuve.

Il se trouve des princes qui donnent dans un autre défaut aussi dangereux : ils changent les ministres avec une légéreté infinie, et ils punissent avec trop de rigueur la moindre irrégularité de leur conduite.

Les ministres qui travaillent immédiatement sous les yeux du prince, lorsqu'ils ont été quelque temps en place, ne sauroient tout-à-fait lui déguiser leurs défauts : plus le prince est pénétrant, et plus il les saisit facilement.

Les souverains qui ne sont pas philosophes, s'impatientent bientôt, ils se révoltent contre les foiblesses de ceux qui les servent, ils les disgracient et les perdent.

Les princes qui raisonnent plus profondément, connoissent mieux les hommes ; ils savent qu'ils sont tous marqués au coin de l'humanité, qu'il n'y a rien de parfait en ce monde, que les grandes qualités sont, pour ainsi dire, mises en équilibre par de grands défauts, et que l'homme de génie doit tirer parti de tout. C'est pourquoi (à moins de prévarication) ils conservent leurs ministres avec leurs bonnes et leurs mauvaises qualités, et ils préfèrent ceux qu'ils ont approfondis, aux nouveaux qu'ils pourroient avoir, à peu-près comme d'habiles musiciens, qui aiment mieux jouer avec des instrumens dont ils connoissent le fort et le foible, qu'avec de nouveaux dont la bonté leur est inconnue.

CHAPITRE XXIII.

Comment il faut fuir les flatteurs.

Il n'y a pas un livre de morale, il n'y a pas un livre d'histoire, où la foiblesse des princes sur la flatterie ne soit rudement censurée; on veut que les rois aiment la vérité, on veut que leurs oreilles *s'accoutument à l'entendre*, et on a raison; mais on veut encore, selon la coutume des hommes, des choses un peu contradictoires: on veut que les princes aient assez d'amour-propre pour aimer la gloire, pour faire de grandes actions, et qu'en même temps ils soient assez indifférens pour renoncer de leur gré au salaire de leurs travaux; le même principe doit les pousser à mériter la louange, et à la mépriser. C'est prétendre beaucoup de l'humanité; on leur fait bien de l'honneur de supposer qu'ils doivent avoir sur eux-mêmes plus de pouvoir encore que sur les autres.

Contemptus virtutis ex contemptu famæ.

Les princes insensibles à leur réputation n'ont été que des indolens, ou des voluptueux abandonnés à la mollesse; c'étoient des masses d'une matière vile qu'aucune vertu n'animoit. Des tyrans très-cruels ont aimé, il est vrai, la louange; mais c'étoit en eux une vanité odieuse, un vice de plus; ils vouloient l'estime, en méritant l'opprobre.

Chez les princes vicieux la flatterie est un poison mortel qui multiplie les semences de

leur corruption : chez les princes de mérite, la flatterie est comme une rouille qui s'attache à leur gloire, et qui en diminue l'éclat. Un homme d'esprit se révolte contre la flatterie grossière, il repousse l'adulateur mal-adroit. Il est une autre sorte de flatterie, elle est la sophiste des défauts, sa rhétorique les diminue ; c'est celle qui fournit des argumens aux passions, qui donne à l'austérité le caractère de la justice, qui fait ressembler si parfaitement la libéralité à la profusion, qu'on s'y méprend ; qui couvre les débauches du voile de l'amusement et du plaisir ; elle amplifie sur-tout les vices des autres, pour en ériger un trophée à ceux de son héros. La plupart des hommes donnent dans cette flatterie qui justifie leurs goûts, et qui n'est pas tout-à-fait mensonge ; ils ne sauroient avoir de la rigueur pour ceux qui leur disent d'eux-mêmes un bien dont ils sont convaincus. La flatterie qui se fonde sur une base solide, est la plus subtile de toutes ; il faut avoir le discernement très-fin pour appercevoir la nuance qu'elle ajoute à la vérité. Elle ne fera point accompagner un roi à la tranchée par des poëtes qui doivent être des historiens ; elle ne composera point des prologues d'opéra remplis d'hyperboles ; des préfaces fades et des épîtres rampantes ; elle n'étourdira point un héros du récit ampoulé de ses victoires ; mais elle prendra l'air du sentiment, elle se ménagera délicatement des entrées, elle paroîtra franche et naïve. Comment un grand homme, comment un héros, comment un prince spirituel peut-il se fâcher

de s'entendre dire une vérité que la vivacité d'un ami semble laisser échapper ? Comment Louis XIV, qui sentoit que son air seul en imposoit aux hommes, et qui se complaisoit dans cette supériorité, pouvoit-il se fâcher contre un vieil officier qui en lui parlant trembloit et bégayoit, et qui en s'arrêtant au milieu de son discours, lui dit : Au moins, Sire, je ne tremble pas ainsi devant vos ennemis?

Les princes qui ont été hommes avant de devenir rois, peuvent se ressouvenir de ce qu'ils ont été, et ne s'accoutument pas si facilement aux alimens de la flatterie. Ceux qui ont régné toute leur vie, ont toujours été nourris d'encens comme les dieux, et ils mourroient d'inanition s'ils manquoient de louanges.

Il seroit donc plus juste, ce me semble, de plaindre les rois que de les condamner ; ce sont les flatteurs, et plus qu'eux encore, les calomniateurs, qui méritent la condamnation et la haine du public, de même que tous ceux qui sont assez ennemis des princes pour leur déguiser la vérité. Mais que l'on distingue la flatterie de la louange. Trajan étoit encouragé à la vertu par le panégyrique de Pline : Tibère étoit confirmé dans le vice par les flatteries des sénateurs.

CHAPITRE XXIV.

Pourquoi les Princes d'Italie ont perdu leurs États.

LA fable de Cadmus, qui sema en terre les dents du serpent qu'il venoit de vaincre, et dont naquit un peuple de guerriers qui se détruisirent, est l'emblême de ce qu'étoient les princes Italiens du temps de Machiavel. Les perfidies et les trahisons qu'ils commettoient les uns envers les autres, ruinèrent leurs affaires. Qu'on lise l'Histoire d'Italie de la fin du quatorzième siècle jusqu'au commencement du quinzième, ce ne sont que cruautés, séditions, violences, ligues pour s'entre-détruire, usurpations, assassinats, en un mot un assemblage énorme de crimes, dont l'idée seule inspire de l'horreur.

Si à l'exemple de Machiavel on s'avisoit de renverser la justice et l'humanité, on bouleverseroit tout l'univers, l'inondation des crimes réduiroit dans peu ce continent en une vaste solitude. Ce furent l'iniquité et la barbarie des princes d'Italie qui leur firent perdre leurs États, ainsi que les faux principes de Machiavel perdront à-coup-sûr ceux qui auront la folie de les suivre. Je ne déguise rien; la lâcheté de quelques-uns de ces princes d'Italie peut avoir également avec leur méchanceté concouru à leur perte; la foiblesse des rois de Naples, il est sûr, ruina leurs affaires; mais qu'on me

dise d'ailleurs en politique tout ce que l'on voudra, augmentez, faites des systêmes, alléguez des exemples, employez toutes les subtilités possibles, vous serez obligé d'en revenir à la justice malgré vous.

Je demande à Machiavel ce qu'il veut dire par ces paroles : » Si l'on remarque dans un » souverain nouvellement élevé sur le trône » (ce qui veut dire dans un usurpateur) de la » prudence et du mérite, on s'attachera bien » plus à lui qu'à ceux qui ne sont redevables » de leur grandeur qu'à leur naissance. La rai» son de cela, c'est qu'on est bien plus touché » du présent que du passé, et quand on y trouve » de quoi se satisfaire, on ne va pas plus loin ».

Machiavel suppose-t-il que, de deux hommes également valeureux et sages, toute une nation préférera l'usurpateur au prince légitime ? ou l'entend-il d'un souverain sans vertus, et d'un ravisseur vaillant, et plein de capacité ? Il ne se peut point que la première supposition soit celle de l'auteur ; elle est opposée aux notions les plus ordinaires du bon sens ; ce seroit un effet sans cause que la prédilection d'un peuple en faveur d'un homme qui commet une action violente pour se rendre leur maître, et qui d'ailleurs n'auroit aucun mérite préférable à celui du souverain légitime.

Ce ne sauroit être non plus la seconde supposition ; car quelque qualité qu'on donne à un usurpateur, on m'avouera que l'action violente par laquelle il élève sa puissance est une injustice.

A quoi peut-on s'attendre de la part d'un homme qui débute par le crime, si ce n'est à un gouvernement violent et tyrannique? Il en est de même d'un homme qui se marieroit, et qui éprouveroit une infidélité de sa femme le jour même de ses nôces : je ne pense pas qu'il augurât bien de la vertu de sa nouvelle épouse pour le reste de sa vie.

Machiavel prononce sa condamnation dans ce chapitre. Il dit clairement, que sans l'amour des peuples, sans l'affection des grands, et sans une armée bien disciplinée, il est impossible à un prince de se soutenir sur le trône. La vérité semble le forcer de lui rendre cet hommage, à peu-près comme les théologiens l'assurent des anges maudits, qui reconnoissent un Dieu, mais qui le blasphêment.

Voici en quoi consiste la contradiction. Pour gagner l'affection des peuples et des grands, il faut avoir un fonds de vertu ; il faut que le prince soit humain et bienfaisant, et qu'avec ces qualités du cœur on trouve en lui de la capacité pour s'acquitter des pénibles fonctions de sa charge.

Il en est de cette charge comme de toutes les autres; les hommes, quelque emploi qu'ils exercent, n'obtiennent jamais la confiance s'ils ne sont justes et éclairés ; les plus corrompus souhaitent toujours d'avoir à faire à un homme de bien, de même que les plus incapables de se gouverner s'en rapportent à celui qui passe pour le plus prudent. Quoi ! le moindre bourgmestre, le moindre échevin d'une ville aura besoin d'être honnête homme et laborieux, s'il veut

veut réussir, et la royauté seroit le seul emploi où le vice seroit autorisé? Il faut être tel que je viens de le dire pour gagner les cœurs, et non comme Machiavel l'enseigne dans le cours de cet ouvrage : injuste, cruel, ambitieux, et uniquement occupé du soin de son agrandissement.

C'est ainsi qu'on peut voir démasqué ce politique que son siècle fit passer pour un grand homme, que beaucoup de ministres ont reconnu dangereux, mais qu'ils ont suivi, dont on a fait étudier les abominables maximes aux princes, à qui personne n'avoit encore répondu en forme, et que beaucoup de politiques suivent, sans vouloir qu'on les en accuse.

Heureux seroit celui qui pourroit détruire entiérement le machiavélisme dans le monde! J'en ai fait voir l'inconséquence, c'est à ceux qui gouvernent la terre à la convaincre par leurs exemples : ils sont obligés de guérir le public de la fausse idée dans laquelle on se trouve sur la politique, qui ne doit être que le systême de la sagessé, mais que l'on soupçonne communément d'être le bréviaire de la fourberie. C'est à eux de bannir les subtilités et la mauvaise foi des traités, et de rendre la vigueur à l'honnêteté et à la candeur, qui, à dire vrai, ne se trouve guère entre les souverains. C'est à eux de montrer qu'ils sont aussi peu envieux des provinces de leurs voisins, qu'ils sont jaloux de la conservation de leurs propres États. Le prince qui veut tout posséder, est comme un estomac qui se surcharge de viandes, sans songer qu'il ne

pourra pas les digérer. Le prince qui se borne à bien gouverner, est comme un homme qui mange sobrement, et dont l'estomac digère bien.

CHAPITRE XXV.

Combien la fortune a de pouvoir dans les affaires du monde, et comment on peut lui résister.

LA question sur la liberté de l'homme est un de ces problêmes qui poussent la raison des philosophes à bout, et qui ont souvent tiré des anathêmes de la bouche des théologiens. Les partisans de la liberté disent, que si les hommes ne sont pas libres, Dieu agit en eux, que c'est Dieu qui par leur ministère commet les meurtres, les vols et tous les crimes; ce qui est manifestement opposé à sa sainteté.

En second lieu, que si l'Être-Suprême est le père des vices, et l'auteur des iniquités qui se commettent, on ne pourra plus punir les coupables, et il n'y aura ni crimes ni vertus dans le monde. Or, comme on ne sauroit penser à ce dogme affreux, sans en appercevoir toutes les contradictions, on ne sauroit prendre de meilleur parti qu'en se déclarant pour la liberté de l'homme.

Les partisans de la nécessité absolue disent au contraire, que Dieu seroit pire qu'un ouvrier aveugle, et qui travaille dans l'obscurité, si après avoir créé ce monde il eût ignoré ce qui devoit

s'y faire : un horloger, disent-ils, connoît l'action de la moindre roue d'une montre, puisqu'il sait le mouvement qu'il lui a imprimé, et à quelle destination il l'a faite : et Dieu, cet être infiniment sage, seroit le spectateur curieux et impuissant des actions des hommes? Comment ce même Dieu, dont les ouvrages portent tous un caractère d'ordre, et qui sont tous asservis à de certaines loix immuables et constantes, auroit-il laissé jouir l'homme seul de l'indépendance et de la liberté? Ce ne seroit plus la Providence qui gouverneroit le monde, mais le caprice des hommes. Puis donc qu'il faut opter entre le Créateur et la créature, lequel des deux est automate? Il est plus raisonnable de croire que c'est l'être en qui réside la foiblesse, que l'être en qui réside la puissance : ainsi la raison et les passions sont comme des chaînes invisibles, par lesquelles la main de la Providence conduit le genre-humain, pour concourir aux événemens que sa sagesse éternelle avoit résolus, qui devoient arriver dans le monde, pour que chaque individu remplît sa destinée.

C'est ainsi que pour éviter Charybde on s'approche trop de Scylla, et que les philosophes se poussent mutuellement dans l'abîme de l'absurdité, tandis que les théologiens ferraillent dans l'obscurité, et se damnent dévotement par charité. Ces partis se font la guerre à peu-près comme les Carthaginois et les Romains se la faisoient. Lorsqu'on appréhendoit de voir les troupes Romaines en Afrique, on portoit le flambeau de la guerre en Italie; et lorsqu'à Rome on

voulut se défaire d'Annibal, que l'on craignoit, on envoya Scipion à la tête des légions assiéger Carthage. Les philosophes, les théologiens, et la plupart des héros d'argumens, ont le génie de la nation Françoise; ils attaquent vigoureusement, mais ils sont perdus s'ils sont réduits à la guerre défensive. C'est ce qui fit dire à un bel esprit, que Dieu étoit le père de toutes les sectes, puisqu'il leur avoit donné à toutes des armes égales, de même qu'un bon côté et un revers. Cette question sur la liberté et sur la prédestination des hommes, est transportée par Machiavel de la métaphysique dans la politique; c'est cependant un terrein qui lui est tout étranger, et qui ne sauroit le nourrir; car en politique, au-lieu de raisonner si nous sommes libres, ou si nous ne le sommes point, si la fortune et le hasard peuvent quelque chose, ou s'ils ne peuvent rien, il ne faut proprement penser qu'à perfectionner sa pénétration et sa prudence.

La fortune et le hasard sont des mots vides de sens, qui selon toute apparence doivent leur origine à la profonde ignorance dans laquelle croupissoit le monde, lorsqu'on donna des noms vagues aux effets dont les causes étoient inconnues.

Ce qu'on appelle vulgairement la fortune de César, signifie proprement toutes les conjonctures qui ont favorisé les desseins de cet ambitieux. Ce que l'on entend par l'infortune de Caton, ce sont les malheurs inopinés qui lui arrivèrent, ces contre-temps où les effets sui-

virent si subitement les causes, que sa prudence ne put ni les prévoir ni les combattre.

Ce qu'on entend par le hasard, ne sauroit mieux s'expliquer que par le jeu des dés. Le hasard, dit-on, a fait que mes dés ont porté plutôt douze que sept. Pour décomposer ce phénomène physiquement, il faudroit avoir les yeux assez bons pour voir la manière dont on a fait entrer les dés dans le cornet, les mouvemens de la main plus ou moins forts, plus ou moins réitérés, qui les font tourner, et qui impriment aux dés un mouvement plus vif ou plus lent : ce sont ces causes qui, prises ensemble, s'appellent le hasard.

Tant que nous ne serons que des hommes, c'est-à-dire des êtres très-bornés, nous ne serons jamais supérieurs à ce qu'on appelle les coups de la fortune. Nous devons ravir ce que nous pouvons au hasard, dès l'événement; mais notre vie est trop courte pour tout appercevoir, et notre esprit trop étroit pour tout combiner.

Voici des événemens qui feront voir clairement qu'il est impossible à la sagesse humaine de tout prévoir. Le premier événement est celui de la surprise de Crémone par le prince Eugène; entreprise concertée avec toute la prudence imaginable, et exécutée avec une valeur infinie. Voici comment ce dessein échoua : le prince s'introduisit dans la ville vers le matin, par un canal à immondices que lui ouvrit un curé avec lequel il étoit en intelligence; il se seroit infailliblement rendu maître de la place, si deux choses inopinées ne fussent arrivées.

Premiérement un régiment Suisse qui devoit faire l'exercice le même matin, se trouva sous les armes plutôt qu'il ne devoit y être, et lui fit résistance, jusqu'à ce que le reste de la garnison s'assemblât. En second lieu, le guide qui devoit mener le prince de Vaudemont à une porte de la ville, dont ce prince devoit s'emparer, manqua le chemin, ce qui fit que ce détachement arriva trop tard.

Le second événement dont j'ai voulu parler, est celui de la paix particulière que les Anglois firent avec la France vers la fin de la guerre de la succession d'Espagne. Ni les ministres de l'empereur Joseph, ni les plus grands philosophes, ni les plus habiles politiques, n'auroient pu soupçonner qu'une paire de gants changeroit le destin de l'Europe : cela arriva cependant au pied de la lettre.

La duchesse de Marlborough exerçoit la charge de grand'maîtresse de la reine Anne à Londres, tandis que son époux faisoit dans les campagnes de Brabant une double moisson de lauriers et de richesses. Cette duchesse soutenoit par sa faveur le parti du héros, et le héros soutenoit le crédit de son épouse par ses victoires. Le parti des Torys, qui leur étoit opposé, et qui souhaitoit la paix, ne pouvoit rien, tandis que cette duchesse étoit toute-puissante auprès de la reine. Elle perdit cette faveur par une cause assez légère : la reine avoit commandé des gants, et la duchesse en avoit commandé en même temps; l'impatience de les avoir lui fit presser la gantière de la servir avant la reine. Cependant

Anne voulut avoir ses gants : une dame (a) qui étoit ennemie de Myladi Marlborough, informa la reine de tout ce qui s'étoit passé, et s'en prévalut avec tant de malignité, que la reine dès ce moment regarda la duchesse comme une favorite dont elle ne pouvoit plus supporter l'insolence. La gantière acheva d'aigrir cette princesse par l'histoire des gants, qu'elle lui conta avec toute la noirceur possible. Ce levain, quoique léger, fut suffisant pour mettre toutes les humeurs en fermentation, et pour assaisonner tout ce qui doit accompagner une disgrace. Les Torys, et le maréchal de Tallart à leur tête, se prévalurent de cette affaire, qui devint un coup de partie pour eux.

La duchesse de Marlborough fut disgraciée peu de temps après, et avec elle tomba le parti des Wighs et celui des alliés de l'empereur. Tel est le jeu des choses les plus graves du monde ; la Providence se rit de la sagesse et des grandeurs humaines : des causes frivoles et quelquefois ridicules changent souvent la fortune des États et des monarchies entières.

Dans cette occasion, de petites misères de femmes sauvèrent Louis XIV d'un pas dont sa sagesse, ses forces et sa puissance ne l'auroient peut-être pu tirer, et obligèrent les alliés à faire la paix malgré eux.

Ces sortes d'événemens arrivent, mais j'avoue que c'est rarement, et que leur autorité n'est pas suffisante pour décréditer entièrement la

(a) Madame Masham.

prudence et la pénétration; il en est comme des maladies qui altèrent quelquefois la santé des hommes, mais qui ne les empêchent pas de jouir la plupart du temps des avantages d'un tempérament robuste.

Il faut donc nécessairement que ceux qui doivent gouverner le monde, cultivent leur pénétration et leur prudence : mais ce n'est pas tout; car s'ils veulent captiver la fortune, il faut qu'ils apprennent à plier leur tempérament sous les conjonctures, ce qui est très-difficile.

Je ne parle en général que de deux sortes de tempéramens, celui d'une vivacité hardie, et celui d'une lenteur circonspecte; et comme ces causes morales ont une cause physique, il est presqu'impossible qu'un prince soit si fort maître de lui-même, qu'il prenne toutes les couleurs comme un caméléon. Il y a des siècles qui favorisent la gloire des conquérans, et de ces hommes hardis et entreprenans qui semblent nés pour opérer des changemens extraordinaires dans l'univers, des révolutions, des guerres; et principalement je ne sais quels esprits de vertige et de défiance qui brouillent les souverains, fournissent à un conquérant des occasions de profiter de leurs querelles. Il n'y a pas jusqu'à Fernand Cortez, qui dans la conquête du Mexique n'ait été favorisé par les guerres civiles des Américains.

Il y a d'autres temps où le monde moins agité ne paroît vouloir être régi que par la douceur, où il ne faut que de la prudence et de la circonspection, c'est une espèce de calme heureux

dans la politique, qui succède ordinairement à l'orage : c'est alors que les négociations sont plus efficaces que les batailles, et qu'il faut gagner par la plume ce que l'on ne sauroit acquérir par l'épée.

Afin qu'un souverain pût profiter de toutes les conjonctures, il faudroit qu'il apprît à se conformer au temps comme un habile pilote.

Si un général d'armée étoit hardi et circonspect à propos, il seroit presqu'indomptable. Fabius minoit Annibal par ses longueurs ; ce Romain n'ignoroit pas que les Carthaginois manquoient d'argent et de recrues, et que sans combattre il suffisoit de voir tranquillement fondre cette armée, pour la faire périr, pour ainsi dire, d'inanition. La politique d'Annibal étoit au contraire de combattre ; sa puissance n'étoit qu'une force d'accident, dont il falloit tirer avec promptitude tous les avantages possibles ; afin de lui donner de la solidité par la terreur qu'impriment les actions brillantes et vives, et par les ressources qu'on tire des conquêtes.

En l'an 1704, si l'électeur de Bavière et le maréchal de Tallart n'étoient point sortis de Bavière pour s'avancer jusqu'à Bleinheim et Hœchstætt, ils seroient restés les maîtres de toute la Souabe ; car l'armée des alliés ne pouvant subsister en Bavière faute de vivres, auroit été obligée de se retirer vers le Mein, et de se séparer. Ce fut donc manque de circonspection, lorsqu'il en falloit, que l'électeur confia au sort d'une bataille à jamais mémorable et

glorieuse pour la nation allemande, ce qu'il ne dépendoit que de lui de conserver. Cette imprudence fut punie par la défaite totale des François et des Bavarois, et par la perte de la Bavière, et de tout ce pays qui est entre le haut Palatinat et le Rhin.

On ne parle point d'ordinaire des téméraires qui ont péri, on ne parle que de ceux qui ont été secondés de la fortune. Il en est comme des rêves et des prophéties ; entre mille qui ont été fausses et que l'on oublie, on ne se ressouvient que du très-petit nombre qui a été accompli. Le monde devroit juger des événemens par leurs causes, et non pas des causes par l'événement.

Je conclus donc qu'un peuple risque beaucoup avec un prince hardi, que c'est un danger continuel qui le menace ; et que le souverain circonspect, s'il n'est pas propre pour les grands exploits, semble plus né pour le gouvernement. L'un hasarde, mais l'autre conserve.

Pour que les uns et les autres soient grands hommes, il faut qu'ils viennent à propos au monde, sans quoi leurs talens leur sont plus pernicieux que profitables. Tout homme raisonnable, et principalement ceux que le Ciel a destinés pour gouverner les autres, devroient se faire un plan de conduite aussi bien raisonné et lié qu'une démonstration géométrique ; suivre en tout un pareil système, ce seroit le moyen d'agir conséquemment, et de ne jamais s'écarter de son but : on pourroit ramener par-là toutes les conjonctures et tous les événemens à

l'acheminement de ses desseins, tout concourroit pour exécuter les projets que l'on auroit médités.

Mais qui sont ces princes desquels nous prétendons tant de rares talens ? Ce ne seront que des hommes, et il sera vrai de dire que selon leur nature il leur est impossible de satisfaire à tant de devoirs ; on trouveroit plutôt le phénix des poëtes, et les unités des métaphysiciens, que l'homme de Platon. Il est juste que les peuples se contentent des efforts que font les souverains pour parvenir à la perfection. Les plus accomplis d'entr'eux seront ceux qui s'éloigneront plus que les autres du *Prince* de Machiavel. Il est juste que l'on supporte leurs défauts, lorsqu'ils sont contre-balancés par des qualités du cœur, et par de bonnes intentions ; il faut nous souvenir sans cesse qu'il n'y a rien de parfait dans le monde, et que l'erreur et la foiblesse sont le partage de tous les hommes. Le pays le plus heureux est celui où une indulgence mutuelle du souverain et des sujets répand sur la société cette douceur, sans laquelle la vie est un poids qui devient à charge, le monde une vallée d'amertumes et non un théâtre de plaisirs.

CHAPITRE XXVI.

Des différentes sortes de négociations, et des raisons qu'on peut appeller justes de faire la guerre.

Nous avons vu dans cet ouvrage la fausseté des raisonnemens par lesquels Machiavel a prétendu nous donner le change, en nous présentant des scélérats sous le masque de grands hommes.

J'ai fait mes efforts pour arracher au crime le voile de la vertu, dont Machiavel l'avoit enveloppé, et pour désabuser le monde de l'erreur où sont bien des personnes sur la politique des princes. J'ai dit aux rois que leur véritable politique consistoit à surpasser leurs sujets en vertu, afin qu'ils ne se vissent point obligés de condamner en d'autres ce qu'ils autorisent en leur personne. J'ai dit qu'il ne suffisoit point d'actions brillantes pour établir leur réputation, mais qu'il faut des actions qui tendent au bonheur du genre-humain.

J'ajouterai à ceci deux considérations : l'une regarde les négociations, et l'autre les sujets d'entreprendre la guerre, qu'on peut avec fondement appeller justes.

Les ministres des princes aux cours étrangères sont des espions privilégiés, qui veillent sur la conduite des souverains chez lesquels ils sont envoyés ; ils doivent pénétrer leurs desseins, approfondir leurs démarches, et prévoir

leurs actions, afin d'en informer leurs maîtres à temps. L'objet principal de leur mission est de resserrer les liens d'amitié entre les souverains ; mais au-lieu d'être les artisans de la paix, ils sont souvent les organes de la guerre. Ils emploient la flatterie, la ruse et la séduction, pour arracher les secrets de l'État aux ministres : ils gagnent les foibles par leur adresse, les orgueilleux par leurs paroles, et les intéressés par leurs présens : en un mot, ils font quelquefois tout le mal qu'ils peuvent ; car ils peuvent pécher par devoir, et ils sont sûrs de l'impunité.

C'est contre les artifices de ces espions que les princes doivent prendre de justes mesures. Lorsque le sujet de la négociation devient plus important, c'est alors que les princes ont lieu d'examiner à la rigueur la conduite de leurs ministres, afin d'approfondir si quelque pluie de Danaé n'auroit point amolli l'austérité de leur vertu.

Dans ces temps de crise où l'on traite d'alliance, il faut que la prudence des souverains soit plus vigilante encore qu'à l'ordinaire. Il est nécessaire qu'ils dissèquent avec attention la nature des choses qu'ils doivent promettre, pour qu'ils puissent remplir leurs engagemens.

Un traité envisagé sous toutes ses faces, déduit avec toutes ses conséquences, est toute autre chose que lorsqu'on se contente de le considérer en gros. Ce qui paroissoit un avantage réel, ne se trouve, lorsqu'on l'examine de près, qu'un misérable palliatif, qui tend à la

ruine de l'État. Il faut ajouter à ces précautions le soin de bien éclaircir les termes d'un traité, et le grammairien pointilleux doit toujours précéder le politique habile, afin que cette distinction frauduleuse de la parole et de l'esprit du traité ne puisse point avoir lieu.

En politique on devroit faire un recueil de toutes les fautes que les princes ont faites par précipitation, pour l'usage de ceux qui veulent faire des traités ou des alliances; le temps qu'il leur faudroit pour le lire, leur donneroit celui de faire des réflexions, qui ne sauroient que leur être salutaires.

Les négociations ne se font pas toutes par des ministres accrédités; on envoie souvent des personnes sans caractère dans des lieux tiers, où ils font des propositions avec d'autant plus de liberté, qu'ils commettent moins la personne de leur maître. Les préliminaires de la dernière paix entre l'empereur et la France furent conclus de cette manière, à l'insu de l'Empire, et des puissances maritimes: cet accommodement se fit chez un comte (*a*), dont les terres sont au bord du Rhin.

Victor-Amédée, le prince le plus habile, et le plus artificieux de son temps, savoit mieux que personne l'art de dissimuler ses desseins. L'Europe fut abusée plus d'une fois par la finesse de ses ruses; entr'autres lorsque le maréchal de Catinat, dans le froc d'un moine, et sous prétexte de travailler au salut de cette ame royale,

(*a*) Le comte de Neuwied.

retira ce prince du parti de l'empereur, et en fit un prosélyte à la France. Cette négociation entre le roi et le général fut conduite avec tant de dextérité, que l'alliance de la France et de la Savoie qui s'ensuivit, parut aux yeux de l'Europe comme un phénomène de politique inopiné et extraordinaire.

Ce n'est point pour justifier la conduite de Victor-Amédée que j'ai proposé son exemple; il s'en faut de beaucoup : je n'ai prétendu louer en sa conduite que l'habileté et la discrétion, qui, lorsqu'on s'en sert pour une fin honnête, sont des qualités absolument requises dans un souverain.

C'est une règle générale, qu'il faut choisir les esprits les plus transcendans, pour les employer à des négociations difficiles; qu'il faut non-seulement des sujets rusés pour l'intrigue, souples pour s'insinuer, mais qui aient encore le coup-d'œil assez fin pour lire sur la physionomie des autres les secrets de leur cœur, afin que rien n'échappe à leur pénétration, et que tout se découvre par la force de leur raisonnement.

Il ne faut point abuser de la ruse et de la finesse; il en est comme des épiceries, dont l'usage trop fréquent dans les ragoûts émousse le palais, et leur fait perdre ce piquant que la coutume leur ôte à la fin.

La probité au contraire est pour tous les temps; elle est semblable à ces alimens simples et naturels, qui conviennent à tous les tempéramens, et qui rendent le corps robuste sans l'échauffer.

Un prince dont la candeur sera connue, se conciliera infailliblement la confiance de l'Europe; il sera heureux sans fourberie, et puissant par sa seule vertu. La paix et le bonheur de l'État sont comme un centre où tous les chemins de la politique doivent se réunir, et ce doit être le but de toutes ses négociations.

La tranquillité de l'Europe se fonde principalement sur le maintien de ce sage équilibre, par lequel la force supérieure d'une monarchie est contre-balancée par la puissance réunie de quelques autres souverains. Si cet équilibre venoit à manquer, il seroit à craindre qu'il n'arrivât une révolution universelle, et qu'une nouvelle monarchie ne s'établît sur les débris des princes que leur désunion rendroit trop foibles.

La politique des princes de l'Europe semble donc exiger d'eux qu'ils ne négligent jamais les alliances et les traités par lesquels ils peuvent égaler les forces d'une puissance ambitieuse, et ils doivent se méfier de ceux qui veulent semer parmi eux la désunion et la zizanie. Qu'on se souvienne de ce consul, qui pour montrer combien l'union étoit nécessaire, prit un cheval par la queue, et fit d'inutiles efforts pour la lui arracher; mais lorsqu'il la prit crin à crin en les séparant, il en vint facilement à bout. Cette leçon est aussi propre pour certains souverains de nos jours, que pour les légionnaires Romains: il n'y a que leur réunion qui puisse les rendre formidables, et maintenir en Europe la paix et la tranquillité.

Le

ſur quatre Colonnes

e *droite*

2me Ligne de Cav.

2me Ligne d'Inf.

e *droite*

1re Ligne de Cav.

1re Ligne d'Inf.

e *gauche*

2me Ligne de Cav.

2me Ligne d'Inf.

e *gauche*

1re Ligne de Cav.

1re Ligne d'Inf.





terie de la seconde ligne, suivie de la première, se mettra à la queue de cette cavalerie, et la suivra.

La cavalerie de l'aile gauche filera par sa gauche : la seconde ligne partant la première, aura la tête de la première colonne. Elle sera jointe par l'infanterie de l'aile gauche, dont la seconde ligne précédera la marche de la première. C'est ce qui formera la première colonne.

Six bataillons de la queue de la première ligne, soutenus de dix escadrons de housards, seront l'arrière-garde. Ces six bataillons se mettront en bataille en avant du défilé sur deux lignes, en échiquier, comme la Pl. IV le fait voir. Pl. IV.

Pendant que l'armée passera le défilé, il faut que les troupes postées en avant débordent celles qui sont encore en deçà du défilé, pour les protéger par le feu.

Quand toute l'armée sera passée, la première ligne de l'avant-garde passera par les intervalles de la seconde, et se jetera dans le défilé; celle-ci étant partie, la seconde fera la même manœuvre, à la faveur du feu de ceux qui seront postés de l'autre côté, et qui suivront les derniers, pour faire l'arrière-garde.

De toutes les manœuvres, la plus difficile est de passer dans sa retraite une rivière en présence de l'ennemi. Je ne saurois citer à ce sujet un meilleur exemple que la retraite que nous fîmes l'an 1744 en repassant l'Elbe à Kolin.

Mais ne trouvant pas toujours des villes dans ces sortes d'endroits, je suppose qu'on n'ait que

deux ponts. En ce cas il faudra faire travailler à un bon retranchement, qui enveloppera les deux ponts, et faire une petite coupure à la tête de chaque pont.

V. Cela étant fait, on envoie des troupes et beaucoup de canons de l'autre côté de la rivière, et on les place sur le bord. Il en faut choisir un qui soit un peu élevé, mais pas trop roide, pour commander le bord opposé. Alors on garnira d'infanterie le grand retranchement. Après cette disposition, on fera passer l'infanterie la première; la cavalerie, formant l'arrière-garde, se retirera en échiquier par le retranchement.

Quand tout sera passé, on bordera les deux petites têtes de pont avec de l'infanterie, et celle qui est dans le retranchement, le quittera pour se retirer.

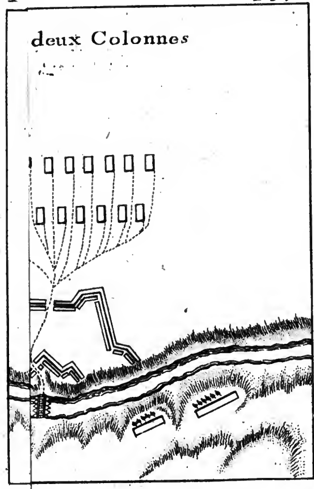
Si l'envie prend à l'ennemi de la poursuivre, il sera exposé au feu des deux têtes de pont, et des troupes placées de l'autre côté de la rivière.

L'infanterie qui étoit postée dans le retranchement ayant passé la rivière, on fera rompre le pont; et les troupes placées dans les têtes de pont la traverseront sur des bateaux, sous la protection des troupes qui ont été placées à l'autre bord, et qui s'en approcheront pour mieux les soutenir.

Lorsque les pontons auront été chargés sur les chariots, les dernières troupes se mettront en marche.

On peut aussi faire des fougasses aux angles

T *Pl. V.*




NAPOLI

des retranchemens. Les derniers grenadiers, dans le moment qu'ils passeront la rivière, y mettront le feu.

ARTICLE XVI.

Quelles précautions on prendra dans une retraite contre les Housards et les Pandours.

LEs housards et les pandours ne sont redoutables qu'à ceux qui ne les connoissent pas. Ils ne sont braves que quand l'espoir du butin les anime, ou lorsqu'ils peuvent nuire sans s'exposer. Ils exercent la première espèce de bravoure contre les convois, et les équipages; et l'autre, contre les corps qui sont forcés de se retirer, qu'ils viennent alors harceler dans leur retraite.

Nos troupes n'ont aucun affront à craindre d'eux; mais comme leur manière d'escarmoucher retarde une marche, et qu'ils ne laissent pas de tuer quelques hommes, qu'on perd fort mal à propos, j'indiquerai la manière que je crois la meilleure pour se tirer d'affaire avec eux.

Quand on fait sa retraite par des plaines, on chasse les housards par quelques volées de canon; et les pandours par des housards et des dragons, qu'ils craignent beaucoup. Les retraites les plus difficiles, où les pandours peuvent faire le plus grand dommage, sont celles où il faut passer des bois, des défilés et des montagnes. On ne peut presqu'éviter alors de perdre du monde.

Dans ce cas il faut que votre avant-garde

occupe les hauteurs, faisant face à l'ennemi. Vous détacherez en même temps des troupes sur les flancs de la marche, qui en côtoyant l'armée, se tiendront toujours sur les hauteurs, ou dans le bois. Vous aurez quelques escadrons à portée, pour vous en servir quand le terrein le permettra.

Il ne faut jamais faire de haltes dans ces sortes d'occasions, mais poursuivre toujours sa marche; car de s'arrêter, est ce qui s'appelle sacrifier du monde mal-à-propos.

Les pandours se jettent à terre et tirent; on ne voit pas d'où partent les coups; et quand la marche de l'armée oblige l'arrière-garde et les pelotons détachés, de la suivre et de quitter les hauteurs, alors ils s'en emparent, et étant à couvert, ils fusillent ceux qui se retirent. Ni le feu de mousqueterie, ni le canon chargé à cartouches, ne peut leur faire grand mal, étant éparpillés, et cachés derrière les hauteurs ou les arbres.

J'ai fait deux retraites semblables l'année 1745; l'une par la vallée de Liebenthal, en marchant à Staudenitz; et l'autre, de Trautenau à Schazlar. Malgré toutes les précautions imaginables, nous perdîmes à la première, soixante hommes tués ou blessés, et plus de deux cents à la seconde.

Quand on se retire par des chemins difficiles, il faut faire de petites marches, pour pouvoir prendre des précautions plus promptes et plus sages. La plus grande marche ne doit être que de deux lieues, ou d'un mille d'Allemagne; et

comme alors on n'est pas pressé, on peut quelquefois forcer les pandours, particuliérement quand ils ont eu l'imprudence de se fourrer dans de petits bois qu'on peut tourner.

ARTICLE XVII.

De quelle manière les Troupes légères Prussiennes combattront contre les Housards et les Pandours.

NOtre manière de forcer un poste que les troupes légères des ennemis occupent, est de le brusquer, parce que leur façon de combattre étant de se débander, elles ne peuvent tenir contre des troupes régulières. Il ne faut pas les marchander. On ne fait que détacher quelques troupes pour couvrir les flancs du corps qui marche à elles, et pourvu qu'on les attaque brusquement, on les en chasse.

Nos dragons et housards les attaquent serrés et le sabre à la main. Ils ne peuvent soutenir ces sortes d'attaques ; aussi les a-t-on toujours battus, sans se soucier du nombre, quelque supérieur qu'il fût.

---

votre ennemi de décamper, il en faut avoir des raisons suffisantes, soit que vous vous proposiez de prendre une ville à portée de laquelle il est campé, soit que vous vouliez le rejeter dans un pays stérile où il ne pourra vivre qu'avec peine, soit enfin que vous vous flattiez d'engager une affaire qui pourra vous donner des avantages considérables. Si vous avez de semblables raisons, vous travaillerez à en former le projet; mais en le faisant, vous examinerez avec attention si les marches que vous ferez, et les camps que vous occuperez, ne vous mettront pas dans un plus grand embarras que celui où il sera lui-même; comme, par exemple, en vous éloignant d'une place mal fortifiée où vous avez votre dépôt, et que les troupes légères peuvent emporter d'emblée en votre absence; ou en prenant une position dans laquelle vous pourriez être coupé de votre pays, et de vos places; ou bien en venant occuper un pays que vous serez obligé d'abandonner bientôt après, faute de subsistances.

Après avoir réfléchi mûrement sur tous ces objets, et calculé la possibilité des entreprises que l'ennemi pourroit faire, vous formerez le projet, soit de venir vous camper sur un de ses flancs, soit de vous approcher de la province d'où il tire ses subsistances, soit de le couper de sa capitale, soit de menacer ses dépôts, soit enfin de prendre des positions par lesquelles vous lui retrancherez les vivres.

Pour en donner un exemple qui est connu de la plus grande partie de mes officiers, je for-

merai le plan sur lequel nous aurions dû espérer d'obliger le prince Charles de Lorraine à abandonner Kœnigingrætz et Pardubitz en 1745.

En partant du camp de Dubletz, nous aurions dù prendre à gauche, côtoyer le comté de Glatz et marcher sur Hohenmauth. Par cette manœuvre nous aurions forcé les Autrichiens, qui avoient leur magasin à Teutschbrod, et qui tiroient la plus grande partie de leurs vivres de la Moravie, de marcher à Landscron, et de nous abandonner Kœnigingrætz et Pardubitz. Les Saxons, coupés alors de leur pays, auroient été contraints de se séparer des Autrichiens, pour couvrir leur pays.

Mais ce qui m'empêcha alors de faire ce mouvement, fut qu'en gagnant même Kœnigingrætz je n'aurois rien gagné, puisque j'aurois été obligé de faire des détachemens, pour renforcer le prince d'Anhalt, si les Saxons étoient retournés chez eux. Outre cela les magasins de Glatz n'étoient pas suffisans pour me faire subsister toute la campagne.

Les diversions que l'on fait en détachant des troupes, obligent encore l'ennemi de décamper. Généralement toutes les entreprises auxquelles l'ennemi n'a pas été préparé, le dérangent, et le forcent à quitter sa position.

De cette espèce sont les passages des montagnes que l'ennemi croit impraticables, et que l'on peut presque toutes passer : et aussi les passages des rivières qui se font sans que l'ennemi s'en soit apperçu.

On n'a qu'à lire la campagne du prince Eu-

gène de l'année 1701. On sait assez dans quel désordre se trouva l'armée Françoise, quand le prince Charles de Lorraine la surprit l'an 1744 en passant le Rhin.

Je finirai en disant que l'exécution de ces sortes d'entreprises doit toujours répondre au projet, et que tant qu'un général fera des dispositions sages et fondées sur des maximes solides, il forcera toujours son ennemi de se tenir sur la défensive, et de se régler sur lui.

ARTICLE XIX.

Des passages des Rivières.

La force est inutile lorsque l'ennemi sera de l'autre côté d'une rivière que vous aurez intention de passer; il faut avoir recours à la ruse. On n'a qu'à imiter le passage du Rhin de César; celui du Pô du prince Eugène; ou celui du Rhin du prince Charles de Lorraine, s'il s'agit de passer une grosse rivière.

Ces généraux firent des détachemens, pour en imposer à l'ennemi, et pour lui cacher l'endroit qu'ils avoient choisi pour leur passage. Ils firent des préparatifs pour la construction des ponts dans des lieux où ils n'avoient pas intention de passer; en attendant que le gros de leur armée fît une marche de nuit, pour s'éloigner de l'ennemi, et gagner le temps de passer la rivière, avant que les troupes destinées à défendre le passage eussent pu se mettre en devoir de les en empêcher.

On choisit ordinairement pour le passage des rivières les endroits où il y a de petites isles, ce qui en facilite l'opération. On aime aussi à rencontrer de l'autre côté de la rivière des bois, ou d'autres obstacles, qui empêchent l'ennemi de vous attaquer avant que vous ayez débouché.

Il faut une attention très-particulière et prendre les mesures les plus justes dans ces sortes d'entreprises. Il est nécessaire que les bateaux ou les pontons, et tout autre appareil, soient au rendez-vous à l'heure marquée, et que chaque pontonnier ou batelier soit instruit de sa besogne, pour éviter le désordre qui se met ordinairement dans les expéditions de nuit. Tout étant arrangé, on fait passer des troupes, pour s'établir de l'autre côté de la rivière.

Dans tous les passages des rivières il faut toujours avoir attention à faire retrancher les deux têtes de pont, et à les bien garnir de troupes. On fortifie encore les isles qui sont dans le voisinage, pour soutenir ces retranchemens, afin que dans le temps que vous faites ces opérations, l'ennemi ne vienne pas prendre ou détruire vos ponts.

Si les rivières sont étroites, on choisit pour leur passage les endroits où elles font des coudes, et où le bord étant plus élevé domine sur celui qui lui est opposé. On y place autant de canons que le terrein le peut permettre, et on le garnit de troupes. Sous cette protection on construit ses ponts, et comme le terrein se rétrécit par le coude que fait la rivière, il ne faudra avancer que fort peu, et insensiblement

gagner chemin à mesure que les troupes passeront.

S'il y a des gués, on y fait des rampes, pour que la cavalerie y puisse passer.

ARTICLE XX.

Comment il faut défendre le passage des Rivières.

RIen n'est plus difficile, pour ne pas dire impossible, que de défendre le passage d'une rivière ; sur-tout lorsque le front d'attaque est d'une trop grande étendue. Je ne me chargerois jamais d'une telle commission, si le terrein à défendre avoit plus de huit milles d'Allemagne (*a*) de front, et s'il n'y avoit pas dans cette distance une ou deux redoutes établies sur le bord de la rivière. Il faudroit encore qu'il n'y eût aucun endroit où l'on pût passer à gué.

Mais supposé que toutes les choses soient telles que je viens de dire, il faudra toujours du temps pour faire les préparatifs nécessaires contre les entreprises de l'ennemi. La disposition qu'on auroit à faire alors, seroit à-peu-près celle-ci.

On fera ramasser tous les bateaux et toutes les barques qui se trouveront sur la rivière, et on les fera mener aux deux redoutes, pour empêcher que l'ennemi ne puisse s'en servir.

(*a*) L'original dit exprès milles d'Allemagne ; on l'a suivi dans la traduction, quoique le mot de lieues paroisse plus applicable ici par des raisons ci-dessus marqués. (*Le Traducteur.*)

Vous reconnoîtrez les deux bords de la rivière, pour marquer les endroits à la faveur desquels on pourroit la passer, et vous les ferez démolir.

Vous noterez le terrein qui pourroit protéger le passage de l'ennemi, et formerez des projets d'attaque sur la situation de chaque terrein.

Vous ferez ouvrir des chemins larges, pour plusieurs colonnes, sur tout le front de votre défense le long de la rivière, pour pouvoir marcher à l'ennemi commodément et sans embarras.

Après avoir pris toutes ces précautions, vous ferez camper l'armée au centre de votre ligne de défense, de sorte que vous n'ayez que quatre milles à marcher, pour aller à l'une ou l'autre extrémité.

Vous ferez seize petits détachemens commandés par des officiers de housards ou de dragons les plus actifs et les plus habiles; dont huit, aux ordres d'un général, auront le front d'attaque de la droite, et huit, aux ordres d'un autre général, auront celui de la gauche.

Ces détachemens seront destinés pour donner avis des mouvemens de l'ennemi, et de l'endroit où il tentera le passage.

Pendant le jour ils placeront des gardes pour découvrir tout ce qui se passera, et dans la nuit ils feront d'un quart-d'heure à l'autre des patrouilles près de la rivière, et ne se retireront que quand ils auront clairement vu (*a*) que l'en-

(*a*) Si l'on calcule le temps qu'il faut pour porter au général en chef la nouvelle du passage, qu'on suppose qu'il se fait à une

nemi ait fait un pont, et que la tête ait passé.

Lesdits généraux et les commandans des redoutes enverront quatre fois par jour leur rapport au chef de l'armée. Il faut qu'il y ait des relais établis entr'eux et l'armée, pour que les rapports arrivent promptement, et qu'on soit tout de suite averti lorsque l'ennemi passera. Comme il est du devoir du général de s'y porter à l'instant même, il aura déjà renvoyé ses équipages, pour être prêt à tout événement.

Ces différentes dispositions étant faites d'avance sur chaque terrein, il distribuera à ses généraux celles qui regarderont les points d'attaque. Il marchera avec toute la célérité possible; l'infanterie ayant la tête des colonnes, parce qu'il faut supposer que l'ennemi se soit retranché. A son arrivée, il l'attaquera vivement sans balancer. C'est de cette manière qu'il pourra se promettre le succès le plus brillant.

Les passages des petites rivières sont plus difficiles à défendre; il faut rendre les gués impraticables par des arbres qu'on y jette. Mais si

des extrêmités de l'étendue du front, et le temps qu'il faut pour y faire marcher l'armée; on verra par cette supputation que l'ennemi aura assez de temps pour passer avec toutes ses troupes, avant que la moitié de l'armée, qui a à faire une marche de quatre milles, en partant de son centre, soit arrivée et puisse se mettre en devoir de lui disputer le passage. Car quatre milles sont huit lieues de chemin, et toutes les troupes du monde, quelqu'ingambes et lestes qu'elles soient, ne pourront les faire en moins de temps; particuliérement dans la nuit, comme il est question ici. Pour rendre cette manœuvre possible, il faudroit qu'il n'y eût que huit lieues de front pour toute l'armée, au-lieu des huit milles d'Allemagne (*Le Traducteur.*)

la rive du côté de l'ennemi commande celle où vous êtes, il est inutile de faire résistance.

ARTICLE XXI.

Des surprises des Villes.

POur surprendre une ville, il faut qu'elle soit mal gardée et peu fortifiée ; encore ne pourroit-on la surprendre qu'en hiver et pendant la gelée, si elle a des fossés remplis d'eau.

On surprend les villes avec toute une armée, comme il arriva à Prague l'an 1741 ; ou on les surprend après en avoir endormi la garnison par un blocus qui traîne en longueur, comme le prince Léopold d'Anhalt fit à Glogau. On les surprend encore par des détachemens, comme le prince Eugène le tenta à Crémone; ou comme ont réussi les Autrichiens à Cosel.

La règle principale, en faisant des dispositions pour des surprises, est de bien connoître les fortifications et les intérieurs de la place, pour diriger son attaque sur la situation locale.

La surprise de Glogau est un chef-d'œuvre, que tous ceux qui tenteront des surprises doivent imiter. Celle de Prague ne fut pas si extraordinaire, puisque la garnison ayant à défendre une ville d'une vaste étendue, il n'étoit pas étonnant qu'on l'emportât par les différentes attaques qu'on y fit. Cosel et Crémone furent surpris par trahison. La première le fut par un officier de la garnison, qui ayant déserté, donna avis aux Autrichiens que l'évacuation du fossé

n'étoit pas achevée. Ils le passèrent, et la place fut emportée.

Si on veut prendre de petites places, on fait petarder les portes. On envoie en même temps des détachemens à toutes les autres, pour empêcher que la garnison ne se sauve. Si on veut y employer du canon, il faut le placer de sorte que les canonniers ne soient pas exposés à la mousqueterie; autrement on risque de perdre le canon.

ARTICLE XXII.

Des Combats et des Batailles.

IL est très-difficile de surprendre les Autrichiens dans leur camp, à cause du nombre de troupes légères dont ils sont entourés.

Si deux armées se tiennent dans le voisinage l'une de l'autre, l'affaire sera bientôt décidée entr'elles, ou il faudroit que l'une des deux occupât un poste inattaquable, qui la garantît des surprises ; de façon que ces événemens n'arrivent que très-rarement entre des armées ; entre des détachemens, c'est une chose très-ordinaire.

Pour surprendre l'ennemi dans son camp, il faut qu'il ne s'attende jamais à pouvoir être surpris, et qu'il ait une confiance entière, ou dans la supériorité de ses troupes, dans la situation avantageuse de son poste, ou dans les rapports de ses émissaires, ou enfin dans la vigilance de ses troupes légères.

Avant que de former aucun projet, il faut commencer par bien connoître le pays, et la position de l'ennemi.

On examinera les chemins qui mènent au camp, et on formera là-dessus sa disposition générale, en se réglant dans tous les points sur la connoissance détaillée de toutes choses.

Vous destinerez les chasseurs les plus intelligens, et les plus instruits des chemins, pour conduire les colonnes.

Ayez grande attention à cacher votre dessein. Le secret est l'ame de toutes ces entreprises.

Les troupes légères précéderont la marche, sous plusieurs prétextes, mais en effet pour empêcher qu'un maudit déserteur n'aille vous trahir. Ces housards empêcheront aussi que les patrouilles ennemies ne s'approchent trop près et ne découvrent les mouvemens que vous faites.

Il faut que vous donniez aux généraux qui sont sous vos ordres, une instruction sur tous les événemens qui pourront arriver, afin que chacun d'eux sache ce qu'il aura à faire alors.

Si le camp de l'ennemi est assis dans une plaine, on pourra former une avant-garde de dragons, qui, joints par des housards, entreront à toute bride dans le camp ennemi, pour y mettre tout en désordre, et faire main basse sur tout ce qui se présentera à eux.

Ces dragons doivent être soutenus de toute l'armée; l'infanterie en ayant la tête, étant particuliérement destinée à attaquer les ailes de la cavalerie ennemie.

L'attaque

L'attaque de l'avant-garde commencera une demi-heure avant la pointe du jour; mais il faut que l'armée n'en soit éloignée que de huit cents pas.

Pendant la marche on gardera un profond silence, et on défendra au soldat de fumer du tabac.

Lorsque l'attaque commencera et que le jour paroîtra, l'infanterie, formée sur quatre ou six colonnes, marchera tout droit au camp, pour soutenir son avant-garde.

On ne tirera pas avant la pointe du jour, car on risqueroit de tuer ses propres gens; mais aussi-tôt qu'il fera jour, il faudra tirer sur les endroits où l'avant-garde n'a pas percé; particuliérement sur les ailes de la cavalerie, pour obliger les cavaliers, n'ayant pas le temps de seller ni de brider leurs chevaux, de s'en aller, et de les abandonner.

On poursuivra l'ennemi jusqu'au delà du camp, et on lâchera toute la cavalerie après lui, pour profiter du désordre et de la confusion où il sera.

Si l'ennemi avoit abandonné ses armes; il faudroit laisser un gros détachement pour la garde du camp, et sans s'amuser à piller, poursuivre l'ennemi avec toute la chaleur possible; d'autant plus qu'une si belle occasion de détruire entiérement une armée, ne se présentera pas de si-tôt; et qu'on sera maître pendant toute la campagne de faire tout ce qu'on voudra.

La fortune m'en avoit destiné une pareille avant la bataille de Molwitz. Car nous nous

approchâmes de l'armée du maréchal de Neuperg, sans rencontrer personne, ses troupes étant cantonnées dans trois villages. Mais je n'avois pas dans ce temps-là assez de connoissances pour savoir en profiter.

Ce que j'aurois dû faire alors, étoit d'embrasser le village de Molwitz par deux colonnes, et de l'attaquer après l'avoir enveloppé. En même temps j'aurois dû détacher des dragons aux deux autres villages où étoit la cavalerie Autrichienne, pour la mettre en désordre. L'infanterie qui les eût suivis, auroit empêché cette cavalerie de monter à cheval. Je suis très-persuadé que leur armée auroit été entiérement défaite.

J'ai montré ci-dessus toutes les précautions que nous prenons à ce sujet dans notre camp, et de quelle manière nous le faisons garder : mais en supposant, que malgré toutes les précautions l'ennemi puisse s'approcher de l'armée, je donnerois le conseil de mettre en toute diligence les troupes en bataille sur le terrein qui leur sera marqué, d'ordonner à la cavalerie de tenir ferme à ses postes, et de faire son feu de peloton jusqu'à l'arrivée du jour. Alors les généraux examineront s'il faut avancer, si la cavalerie a été victorieuse, si elle a été repoussée, et ce qu'il y aura à faire.

En de pareilles occasions il faut que chaque général sache prendre son parti, et agir par lui-même, sans attendre pour cela les ordres du général en chef.

Pour moi je n'attaquerai jamais dans la nuit,

parce que l'obscurité cause bien des désordres, et que la plupart des soldats ne font leur devoir que sous les yeux de leurs officiers ; et quand ils ont à craindre la punition.

Charles XII attaqua, en l'année 1715, le prince d'Anhalt dans la nuit, lorsqu'il ne venoit que de débarquer dans l'isle de Rugen. Le roi de Suède avoit raison de le faire, parce qu'il vouloit cacher le petit nombre de ses troupes, dont on se seroit apperçu s'il avoit fait jour. Il n'avoit que quatre mille hommes, avec lesquels il en vint attaquer vingt mille. Il fut battu.

Un axiome de la guerre est d'assurer ses derrières et ses flancs, et de tourner ceux de l'ennemi ; ce qui se fait de différentes manières, qui partent toutes d'un même principe.

Quand vous serez obligé d'attaquer un ennemi retranché, il faut le faire tout de suite, sans lui donner le temps d'achever ses ouvrages. Car ce qui est bon le premier jour, ne le sera plus le lendemain. Mais avant que de vous mettre en devoir de l'attaquer, vous reconnoîtrez par vous-même la position de l'ennemi. Les premières dispositions que vous aurez faites de votre attaque, vous feront voir la facilité ou la difficulté du succès de votre projet.

La plupart des retranchemens sont pris, parce qu'ils ne sont pas bien appuyés. Le retranchement de Turenne fut emporté, de même que celui de (*a*).... où le prince d'Anhalt

(*a*) Apparemment celui du Schellenberg.

trouva assez de terrein pour le faire tourner. Le retranchement de Malplaquet fut tourné par le bois qui étoit à la gauche du maréchal de Villars. Si on avoit eu cette idée au commencement de la bataille, les alliés auroient épargné quinze mille hommes à leur armée.

Si le retranchement est appuyé à une rivière qui soit guéable, il faudra le faire attaquer de ce côté-là. Celui de Stralsund, fait par les Suédois, fut emporté, parce qu'on l'attaqua du côté de la mer, où il étoit guéable.

Si les retranchemens de l'ennemi sont d'une trop grande étendue, et que les troupes, pour les garnir, soient obligées d'embrasser trop de terrein, on fera plusieurs attaques, et on s'en rendra sûrement maître, pourvu qu'on ait soin de cacher ses dispositions à l'ennemi, afin qu'il ne puisse s'en appercevoir, et vous opposer des forces suffisantes.

Pl. VI. La Pl. VI vous expliquera les dispositions suivantes de l'attaque d'un retranchement. Je formerai une ligne de trente bataillons, dont j'appuierai l'aile gauche à la rivière N. N. Douze bataillons formeront l'attaque de la gauche où je veux percer, et huit autres celle de la droite. Les troupes destinées pour l'attaque seront placées en échiquier avec des intervalles. Le reste de l'infanterie se mettra en troisième ligne, et derrière elle sera la cavalerie, à la distance de quatre cents pas. Par cette disposition mon infanterie tiendra l'ennemi en échec, et elle sera à portée de profiter du moindre faux mouvement qu'il pourroit faire.

que des Retranchemens
Travailleurs
Reste de l'Infanterie
Seconde Ligne
Premiere Ligne
Travailleurs
400 Pas.
Cavalerie

Il faut avoir attention de faire suivre chacune de ces attaques par un nombre de travailleurs avec des pêles, des pioches et des fascines, pour combler le fossé, et faire des passages pour la cavalerie, lorsqu'on aura forcé le retranchement.

L'infanterie qui formera l'attaque, ne commencera à tirer que quand elle aura emporté le retranchement, et qu'elle se sera mise en bataille sur le parapet.

La cavalerie y entrera par les ouvertures faites par les travailleurs, et se rangera en bataille, pour attaquer l'ennemi quand elle sera en force. Si elle est repoussée, elle ira se rallier à la faveur du feu de l'infanterie, jusqu'à ce que toute l'armée ait pénétré, et que l'ennemi soit entiérement mis en déroute.

Je répéterai ici ce que j'ai dit dans un des articles précédens, que je ne ferois jamais retrancher mon armée, si ce n'est dans le temps que j'aurois intention d'entreprendre un siège. Et je ne sais si on ne feroit pas mieux d'aller au devant de l'armée qui vient secourir la place.

Mais supposons pour un moment qu'on veuille se retrancher. Dans ce cas je proposerai la manière la plus avantageuse pour le faire.

On se ménagera deux ou trois grosses réserves, pour les envoyer pendant l'attaque aux endroits où l'ennemi fait les plus grands efforts.

On bordera le parapet de bataillons, et on placera une réserve derrière eux, qui puisse être à portée de donner du secours où l'on en aura besoin. Pl. VI.

La cavalerie sera rangée sur une ligne derrière ces réserves.

Le retranchement doit être bien appuyé. S'il vient joindre une rivière, il faut que le fossé avance assez loin dans la rivière pour ne pas être tourné.

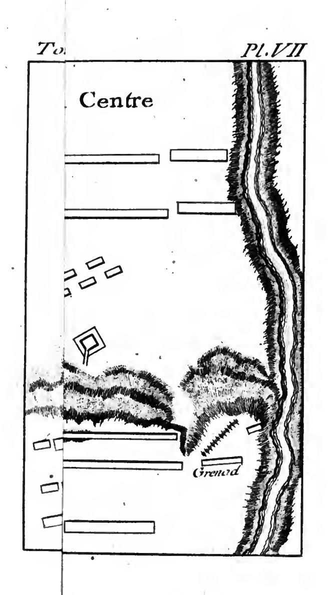
Si ce retranchement vient s'appuyer à un bois, il faut qu'il soit fermé à cette extrêmité par une redoute, et qu'on fasse dans le bois un très-grand abatis d'arbres.

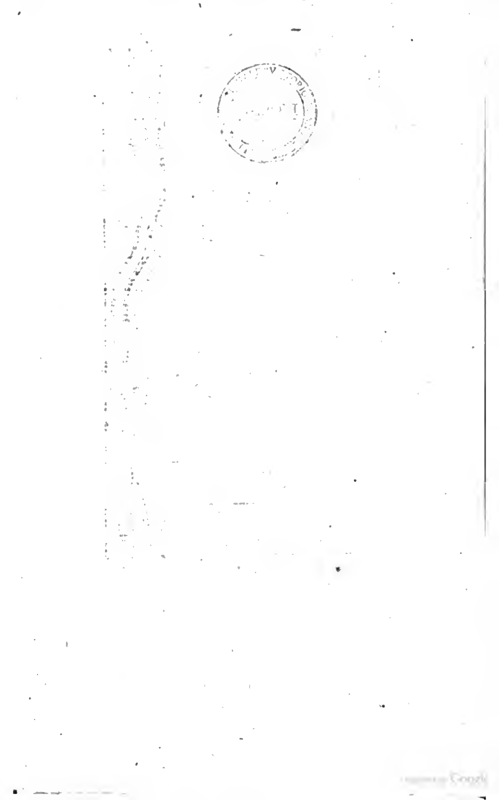
On aura attention que les redans soient bien flanqués.

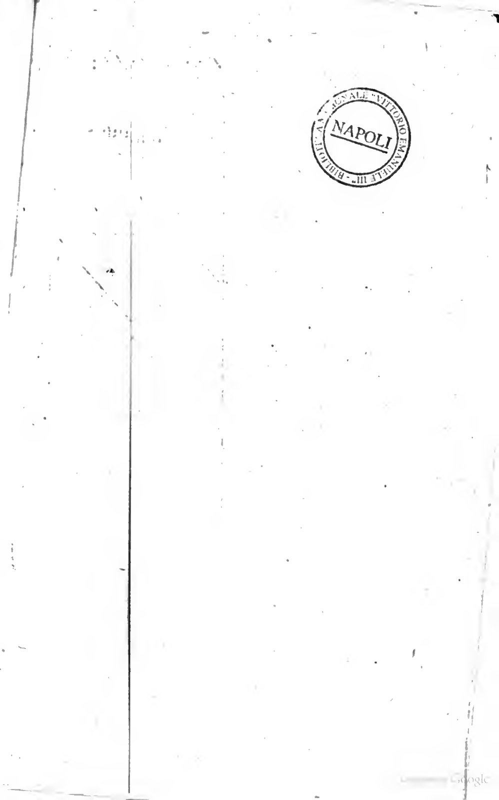
Le fossé sera très-large et profond, et on perfectionnera tous les jours de plus en plus les retranchemens, soit en renforçant le parapet, soit en plaçant des palissades à l'entrée des barrières, soit en creusant des puits, soit encore en garnissant tout le camp de chevaux de frise.

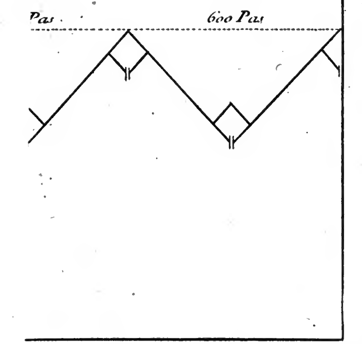
Le plus grand avantage que vous ayez, est dans le choix, et dans certaines règles de la fortification qu'il faut observer, pour obliger l'ennemi à vous attaquer sur un petit front, et pour le mettre dans la nécessité de ne vous attaquer que dans les principaux points de votre retranchement.

Pl. VII. Pour vous en donner une idée plus précise, voyez la Pl. VII. L'armée, qui se trouve à la tête de votre retranchement, est rétrécie d'un côté par la rivière, et vous présentez à celui qui vient vous attaquer un front qui le déborde. Il ne pourra pas attaquer votre droite, parce que les batteries placées à l'extrêmité de


Centre
Grenad






utes ſaillantes et rentrantes
Pas .
600 Pas

cette aile, le prendroient en flanc, pendant que la redoute du centre le prendroit en queue. Il ne pourra donc former d'autre attaque que celle de ladite redoute du centre, qu'il sera obligé d'entamer du côté de l'abatis.

Comme vous vous attendrez à cette attaque, vous renforcerez les fortifications de cette redoute, et n'ayant qu'un ouvrage à fortifier, vous y donnerez d'autant plus d'attention.

La Pl. VIII fait voir une autre espèce de retranchemens, composée de redoutes saillantes et rentrantes, qui se croisent l'une l'autre, et se joignent par des retranchemens. Pl. VIII.

Par cette manière de fortifier, les saillans forment les points d'attaque, et n'y en ayant que très-peu, on pourra les perfectionner plus vîte que si le front étoit par-tout également fortifié.

Il faut que le feu de la mousqueterie se croise dans les redoutes saillantes; par cette raison elles ne seront qu'à six cents pas l'une de l'autre.

Notre infanterie défend un retranchement par des décharges de bataillons entiers. Chaque soldat doit être pourvu de cent cartouches. Mais cela n'empêchera pas de placer entre les bataillons, et dans les saillans des redoutes, autant de canon que l'on pourra.

Tant que l'ennemi sera éloigné, on tirera à boulets; mais lorsqu'il se sera avancé à la distance de quatre cents pas, on commencera à tirer à cartouches.

Si l'ennemi, malgré la force de votre retranchement et nonobstant un feu opiniâtre, pé-

nètre en quelqu'endroit, la réserve d'infanterie marchera à lui pour le repousser; et en cas que cette réserve fût obligée de plier, c'est à votre cavalerie à faire alors les derniers efforts pour le rechasser.

La plupart des retranchemens sont emportés, parce qu'ils n'ont pas été construits dans les règles, ou que ceux qui les défendent sont tournés, ou que la peur prend aux troupes qui les défendent: cela vient de ce que celui qui attaque, peut faire ses mouvemens avec plus de liberté et plus de hardiesse.

Au commencement, les exemples ont fait voir qu'un retranchement étant forcé, toute l'armée est découragée, et prend la fuite. Je crois que nos troupes auroient plus de fermeté, et qu'elles repousseroient l'ennemi: mais à quoi serviroient tous ces avantages, si les retranchemens vous empêchent d'en profiter?

Puisqu'il y a tant d'inconvéniens aux retranchemens, il s'ensuit naturellement que les lignes sont encore moins utiles. De notre temps la mode nous en est venue du prince Louis de Bade, qui fit faire les premières du côté de Briel. Les François en ont fait aussi en Flandres dans la guerre de succession.

Je soutiens qu'elles ne valent rien, puisqu'elles embrassent plus de terrein qu'on n'a de troupes pour les garder; qu'on peut former plusieurs attaques, et qu'on est persuadé de les forcer. Par cette raison elles ne couvrent pas le pays, et ne servent qu'à faire perdre la réputation des troupes qui les gardent.

Si une armée Prussienne est inférieure à celle de l'ennemi, il ne faut pas pour cela désespérer de le vaincre; la disposition du général suppléera au nombre.

Une armée foible choisira toujours un pays coupé et montagneux, où le terrein soit resserré, de sorte que le nombre supérieur de l'ennemi, lorsqu'il ne pourra pas dépasser vos ailes, lui deviendra inutile, et quelquefois même à charge.

Ajoutons ici que dans un pays fourré et de montagnes, on pourra mieux appuyer ses ailes que dans une plaine. Nous n'aurions jamais gagné la bataille de Sorr, si le terrein ne nous eût été favorable (*a*); car quoique le nombre de nos troupes ne passât point la moitié de celui des Autrichiens, ils ne pouvoient pas déborder nos ailes, de sorte que le terrein mit une espèce d'égalité entre les deux armées.

Ma première règle regarde le choix du terrein, et la seconde, la disposition de la bataille même. C'est ici où l'on peut faire une application utile de mon ordre de bataille oblique. Car on refuse une aile à l'ennemi, et on renforce celle qui doit faire l'attaque. Par-là vous portez toutes vos forces sur l'aile de l'ennemi, que vous voulez prendre en flanc.

(*a*) Si le prince Charles avoit suivi la règle que M. de Feuquières nous donne dans ses remarques sur la bataille de Steinquerque, & qu'il fût entré avec sa première ligne en colonne dans le camp Prussien, pour séparer les troupes, en attendant que sa seconde ligne se fût mise en bataille pour la soutenir, l'avantage du terrein n'auroit pas sauvé l'armée Prussienne de cette surprise. Elle auroit été entiérement défaite. (*Le Traduct.*)

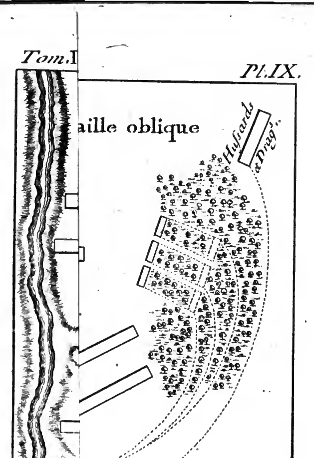
Pl. IX. Une armée de 100,000 hommes, tournée par ses flancs, prendra bientôt son parti. On n'a qu'à voir la Planche IX. Mon aile droite fait tout l'effort. Un corps d'infanterie se jetera insensiblement dans le bois, pour attaquer la cavalerie ennemie sur ses flancs, et pour protéger l'attaque de la nôtre. Quelques régimens de housards auront ordre de prendre l'ennemi en queue; en attendant l'armée s'avancera. Lorsque la cavalerie ennemie sera mise en déroute, l'infanterie qui est dans le bois, prendra celle de l'ennemi en flanc, dans le temps que l'autre l'attaquera de front.

Mon aile gauche ne s'avancera pas que l'aile gauche de l'ennemi ne soit entiérement défaite.

Par cette disposition vous aurez l'avantage, 1°. de faire tête avec un petit nombre de troupes à un corps supérieur, 2°. d'attaquer l'ennemi d'un côté où l'affaire sera décisive, et 3°. votre aile ayant été battue, il n'y aura qu'une partie de votre armée d'entamée, les autres trois quarts des troupes, qui sont encore fraîches, serviront pour faire votre retraite.

Si on veut attaquer l'ennemi dans un poste avantageux, il en faut examiner le foible et le fort, avant que de faire les dispositions de l'attaque. On se déterminera toujours pour l'endroit où l'on croit trouver le moins de résistance.

Les attaques des villages coûtent tant de monde, que je me suis fait une loi de les éviter, tant que je n'y serai pas absolument


Tom.I
Pl.IX.
aille oblique
Hussards
et Drag.s

Pl. X.

Wusthausen

Gebesée

Brande

HATZLAR

forcé; car on y risque l'élite de son infanterie.

Il y a des généraux qui disent qu'on ne sauroit mieux attaquer un poste que dans son centre. La Planche X représentera la situation d'un tel poste, où je suppose que l'ennemi ait deux grandes villes, et deux villages sur ses ailes. Il est certain que les ailes seront perdues lorsque vous forcerez le centre, et que par de pareilles attaques on pourra remporter les victoires les plus complètes. Pl. X.

J'en donne ici le plan, et j'ajoute, que quand vous aurez percé, vous doublerez votre attaque, pour obliger l'ennemi de se replier par sa droite et par sa gauche.

Dans une attaque de poste il n'y a rien de si redoutable que les batteries chargées à cartouches, qui font un terrible carnage dans les bataillons. A Sorr et à Kesselsdorff j'ai vu attaquer des batteries, et j'ai fait des réflexions qui m'ont donné une idée que je communiquerai ici, en supposant une batterie de quinze pièces de canon, qu'on voudroit emporter et qu'on ne pourroit pas tourner.

J'ai remarqué que le feu du canon, et de l'infanterie qui soutient la batterie, la rend inabordable. Nous ne nous sommes emparés des batteries de l'ennemi que par sa faute; notre infanterie qui les attaquoit étant à moitié écrasée, commençoit à plier; l'infanterie ennemie la voulant poursuivre, quitta son poste. Par un effet de ce mouvement leur canon n'osa plus tirer, et nos troupes, qui talonnoient l'ennemi, arrivèrent en même temps avec

lui aux batteries, et s'en rendirent maîtres.

L'expérience de ces deux batailles m'a fourni l'idée, qu'il faudroit suivre en pareil cas l'exemple de ce que nos troupes ont fait, en formant son attaque sur deux lignes en échiquier, soutenue en troisième ligne par quelques escadrons de dragons.

On donnera l'ordre à la première ligne de n'attaquer que foiblement, et de se retirer par les intervalles de la seconde, afin que l'ennemi, trompé par cette retraite simulée, se mette à les poursuivre, et abandonne son poste.

Ce mouvement sera le signal de marcher en avant, et d'attaquer vigoureusement.

Pl. XI. La Planche XI montrera la disposition de cette manœuvre.

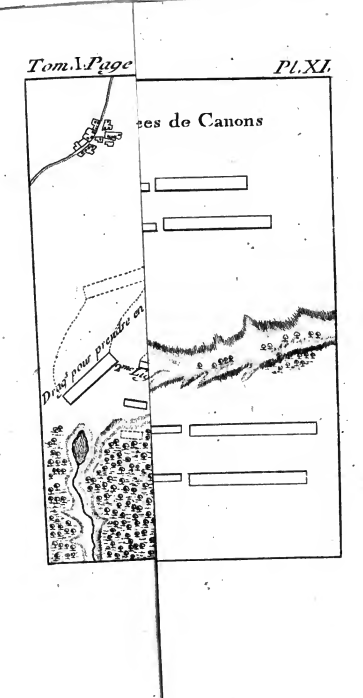
Mon principe est de ne mettre jamais toute ma confiance dans un poste seul, s'il n'est pas physiquement prouvé qu'il soit inattaquable.

Toute la force de nos troupes consiste dans l'attaque, et nous ne serions pas sages si nous y renoncions sans raison.

Mais si on est obligé d'occuper des postes, on observera de gagner les hauteurs, et de bien appuyer ses ailes.

Je ferois mettre le feu à tous les villages qui se trouveroient à la tête de l'armée et aux ailes, si le vent ne portoit pas la fumée dans notre camp.

S'il y avoit quelques bonnes maisons de maçonnerie en avant du front, je les ferois garder par de l'infanterie, pour incommoder l'ennemi pendant la bataille.


ees de Canons
Drag^s pour prendre en
2me Lig

Il faut bien se garder de mettre les troupes dans un terrein où elles ne puissent pas agir. Par cette raison notre position de Grotkau en l'année 1741 ne valoit rien, le centre et l'aile gauche étant placés derrière des marais impraticables. Il n'y avoit qu'une partie de l'aile droite qui eût un terrein libre pour manœuvrer.

Villeroi fut battu à Ramillies, s'étant posté de la manière que je viens de dire. Son aile gauche lui fut absolument inutile, et l'ennemi porta toutes ses forces contre l'aile droite des François, qui n'y purent résister.

Je permets que les troupes Prussiennes occupent, aussi bien que les autres, des postes avantageux, et s'en servent pour un mouvement, et pour tirer avantage de leur artillerie : mais il faut qu'elles quittent tout-d'un-coup ce poste, pour marcher fiérement à l'ennemi, qui au-lieu d'attaquer, est attaqué lui-même, et voit tout son projet renversé. Car tous les mouvemens que l'on fait en présence de son ennemi, sans qu'il s'y attende, font un très-bon effet.

Il faut compter ces sortes de batailles au nombre des meilleures. On y attaque toujours par l'endroit le plus foible.

Dans ces occasions je défendrois à mon infanterie de tirer; car cela ne fait que l'arrêter, et ce n'est pas le nombre des ennemis tués qui vous donne la victoire, mais le terrein que vous avez gagné.

Le moyen le plus sûr pour remporter la victoire, est de marcher fiérement et en ordre à l'ennemi, et de gagner toujours du terrein.

Un usage reçu est de donner quinze pas d'intervalle aux escadrons dans un terrein difficile et coupé, au-lieu que dans un pays uni ils se forment sur une ligne pleine.

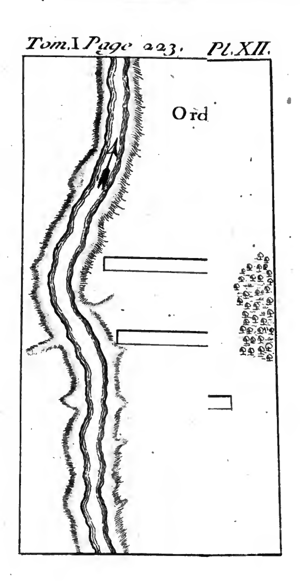
L'infanterie ne gardera pas d'autres intervalles que ceux qu'il faut pour le canon. Il n'y a que dans les attaques des retranchemens, dans celles des batteries et des villages, et aussi dans les arrière-gardes de retraite, qu'on place la cavalerie et l'infanterie en échiquier, pour renforcer tout-d'un-coup la première ligne, en faisant entrer la seconde dans les intervalles de la première, pour que les troupes puissent se replier sans désordre, et se soutenir les unes les autres. Ce qui est une règle qu'on doit toujours observer.

L'occasion se présente ici de vous donner quelques règles principales sur ce que vous aurez à observer quand vous mettrez votre armée en bataille, dans quelque terrein que ce puisse être. La première est de prendre des points de
Pl. XI. vue pour les ailes; que l'aile droite, par exemple, s'alligne au clocher de N. N.

Il faut encore que le général ait grande attention à ce que ses troupes ne prennent pas une fausse position.

Il n'est pas toujours nécessaire d'attendre que toute l'armée soit en bataille, pour commencer l'attaque. L'occasion vous présente souvent des avantages, que vous perdrez mal-à-propos en retardant d'en profiter.

Cependant il faut qu'une bonne partie de l'armée soit en bataille, et vous aurez particuliére-


Tom. I Page 223. Pl. XII.
Ord


BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

ment pour objet la première ligne, sur laquelle vous réglerez l'ordre de bataille. Si les régimens de cette ligne ne sont pas tous présens, ils seront remplacés par d'autres de la seconde.

Vous appuierez toujours vos ailes, ou au moins celles qui doivent faire les plus grands efforts.

Les ordres de bataille en rase campagne doivent être par-tout également forts : car tous les mouvemens de l'ennemi y étant libres, il pourroit bien se réserver un corps qu'il emploieroit à vous donner de la besogne.

En cas que l'une des deux ailes ne fût pas appuyée, le général qui commande la seconde ligne, doit envoyer des dragons pour déborder la première ligne, sans en attendre l'ordre; et les housards tirés de la troisième ligne viendront déborder les dragons.

La raison en est que si l'ennemi fait un mouvement pour prendre la cavalerie de la première ligne en flanc, vos dragons et housards feront à leur tour la même chose à l'ennemi.

On verra dans la Planche XII que je fais placer trois bataillons dans l'intervalle des deux de l'aile gauche de mon infanterie; c'est pour mieux assurer cette aile. Car supposé que votre cavalerie fût battue, ces bataillons empêcheront toujours que l'infanterie ne soit entamée, comme nous en avons eu l'exemple à Molwitz. Pl. XII.

Le général qui commandera la seconde ligne, observera une distance de trois cents pas entr'elle et la première, et s'il s'apperçoit de quelques intervalles dans la première ligne, il y fera entrer des bataillons de la seconde.

Dans la plaine, il faut qu'il ait toujours derrière le centre des bataillons une réserve de cavalerie, qui doit être commandée par un officier de tête, puisqu'il faut qu'il agisse par lui-même, soit en portant du secours à l'aile qu'il verra en avoir besoin, soit en prenant en flanc l'ennemi qui poursuivra l'aile mise en déroute, pour donner par-là le temps à la cavalerie de se rallier.

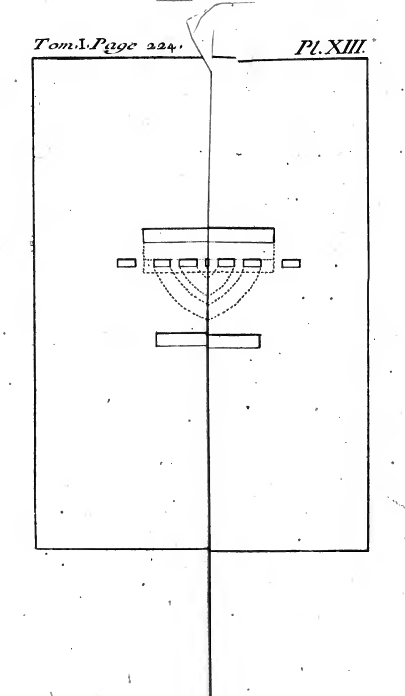
La cavalerie attaquera au grand galop, et engagera l'affaire. L'infanterie marchera à grands pas à l'ennemi. Les commandans des bataillons auront attention de percer l'ennemi, de l'enfoncer, et de ne faire usage de leur feu que quand il aura tourné le dos.

Si les soldats commençoient à tirer sans ordre, on leur feroit remettre leurs armes sur l'épaule, et ils avanceroient sans s'arrêter.

On fera des décharges par bataillon lorsque l'ennemi commencera à plier. Une bataille engagée de cette façon sera bientôt décidée.

Dans la Pl. XIII est un nouvel ordre de bataille, différent des autres en ce qu'il y a des corps d'infanterie aux extrémités des ailes de la cavalerie. Les bataillons sont destinés à soutenir la cavalerie, et à fouetter au commencement de l'affaire avec leurs canons, et celui des ailes de l'infanterie, la cavalerie ennemie, afin que la nôtre ait plus beau jeu en allant l'attaquer. Une autre raison est, que si votre aile a été battue, l'ennemi n'osera la poursuivre, car il se mettroit entre deux feux.

Lorsque votre cavalerie, selon toute apparence,





rence, sera victorieuse, cette infanterie s'approchera de celle de l'ennemi ; les bataillons qui sont dans les intervalles, feront un quart de conversion, et se mettront sur vos ailes, pour delà prendre l'infanterie ennemie en queue et en flanc : de sorte que vous en aurez meilleur marché.

L'aile victorieuse de votre cavalerie ne laissera pas le temps à celle de l'ennemi de se rallier, mais la poursuivra en ordre, et tâchera de la couper de son infanterie. Quand le désordre y sera général, le commandant de la cavalerie lâchera après eux les housards, qu'il fera soutenir par la cavalerie. Il détachera en même temps des dragons du côté du chemin que les fuyards de l'infanterie auront pris, pour les ramasser, et pour faire un plus grand nombre de prisonniers, en leur coupant toute retraite.

La différence de cet ordre de bataille aux autres est encore, que les escadrons de dragons sont mêlés dans l'infanterie de la seconde ligne : ce que je fais, parce que dans toutes les affaires que nous avons eues avec les Autrichiens, j'ai remarqué que le feu de la mousqueterie ayant duré un quart-d'heure, leurs bataillons ont commencé à tourner autour de leurs drapeaux. Notre cavalerie enfonça à la bataille de Hoben-Friedberg plusieurs de ces tourbillons, et en fit beaucoup de prisonniers. Les dragons étant à portée, vous les détacherez tout de suite sur eux, et ils les écraseront sûrement.

On dira que je défends de tirer, et que dans toutes ces dispositions je n'ai pour objet que de

me servir de mon artillerie : je répondrai à cela que des deux choses que je suppose, il en arrivera une ; ou que mon infanterie tirera malgré la défense, ou qu'en obéissant à mes ordres, l'ennemi commencera à plier. Dans l'un et l'autre cas, il faudra détacher la cavalerie contre lui, aussi-tôt qu'on verra que la confusion se mettra dans ses troupes, qui étant attaquées d'un côté par leurs flancs, pendant qu'on les charge de front, et voyant leur seconde ligne de cavalerie coupée par la queue, tomberont presque toutes en votre puissance.

Ce ne sera pas alors une bataille, mais une destruction totale de vos ennemis, sur-tout s'il n'y a point de défilé dans le voisinage, qui puisse protéger leur fuite.

Je finirai cet article par une seule réflexion, c'est que si vous marchez en colonne à une bataille, soit par la droite, ou par la gauche, il faudra que les bataillons et les divisions se suivent de près ; pour que vous puissiez promptement vous mettre en bataille, lorsque vous commencerez à vous déployer. Mais si vous marchez de front, les bataillons observeront bien leurs distances, afin qu'ils ne se serrent ni ne s'ouvrent trop.

Je fais une distinction entre le gros canon, et les pièces de campagne qui sont attachées aux bataillons. Le gros canon sera placé sur les hauteurs, et les petites pièces à cinquante pas en avant du front des bataillons. Il faut que l'un et l'autre visent bien, et tirent de même.

Quand on se sera approché à cinq cents pas

de l'ennemi, les petites pièces seront menées par des hommes, et resteront, pour continuer à tirer sans relâche en avançant.

Si l'ennemi commence à s'enfuir, le gros canon avancera, pour faire encore quelques décharges, et pour lui souhaiter bon voyage.

A chaque pièce en première ligne, il faut qu'il y ait six canonniers et trois charpentiers des régimens. J'ai oublié de dire qu'à trois cent cinquante pas le canon commencera à tirer à cartouches.

Mais à quoi servira l'art de vaincre, si vous ne savez pas profiter de votre avantage? Répandre le sang de ses soldats inutilement, c'est le mener inhumainement à la boucherie; et ne pas poursuivre l'ennemi dans de certaines occasions, pour augmenter sa peur, ou faire plus de prisonniers, c'est remettre au hasard une affaire qui vient d'être décidée. Cependant le défaut des subsistances et les grandes fatigues peuvent vous empêcher de poursuivre les vaincus.

C'est la faute du général en chef quand il manque de vivres. Lorsqu'il donne une bataille, il a un dessein; et s'il a un dessein, il faut qu'il prépare tout ce qui est nécessaire pour l'exécution; par conséquent on aura soin d'avoir du pain ou du biscuit pour huit à dix jours. Pour les fatigues, si elles n'ont pas été trop excessives, il faudra dans des jours extraordinaires faire des choses extraordinaires.

Après une victoire remportée, je veux qu'on fasse un détachement des régimens qui ont le

plus souffert; puis, qu'on ait soin des blessés, et qu'on les fasse transporter aux hôpitaux qu'on aura déjà établis. On commence par soigner ses blessés, sans oublier ce que l'on doit à l'ennemi.

En attendant, l'armée poursuivra jusqu'au premier défilé l'ennemi, qui dans la première consternation ne tiendra pas, pourvu qu'on ne lui donne pas le temps de respirer.

Quand vous aurez pourvu à toutes choses, vous ferez marquer le camp; mais il faut que cela se fasse dans les règles, sans se laisser endormir par la sécurité.

Si la victoire a été complète, on pourra faire des détachemens, soit pour couper la retraite à l'ennemi, soit pour lui enlever ses magasins, ou pour assiéger trois ou quatre villes à la fois.

Je ne puis donner que des règles générales sur cet article : il faudra se régler sur les événemens. Il ne faut jamais s'imaginer avoir tout fait, tant qu'il y a encore quelque chose à faire; et il ne faut pas croire non plus qu'un ennemi un peu habile manque de profiter de vos fautes, quoiqu'il ait été vaincu.

Les règles qu'on a à observer dans un jour de bataille, sont les mêmes pour les petits combats entre les détachemens.

Si les détachemens savent se ménager un petit secours, qui pendant le combat vienne les joindre, l'affaire se terminera ordinairement en leur faveur; car l'ennemi voyant arriver du secours, le croira trois fois plus fort qu'il n'est, et perdra courage.

Lorsque notre infanterie n'a à faire qu'à des housards, elle se met quelquefois sur deux rangs, pour présenter un plus grand front, et pour faire ses décharges plus aisément. En général on fait bien de l'honneur aux housards, quand on leur présente un corps d'infanterie sur deux rangs.

Dans une bataille perdue le plus grand mal n'est pas la perte des hommes, mais le découragement des troupes qui s'ensuit. Car quatre ou cinq mille hommes de plus dans une armée de cinquante mille, ne sont pas une assez grande différence pour pouvoir décourager.

Un général qui a été battu, doit tâcher de revenir des fâcheuses impressions qui suivent la perte d'une bataille, et ranimer par sa bonne contenance l'officier et le soldat. Il ne doit pas non plus augmenter ni diminuer sa perte.

Je prie le Ciel que les Prussiens ne soient jamais battus; et j'ose dire que tant qu'ils seront bien menés, et bien disciplinés, ils n'auront jamais à craindre un tel revers.

Mais en cas qu'un pareil désastre leur arrivât, vous observerez les règles suivantes pour réparer l'affaire. Quand vous verrez que la bataille sera perdue sans ressource, et que vous ne pourrez plus vous opposer aux mouvemens de l'ennemi, ni lui résister plus long-temps, vous prendrez la seconde ligne de l'infanterie; et s'il y a un défilé à portée, vous le lui ferez garnir, selon la disposition que j'en ai donnée dans l'article des retraites, et en y envoyant aussi autant de canon que vous le pourrez.

S'il n'y a point de défilé dans le voisinage, votre première ligne se retirera par les intervalles de la seconde, et se remettra en bataille à trois cents pas derrière elle.

Vous ramasserez tout ce qui vous restera de votre cavalerie, et si vous voulez, vous formerez un quarré, pour protéger votre retraite.

Nous trouvons deux quarrés célèbres dans l'histoire ; l'un fait par le général de Schulembourg, après la bataille de Frauenstadt, au moyen duquel il se retira au-delà de l'Oder, sans que Charles XII pût le forcer ; et celui du prince d'Anhalt, lorsque le général de Stirum perdit la première bataille de Hœchstætt. Ce prince traversa une plaine de deux lieues, sans que la cavalerie Françoise osât l'entamer.

Je finirai par dire, que si l'on a été battu, il ne faut pas pour cela se retirer à quarante lieues, mais s'arrêter au premier poste avantageux qu'on trouvera, et y faire bonne contenance, pour remettre l'armée, et pour calmer les esprits de ceux qui sont encore découragés.

ARTICLE XXIII.

Par quelle raison et comment il faut donner bataille.

LES batailles décident le sort d'un État. Il faut absolument dans la guerre en venir à des actions décisives, soit pour se tirer de l'embarras de la guerre, soit pour y mettre son ennemi, soit

encore pour terminer une querelle qui peut-être ne finiroit jamais. Un homme sage ne fera aucun mouvement sans en avoir de bonnes raisons, et un général d'armée ne donnera jamais bataille, s'il n'a pas quelque dessein important. Lorsqu'il y sera forcé par l'ennemi, ce sera sûrement parce qu'il aura fait des fautes qui l'obligent de recevoir la loi de son ennemi.

On verra que dans cette occasion je ne fais pas mon éloge. Car des cinq batailles que mes troupes ont livrées à l'ennemi, il n'y en a que trois que j'eusse préméditées : j'ai été forcé à donner les autres. A celle de Molwitz, les Autrichiens s'étoient mis entre mon armée et Wohlau, où j'avois mon artillerie et mes vivres. A celle de Sorr, les ennemis me coupoient le chemin de Trautenau, de sorte que sans courir risque de perdre entiérement mon armée, je ne pouvois éviter de combattre. Mais qu'on examine la différence qu'il y a entre les batailles forcées, et celles qu'on a préméditées. Quel succès n'ont pas eu celles de Hohen-Friedberg et de Kesselsdorff ; et celle de Czaslau, qui nous procura la paix !

En donnant les règles pour les batailles, je ne soutiendrai pas que je n'aie manqué souvent par inadvertance ; mais il faut que mes officiers profitent de mes fautes, et qu'ils sachent que je m'appliquerai à m'en corriger.

Quelquefois les deux armées ont envie de se battre ; alors l'affaire est bientôt vidée.

Les meilleures batailles sont celles qu'on force l'ennemi de recevoir. Car c'est une règle

constatée, qu'il faut obliger l'ennemi à faire ce qu'il n'avoit pas envie de faire ; et comme votre intérêt est diamétralement opposé au sien, il vous faut vouloir ce que l'ennemi ne veut pas.

Il y a plusieurs raisons pour lesquelles on donne bataille : c'est, ou pour forcer l'ennemi à lever le siège d'une place qui vous seroit convenable ; ou dans la vue de le chasser d'une province dont il s'est emparé ; ou de pénétrer dans son pays, ou de faire un siège ; ou de réprimer son opiniâtreté, lorsqu'il refuse de faire la paix ; ou enfin pour le châtier d'une faute.

Vous obligerez encore l'ennemi de combattre, quand vous viendrez par une marche forcée vous mettre sur ses derrières, et lui couper ses communications ; ou quand vous menacerez une ville dont la conservation l'intéresse.

Mais vous vous garderez bien, en faisant ces sortes de manœuvres, de vous mettre dans le même inconvénient, ni de prendre une position par laquelle l'ennemi puisse vous couper d'avec vos magasins.

Les affaires où l'on risque le moins, sont celles qu'on entreprend contre les arrière-gardes. Si vous avez ce dessein, vous vous camperez fort près de l'ennemi ; et lorsqu'il voudra se retirer et passer des défilés en votre présence, vous attaquerez la queue de son armée. Dans ces affaires on gagne beaucoup.

C'est encore la coutume de se harceler, pour empêcher les corps ennemis de se joindre. Cette raison est assez valable ; mais un ennemi

habile aura l'adresse de vous échapper par une marche forcée, ou de prendre un poste avantageux.

Quelquefois on n'a point intention d'engager une affaire, mais on y est invité presque par les fautes de l'ennemi, dont il faut profiter pour le punir.

A toutes ces maximes je joindrai encore que nos guerres doivent être courtes et vives; puisqu'il n'est pas de notre intérêt de traîner l'affaire; qu'une longue guerre rallentit insensiblement notre admirable discipline, et ne laisse pas de dépeupler notre pays, et d'épuiser nos ressources.

Par cette raison les généraux qui commanderont des armées Prussiennes, tâcheront, quoiqu'heureux, de terminer l'affaire promptement et avec prudence. Il ne faut pas qu'ils pensent comme le maréchal de Luxembourg, à qui son fils disoit dans une des guerres de Flandre : Il me paroît, mon père, que nous pourrions prendre encore une ville. A quoi le maréchal répondit : Tais-toi, petit fou; veux-tu que nous nous en retournions chez nous pour y planter des choux? En un mot, en matière de batailles il faut suivre la maxime du Sannérib des Hébreux, qu'il vaut mieux qu'un homme périsse que tout un peuple.

Pour ce qui est de châtier l'ennemi de ses fautes, on n'a qu'à lire la relation de la bataille de Senef, où le prince de Condé entama une affaire d'arrière-garde contre le prince d'Orange, où le prince de Waldeck, qui avoit né-

gligé d'occuper la tête d'un défilé, pour faciliter la retraite de son arrière-garde.

Les relations de la bataille de.... gagnée par le maréchal de Luxembourg, et de celle de Raucoux, fourniront d'autres exemples.

ARTICLE XXIV.

Des hasards et des accidens imprévus qui arrivent à la guerre.

JE ferois un article bien long, si je voulois traiter de tous les accidens qui peuvent arriver à un général dans la guerre. Je me retrancherai à dire qu'il y faut de l'adresse et du bonheur.

Les généraux sont plus à plaindre qu'on ne pense. Tout le monde les condamne sans les entendre. La gazette les expose au jugement du plus vil public. Entre plusieurs milliers de personnes, il n'y en a peut-être pas une qui sache conduire le moindre détachement.

Je n'entreprendrai pas de parler en faveur des généraux qui ont fait des fautes. Je sacrifie même ma campagne de 1744 ; mais j'ajoute, qu'avec plusieurs fautes, j'ai fait quelques bonnes expéditions, comme, par exemple, le siége de Prague, la retraite et la défense de Kolin ; et encore la retraite en Silésie. Je ne les toucherai plus. Je dirai seulement qu'il y a des événemens malheureux, contre lesquels ni la prévoyance humaine, ni des réflexions solides ne font rien.

Comme je n'écris que pour mes généraux,

je n'alléguerai ici d'autres exemples que ceux qui me sont arrivés. Lorsque nous fûmes à Reichenbach, j'avois formé le dessein de gagner la rivière de la Neisse par une marche forcée, et de me mettre entre la ville de ce nom, et l'armée du général de Neuperg, pour lui couper sa communication. Toutes les dispositions furent faites pour cela, mais il survint une grosse pluie, qui rendit les chemins si impraticables, que notre avant-garde, qui menoit les pontons avec elle, ne put pas avancer. Pendant la marche de l'armée, il fit un brouillard si épais, que les troupes qui avoient été de garde aux villages, s'égarèrent, de sorte qu'elles ne purent plus retrouver leurs régimens. Tout alla si mal, qu'au-lieu d'arriver le matin à quatre heures, comme je l'avois projeté, on n'arriva qu'à midi. Il ne fut plus alors question d'une marche forcée, l'ennemi nous prévint, et détruisit mon projet.

Si les maladies se mettent dans vos troupes pendant vos opérations, elles vous meneront à la défensive; comme il nous arriva en Bohème l'année 1741, à cause de la mauvaise nourriture qu'on avoit fournie aux troupes.

A la bataille de Hohen-Friedberg j'ordonnai à un de mes aides-de-camp d'aller dire au margrave Charles de se mettre, comme le plus ancien général, à la tête de ma seconde ligne; parce que le général Kalckstein avoit été détaché à l'aile droite contre les Saxons. Cet aide-de-camp fit un quiproquo, et porta ordre au margrave de former la seconde ligne de la pre-

mière. Je m'apperçus heureusement de cette méprise, et j'eus encore le temps de la réparer.

On doit par conséquent être toujours sur ses gardes, et songer qu'une commission mal exécutée peut gâter une affaire. Si un général vient à tomber malade, ou qu'il soit tué à la tête d'un détachement d'importance, plusieurs de vos mesures en seront dérangées. Car il faut de bonnes têtes et de bons généraux, qui aient de la valeur, pour agir offensivement. Le nombre en est petit; je n'en ai tout au plus que trois ou quatre dans mon armée.

Si malgré toutes vos précautions l'ennemi réussit à vous enlever quelque convoi, toutes vos mesures seront encore dérangées, vos projets renversés et suspendus.

Si des raisons de guerre vous obligent de faire avec l'armée des mouvemens en arrière, vos troupes en seront découragées. J'ai été assez heureux pour n'en pas faire l'expérience avec toute mon armée; mais j'ai remarqué, à la bataille de Molwitz, combien il faut de temps pour rassurer un corps qui a été découragé. Ma cavalerie étoit alors tellement déchue, qu'elle se croyoit menée à la boucherie; j'en fis de petits détachemens pour l'aguérir, et la faire agir. Ce n'est que depuis la bataille de Hohen-Friedberg que commence l'époque où elle est devenue ce qu'elle auroit dû être, et ce qu'elle est à présent.

L'ennemi ayant découvert un espion d'importance que vous aurez dans son camp, vous perdrez la boussole sur laquelle vous vous étiez

orienté, et vous n'apprendrez de ses mouvemens que ceux que vous verrez.

La négligence des officiers détachés pour reconnoître, peut vous mettre dans le dernier embarras. Le maréchal de Neuperg fut surpris de cette manière, l'officier des housards qu'on avoit envoyé à la découverte, ayant négligé son devoir. Nous fûmes à lui sans qu'il en soupçonnât la moindre chose. Un officier du régiment de Ziethen (*a*) fit négligemment sa patrouille dans la nuit où l'ennemi construisit ses ponts à Selmitz, et surprit les équipages.

Vous apprendrez par ce que je viens de dire, qu'il ne faut jamais confier la sûreté de toute une armée à la vigilance d'un simple officier. Des affaires d'une si grande conséquence ne doivent jamais dépendre d'un seul homme, ou d'un officier subalterne. Imprimez-vous bien dans la mémoire ce que j'ai dit à ce sujet dans l'article de la défense des rivières.

Les patrouilles et les partis détachés pour

(*a*) Il se peut fort bien que l'officier de Ziethen n'ait pas fait exactement son devoir ; mais il étoit bien difficile à deux foibles bataillons de disputer à une armée de soixante-dix mille hommes le passage d'une rivière telle que l'Elbe est du côté de Teinitz. Les quartiers des Prussiens, par le front qu'ils avoient à défendre, n'étoient pas assez resserrés, pour se soutenir promptement et en force contre une armée aussi nombreuse, qui étoit assemblée dans un seul point, pour y pénétrer, et qui avoit encore l'avantage du terrein. Cet exemple fait voir que les dispositions les plus sages et les mieux digérées échoueront contre un projet de passage de rivière, si le front qu'on a à garder est d'une trop grande étendue, et que la situation avantageuse du terrein ne supplée pas à ce défaut. *(Le Traducteur.)*

reconnoître, ne doivent être regardés que comme une précaution superflue ; il ne faut jamais s'y fier, mais en prendre d'autres plus solides et plus sûres.

La trahison dans une armée est le plus grand malheur de tous. Le prince Eugène fut en l'année 1733 trahi par le général St..., que les François avoient corrompu. Je perdis Cosel par la trahison d'un officier de la garnison, qui déserta chez l'ennemi, et l'y mena. Il s'ensuit enfin de tout ceci qu'il ne faut jamais, même au milieu du bonheur, se fier à la fortune, ni devenir orgueilleux dans les succès ; mais songer toujours que le peu que vous aurez d'esprit et de prévoyance, n'est qu'un jeu du hasard, et d'accidens imprévus ; par où il plaît, à je ne sais quel destin, d'abaisser l'orgueil des hommes pleins de présomption.

ARTICLE XXV.

S'il est absolument nécessaire qu'un Général d'armée tienne conseil de guerre.

Le prince Eugène avoit coutume de dire qu'un général qui avoit envie de ne rien entreprendre, n'avoit qu'à tenir conseil de guerre. Cela est d'autant plus vrai, que les voix sont ordinairement pour la négative. Le secret même, qui est si nécessaire dans la guerre, n'y est pas observé.

Un général à qui le souverain a confié ses troupes, doit agir par lui-même, et la confiance

que le souverain a mise dans le mérite de ce général, l'autorise à faire tout d'après ses lumières.

Cependant je suis persuadé qu'un général, à qui même un officier subalterne donne un conseil, en doit profiter, puisqu'un vrai citoyen doit s'oublier lui-même, et ne regarder qu'au bien de l'affaire, sans s'embarrasser si ce qui l'y mène provient de lui, ou d'un autre, pourvu qu'il parvienne à ses fins.

ARTICLE XXVI.

Des manœuvres d'une Armée.

ON verra par les maximes que j'ai établies dans cet ouvrage, sur quoi roule la théorie des évolutions que j'ai introduites parmi mes troupes. L'objet de ces manœuvres est de gagner du temps dans toute occasion, et de décider une affaire plus promptement qu'il n'a été d'usage jusqu'à présent; et enfin de renverser l'ennemi par les furieux chocs de notre cavalerie. Par cette impétuosité, le poltron est entraîné de façon qu'il est obligé de faire son devoir, aussi-bien que le brave homme. Il n'y a aucun cavalier qui soit inutile. Tout dépend de la vivacité de l'attaque.

Je me flatte donc que tous les généraux, convaincus de la nécessité et de l'avantage de la discipline, tâcheront d'entretenir toujours la nôtre, et de la perfectionner, tant en temps de guerre qu'en temps de paix.

Je n'oublierai jamais ce que Végèce dans un certain enthousiasme nous dit des Romains : *Et à la fin la discipline romaine triompha des corps allemands, de la force des Gaulois, de la ruse des Allemands, du grand nombre des Barbares, et subjugua tout l'univers connu.* Tant la prospérité d'un État est fondée sur la discipline de son armée.

ARTICLE XXVII.

Des Quartiers d'hiver.

Lorsque la campagne est finie, on songe aux quartiers d'hiver. On en fait l'arrangement selon les circonstances où l'on se trouve.

On commence par faire la chaîne des troupes qui couvriront les quartiers. Les chaînes se formeront de trois manières : ou derrière une rivière, ou à la faveur des postes défendus par des montagnes, ou sous la protection de quelques villes fortifiées.

Dans l'hiver de 1741 à 1742 le corps de mes troupes qui avoit des quartiers d'hiver en Bohème, prit les siens derrière l'Elbe. La chaîne qui les couvroit, commençoit à Brandeis, et allant par Nienbourg, Kolin, Bodiebrod et Pardubitz, se terminoit à Kœnigingrætz.

J'ajouterai ici qu'il ne faut jamais se fier aux rivières, puisqu'on peut les passer par-tout lorsqu'elles sont gelées. Vous aurez la précaution de mettre des housards dans tous les endroits de la chaîne, pour être attentifs à tous les mouvemens

vemens de l'ennemi. Ils feront des patrouilles fréquentes en avant, pour savoir si l'ennemi est tranquille, ou s'il fait assembler des troupes. Il faut encore que de distance en distance, outre la chaîne de l'infanterie, il y ait des brigades de cavalerie et d'infanterie, pour être prêtes à donner du secours par-tout où l'on en aura besoin.

Dans l'hiver de 1744 à 1745 nous formâmes la chaîne de nos quartiers tout le long des montagnes qui séparent la Silésie de la Bohême, et nous gardâmes exactement les frontières de nos quartiers, pour être en repos.

Le lieutenant-général de Truchsès avoit à observer le front de la Lusace jusqu'au comté de Glatz, la ville de Sagan, et les postes de Schmiedeberg à Friedland. Ce dernier endroit étoit fortifié par des redoutes. Il y eut encore quelques autres petits postes retranchés sur les chemins de Schazlar, Liebau et Silberberg. Le général de Truchsès s'étoit ménagé une réserve, pour soutenir le premier de ces postes qui viendroit à être insulté par l'ennemi. Tous les détachemens étoient couverts par les abatis faits dans les bois; et tous les chemins menant en Bohême, avoient été rendus impraticables. Chaque poste avoit ses housards, pour reconnoître.

Le général Lehwald couvroit le comté de Glatz par un pareil détachement, et avec la même précaution. Ces deux généraux se prêtoient la main, de sorte que si les Autrichiens avoient marché contre le général de Truchsès,

le général Lehwald entroit en Bohême, pour prendre l'ennemi en queue, et réciproquement l'autre.

Les villes de Troppau et de Jægerndorff étoient nos têtes dans la haute Silésie, et la communication étoit par Ziegenhals et Patschkau à Glatz, et par Neustadt à Neisse.

J'avertirai ici qu'il ne faut jamais se fier aux montagnes, mais se souvenir toujours du proverbe qui dit : *Que par-tout où passe une chèvre, un soldat passera.*

Pour ce qui concerne les chaînes des quartiers qui sont soutenus par des forteresses, je vous renverrai aux quartiers d'hiver du maréchal de Saxe. Ils sont les meilleurs, mais on n'a pas la liberté du choix; il faut faire sa chaîne selon le terrein qu'on occupe.

J'établirai ici pour maxime, qu'il ne faut pas s'opiniâtrer dans les quartiers d'hiver pour une seule ville, ou pour un poste, à moins que l'ennemi ne vous gêne trop par-là. Car vous devez porter toute votre attention à avoir des quartiers d'hiver tranquilles.

Pour seconde maxime j'ajouterai encore, que la meilleure méthode est de distribuer les régimens par brigade dans leurs quartiers d'hiver; afin qu'ils soient toujours sous les yeux des généraux. Notre service exige aussi de placer, s'il est possible, les régimens avec les généraux qui en sont les chefs. Mais il y a des exceptions à cette règle; le général d'armée jugera si cela pourra se faire.

Voici présentement les règles sur l'entretien des troupes en quartiers d'hiver.

Les circonstances voulant absolument qu'on prenne les quartiers d'hiver dans son pays, alors il faut que les capitaines et les officiers subalternes aient une gratification proportionnée aux douceurs ordinaires qu'ils reçoivent dans les quartiers d'hiver. Le soldat aura le pain et la viande gratis.

Mais les quartiers d'hiver étant dans un pays ennemi, le général en chef des troupes aura 15,000 fl., les généraux de la cavalerie et de l'infanterie auront chacun 10,000 fl.; les lieutenans-généraux 7,000, et les majors-généraux (maréchaux de camp) 5,000; les capitaines de cavalerie auront chacun 2,000, ceux de l'infanterie 1800 fl., et les subalternes 100 ducats ou quatre à cinq cents florins. Le soldat aura du pain, de la viande et de la bière gratis, que fournira le pays : mais point d'argent, parce que cela favorise la désertion.

Le général en chef tiendra la main pour que cela se fasse en ordre, et ne permettra aucun pillage; mais il ne chicanera pas l'officier pour quelque petit profit qu'il pourroit faire.

Si l'armée est en quartiers dans le pays ennemi, c'est au général d'armée d'avoir soin que les recrues nécessaires lui soient fournies. (Il distribuera les cercles de façon que trois régimens, par exemple, seront assignés à l'un, et quatre à un autre.) Chaque cercle sera subdivisé aux régimens, comme cela se fait dans les cantons d'enrôlement.

Si les États du pays veulent eux-mêmes fournir les recrues, il n'en sera que mieux. Sinon, on y emploiera la force. Il faut qu'elles arrivent de bonne heure, pour que l'officier ait le temps de les exercer et de les mettre en état de faire le service le printemps prochain. Mais cela n'empêchera pas les capitaines d'envoyer en recrue.

Comme le général en chef doit se mêler de toute cette économie, il aura attention que les chevaux d'artillerie et de vivres, qui sont un tribut du pays, soient fournis en nature, ou en argent comptant. Il ne manquera pas non plus d'avoir soin que les contributions soient payées très-exactement au trésor de l'armée. C'est aussi au pays ennemi à faire réparer à ses dépens tous les chariots d'équipage, et tout ce qu'il faut pour l'apparat d'une armée.

Le général portera toute son attention à ce que les officiers de cavalerie fassent réparer les selles, les brides, les étriers et les bottes; et que ceux d'infanterie se pourvoient de souliers, de bas, de chemises et de guêtres pour la campagne prochaine. Il faudra encore faire raccommoder les couvertures des soldats, et leurs tentes; il faut que la cavalerie affile ses épées, que l'infanterie remette ses armes en bon état, et que l'artillerie prépare la quantité nécessaire de cartouches pour l'infanterie.

Il reste encore au général à avoir soin que les troupes qui forment la chaîne, soient suffisamment pourvues de poudre et de balles, et qu'il n'y ait rien qui manque dans toute l'armée.

Si le temps le permet, le général ne fera pas mal d'aller visiter quelques-uns de ces quartiers, pour examiner l'établissement des troupes, et pour être assuré que les officiers les exercent et font ce service comme tout autre ; car il faut faire exercer non-seulement les recrues, mais aussi les vieux soldats, pour les entretenir dans l'habitude.

A l'entrée de la campagne on changera les quartiers de cantonnement, et on les distribuera selon l'ordre de bataille ; savoir, la cavalerie aux ailes, et l'infanterie au centre. Ces cantonnemens ont ordinairement neuf à dix lieues (quatre à cinq milles) de front, sur quatre lieues (deux milles) de profondeur, et dans le temps que vous devrez camper, on les rétrécira un peu.

Je trouve qu'il est très-convenable de distribuer dans les cantonnemens les troupes aux ordres des six premiers généraux. Que l'un, par exemple, commande toute la cavalerie de l'aile droite, et l'autre celle de la gauche en première ligne ; les deux autres commanderont celle de la seconde : de cette façon les ordres seront plus promptement expédiés, et les troupes se mettront plus facilement en colonnes, pour entrer au camp.

A l'occasion des quartiers d'hiver, j'avertirai encore de vous bien garder d'établir vos troupes dans les quartiers d'hiver, tant que vous n'aurez pas des avis certains que l'armée ennemie est entiérement séparée. Je recommande à ce sujet de se souvenir toujours de ce qui arriva à

l'Électeur Fréderic-Guillaume, quand le maréchal de Turenne le surprit dans ses quartiers en Alsace.

ARTICLE XXVIII.

Des Campagnes d'hiver en particulier.

LEs campagnes d'hiver abîment les troupes, tant par les maladies qu'elles y causent, que parce qu'étant obligées d'être toujours dans un mouvement continuel, elles ne peuvent être ni habillées, ni recrutées. Le même inconvénient se trouve pour l'attirail des munitions de guerre et de bouche.

Il est certain que la meilleure armée du monde ne soutiendra pas long-temps de semblables campagnes, et qu'il faut par cette raison éviter les guerres d'hiver, comme celles qui de toutes les expéditions sont les plus condamnables. Mais il peut arriver tels événemens qui obligent un général d'en venir-là.

Je crois avoir fait plus de campagnes d'hiver qu'aucun général de ce siècle; je ne ferai pas mal de dire les motifs qui m'y ont déterminé.

A la mort de l'empereur Charles VI, l'année 1740, il n'y avoit que deux régimens Autrichiens en Silésie. Ayant résolu de faire valoir des droits de ma maison sur ce duché, je fus obligé de faire la guerre en hiver, pour profiter de tout ce qui me pouvoit être avantageux, et porter le théâtre de la guerre sur la Neisse.

Si j'avois pris le parti d'attendre le printemps, nous aurions établi la guerre entre Crossen et Glogau, et nous n'aurions emporté qu'après trois ou quatre campagnes difficiles, ce que nous gagnâmes par une simple marche. Cette raison étoit à mon avis assez valable.

Si je n'ai pas réussi dans la campagne d'hiver de 1742, que je fis pour dégager les pays de l'électeur de Bavière, c'étoit que les François y agissoient en étourdis et les Saxons en traîtres.

L'hiver de 1745 à 1746 je fis ma troisième campagne d'hiver, parce que les Autrichiens ayant envahi la Silésie, je fus obligé de les en chasser.

Dès le commencement de l'hiver 1745 à 1746, les Autrichiens et les Saxons voulurent faire une irruption dans mes pays héréditaires, pour mettre tout à feu et à sang; j'agis alors selon mon principe, et je les prévins. Je fis au milieu de l'hiver la guerre, dans le cœur de leur pays.

Si de pareilles circonstances venoient se présenter encore, je n'hésiterois pas de prendre le même parti, et j'approuverois la conduite de mes généraux qui suivroient mon exemple. Mais sans cela je blâmerai toujours ceux qui inconsidérément entreprendront des guerres d'hiver.

Pour ce qui regarde le détail de ces campagnes d'hiver, il faudra toujours faire marcher les troupes dans des cantonnemens bien serrés, et loger dans un village deux à trois régimens de cavalerie, mêlés même d'infanterie, s'il peut les recevoir. On fait quelquefois entrer toute l'infanterie dans une même ville; comme le

prince d'Anhalt fit à Torgau, Eulenbourg, Meissen, et deux ou trois autres petites villes en Saxe, dont je ne puis plus me rappeller les noms: après quoi il vint se camper.

Lorsqu'on s'approchera de l'ennemi, on assignera des rendez-vous aux troupes, et on marchera sur plusieurs colonnes comme à l'ordinaire; et quand on en viendra au mouvement décisif pour l'affaire, c'est-à-dire, à enfoncer les quartiers de l'ennemi, ou à marcher à lui, pour le combattre, on campera en bataille, les troupes restant à la belle étoile. Chaque compagnie allumera alors un grand feu, pour y passer la nuit. Mais comme ces sortes de fatigues sont trop violentes, pour que l'homme puisse y résister à la longue, vous emploierez dans ces entreprises toute la célérité possible. Il ne faut point envisager le danger, et ne pas balancer, mais prendre une vive résolution, et la soutenir avec fermeté.

On doit se garder d'entreprendre une campagne d'hiver dans un pays hérissé de places fortes. Car la saison ne vous permettra pas de faire le siège des grandes forteresses, que l'on ne peut emporter par surprise; qu'on soit persuadé d'avance qu'un tel projet échouera, puisqu'il est impossible à exécuter.

Si on a le choix, il faudra donner aux troupes pendant l'hiver autant de repos que faire se pourra, et bien employer ce temps à rétablir l'armée, afin qu'on puisse au printemps suivant prévenir l'ennemi à l'ouverture de la campagne.

Ce sont-là à-peu-près les principales règles

des grandes manœuvres de guerre, dont j'ai détaillé les maximes autant qu'il m'a été possible. Je me suis particuliérement appliqué à rendre les choses claires et intelligibles; mais si par hasard vous doutiez de quelques articles, vous me feriez plaisir de me les communiquer, afin que je puisse plus amplement déduire mes raisons, ou me conformer à votre sentiment, s'il est meilleur.

Le peu d'expérience que j'ai acquis dans la guerre, m'a appris qu'on ne peut pas approfondir entiérement cet art, et qu'en l'étudiant avec application, on y découvrira toujours quelque chose de nouveau.

Je ne croirai pas avoir mal employé mon temps, si cet ouvrage peut exciter dans mes officiers le désir de méditer sur un métier qui leur ouvrira la plus brillante carrière, pour acquérir de la gloire, pour tirer leurs noms de l'oubli, et pour se faire par leurs actions une réputation immortelle.

INSTRUCTIONS
MILITAIRES
DE
FRÉDERIC II
POUR SES GÉNÉRAUX.

SECONDE PARTIE.

INSTRUCTIONS
MILITAIRES
DE
FRÉDERIC II.

DES MARCHES D'ARMÉES.

De ce qu'il faut observer pour les Marches d'une Armée.

VOus voulez savoir quels principes il faut suivre pour bien régler les marches des armées. Cette matière est très-étendue, et demande par conséquent une infinité de détails, selon le but qu'on se propose en marchant, selon la nature du pays où l'on fait la guerre, selon l'éloignement ou la proximité de l'ennemi, selon la saison où l'on fait ces opérations : il y a marche en cantonnemens, il y a marche en colonnes, marches de nuit, marches de jour : mouvemens d'armée, ou mouvemens de corps détachés. Chacun de ces genres demande des attentions différentes. La chose essentielle pour bien régler ces marches, c'est d'avoir une connoissance aussi étendue et aussi exacte que possible du pays où l'on veut agir, parce que l'homme habile, le guerrier entendu, fait ses dispositions selon le terrein ; il faut qu'il les assujettisse au local ; car jamais le terrein ne se pliera à des

dispositions qui ne lui sont pas convenables. Cette connoissance est donc la base de tout ce que l'on peut entreprendre à la guerre ; sans elle le hasard décide de tout. Pour traiter cette matière avec quelqu'ordre, je suivrai, dans cet Essai, le train ordinaire des marches qui se font en campagne.

Après la déclaration de guerre entre les puissances belligérantes, chacun rassemble ses troupes pour former des armées, et cette réunion se fait par marches de cantonnemens.

Des Marches en cantonnement.

Ière Règle.

On ruine les troupes qui sortent d'un long repos, si on leur fait faire d'abord des marches trop fortes. Elles ne doivent faire tout au plus, les premiers jours, que trois milles d'Allemagne.

II. On forme des colonnes des troupes de différentes provinces, qui marchent en large autant que possible, pour que chaque bataillon, ou chaque régiment, puisse avoir son village, ou sa petite ville, pour pernocter. Il faut connoître la force des villages pour faire, selon leurs habitations, la distribution des troupes. Si ces marches se font au printemps, ou avant la récolte, on se sert des granges pour y mettre les soldats, et alors un village médiocre peut sans difficulté contenir un bataillon. Après trois jours de marche, il faut un jour de repos.

III. Dès que l'on entre en pays ennemi, il

faut que le général forme une avant-garde qui campe, et qu'il pousse en avant, pour qu'elle précède d'une marche l'armée, pour lui donner des nouvelles de tout, et pour qu'au cas que l'ennemi soit rassemblé, on ait le temps de réunir ses troupes et de les former en corps d'armée.

IV. Si l'on est éloigné de l'ennemi, l'on peut continuer de cantonner, mais en resserrant les troupes de plus près, en les cantonnant par lignes et en ordre de bataille. A trois marches de l'ennemi il faut camper dans les règles, et marcher dans l'ordre accoutumé.

V. On risqueroit trop en se séparant; l'ennemi profiteroit de cette négligence, tomberoit sur vos troupes, vous enleveroit des quartiers, et peut-être, s'il agissoit avec vivacité, il pourroit vous battre en détail, et dès le commencement de la campagne vous obliger à prendre honteusement la fuite, ce qui perdroit entiérement vos affaires.

De ce qu'on doit observer dans les Marches qu'on fait en avant.

Ière Règle.

LE général doit avoir un projet arrêté de ses opérations; il aura donc désigné un endroit avantageux où il veut s'avancer pour prendre son camp. Il faut alors qu'on fasse reconnoître tous les chemins pour régler les colonnes; mais

on ne fera pas plus de colonnes que de chemins qui aboutissent au nouveau camp que l'on veut prendre : car ces chemins que l'on est obligé de quitter, pour que cette colonne aille serrer la queue d'une autre, ne font point gagner de temps et donnent lieu à la confusion.

II. On observera sur-tout de se détourner des villages, pour qu'aucune colonne n'y passe, à moins que des marais n'empêchent absolument de prendre d'autres chemins, ou que dans ces villages il ne se trouve des ponts qu'il faille nécessairement passer. Si c'est un pays de plaine, l'armée pourra marcher sur huit colonnes, deux de cavalerie aux ailes, et six d'infanterie au centre.

III. L'armée doit toujours être précédée d'une bonne avant-garde ; plus forte en cavalerie, si c'est un terrein uni ; plus forte en infanterie, si c'est un terrein coupé. Cette avant-garde doit précéder l'armée d'un quart de mille, pour l'avertir de tout, et pour fouiller et nettoyer le terrein par où elle doit passer.

IV. Le bagage doit être à la suite de l'armée, distribué en parties égales derrière les six colonnes d'infanterie ; et l'arrière-garde doit le couvrir en suivant les colonnes de cavalerie, et en laissant un corps qui suit les équipages. Ce sont-là les règles ordinaires que l'on pratique généralement dans les grands mouvemens des armées.

Des

Des Campemens vis-à-vis de l'ennemi, où l'on marche par sa droite ou par sa gauche.

LEs marches qui se font proche de l'ennemi sont les plus difficiles, et demandent le plus de précaution ; car en supposant qu'un ennemi actif voulût profiter du décampement, il faut tout prévoir, pour n'être pas battu en marche. Nous traiterons premiérement des marches qui se font par la droite ou par la gauche.

Ière. Règle.

On doit, avant de les entreprendre, envoyer des officiers du quartier-général reconnoître les lieux et les chemins avec de petites patrouilles, ainsi que le camp qu'on veut prendre, le nombre des colonnes dont on pourroit faire usage, et sur-tout les postes qu'on pourra occuper en marche, supposé que l'ennemi vienne attaquer l'armée. C'est sur ces notions bien exactement détaillées que la disposition doit se faire.

II. On renverra d'avance en arrière le gros bagage, à deux milles derrière le camp qu'on voudra prendre. Ce bagage doit marcher sur autant de colonnes que le terrein en pourra fournir. Supposons donc qu'on veuille prendre une position vers la gauche de l'ennemi.

III. Dès-lors on doit envoyer la veille de la marche, dès qu'il fait obscur, pour occuper les endroits les plus considérables, postes que l'on pourroit prendre en marche, en cas que l'on fût attaqué : ces corps doivent s'y former

selon les règles, et ne les abandonner que lorsque l'armée les a passés ; ils seront donc tous mis sur la droite, entre l'ennemi et les colonnes dont ils font l'arrière-garde, si tout se passe tranquillement.

IV. Quelque nombre de chemins qu'il y ait, l'armée ne marchera que sur deux lignes par sa gauche ; et tout ce qu'on pourra trouver de chemins d'ailleurs sur la gauche, seront pour le menu bagage et les chevaux de bât. On met tous ces chevaux de côté en pareille occasion, pour se dégager de cet embarras, qui pourroit donner lieu à la confusion, au cas que l'armée fût obligée de combattre.

V. Si l'ennemi veut engager une affaire, la première ligne va d'abord occuper le poste où se tiennent les détachemens qui la couvrent, la seconde ligne les suit : tout se forme. La cavalerie se trouve sur les ailes, où l'on peut la laisser, ou selon les occurrences en former une troisième ligne. Les corps détachés forment des réserves, ou sont placés sur les flancs de l'armée, ou derrière la seconde ligne, soit vers la droite, soit vers la gauche, à l'endroit où l'on juge qu'on en pourra avoir besoin. Dès-lors on se trouve dans une situation à ne rien craindre de l'ennemi, et à pouvoir même remporter une victoire sur lui. Si rien n'interrompt la marche, ces corps détachés forment ensuite l'arrière-garde, les troupes entrent dans leur camp, et l'on y fait venir le gros bagage avec sûreté. La même chose doit s'observer si l'on marche par sa droite.

D'une Marche en arrière, en présence de l'ennemi.

Ière Règle.

Si l'on veut se retirer de devant l'ennemi, voici ce qu'il faut observer : se débarrasser d'avance de tout le gros bagage, que l'on envoie en arrière dans le camp que l'on veut prendre : il faut que tout cela parte de bonne heure, pour dégager le chemin des colonnes, afin que les troupes ne trouvent aucun empêchement dans leur marche.

II. Si l'on craint que l'ennemi ne veuille engager une affaire d'arrière-garde, il faut faire autant de colonnes que possible, pour que l'armée sorte en masse de son camp, et que par sa vitesse elle empêche l'ennemi de l'atteindre. Quand même alors, dans la suite de la marche, deux colonnes seroient obligées de se rejoindre en certain lieu, il ne faudroit y faire aucune attention, parce que la chose principale est de s'éloigner vîte pour éviter tout engagement.

III. L'armée formera une grosse arrière-garde, qui sera placée de façon qu'elle puisse couvrir la marche des colonnes. On peut même décamper avant le jour, pour qu'à l'aube l'arrière-garde même soit déjà éloignée du camp. Il faut que quelques bataillons et quelques escadrons des queues des colonnes soient destinés à se former, soit derrière des défilés ; soit sur des hauteurs, soit auprès des forêts, pour protéger

l'arrière-garde et assurer sa retraite. Ces précautions ralentissent bien la marche, mais elles en procurent la sûreté. Si le prince d'Orange avoit suivi cette méthode lorsqu'il se retira de Senef, il n'auroit pas été battu par le prince de Condé. Cela nous apprend à ne nous jamais écarter des règles, et à les suivre à la rigueur dans toutes les occasions, pour être sûrs de n'être pas pris au dépourvu.

IV. Si l'ennemi attaque vivement l'arrière-garde, l'armée doit faire halte, et s'il est nécessaire même, prendre une position pour soutenir et retirer à soi cette arrière-garde, si elle se trouvoit avoir besoin d'une telle assistance. Si rien ne l'inquiète, l'armée poursuit son chemin, et va se camper à l'endroit qui lui a été marqué.

Des Marches pour attaquer un ennemi.

LA première chose à laquelle il faut faire réflexion, c'est la position de l'ennemi. La disposition de l'attaque doit avoir été faite après avoir reconnu la situation de son camp et de sa défense. L'ordre de la marche doit être réglé sur le projet qu'on a de former ses attaques, et sur l'aile avec laquelle on se propose d'agir, et sur celle qu'on veut refuser. Le gros bagage doit avoir été d'avance renvoyé en arrière pour se défaire de cet embarras, et le menu bagage doit suivre l'armée couvert d'une légère escorte, si l'on ne peut le laisser dans le camp, ce qui vau-

droit mieux. Si le camp de l'ennemi est situé de façon que pour l'attaquer il faille marcher par la droite ou par la gauche, votre armée ne doit former que trois colonnes, l'une de la première ligne, l'autre de la seconde ligne, et la troisième de la réserve ; les chevaux de bât feront la quatrième et la cinquième. S'il faut s'avancer directement contre l'endroit que vous voulez attaquer, vous aurez une forte avant-garde, qui ne précédera l'armée que d'un petit quart de mille. Vous vous formerez sur autant de colonnes que vous avez de routes qui arrivent sur les lieux où vous voudrez vous former ; les aides-majors ayant marqué les distances, pourront se former selon la disposition que le général aura donnée pour l'attaque. Si vous battez l'ennemi, vous n'avez pas besoin de chemins préparés pour la poursuite, vous n'avez qu'à le suivre par les chemins que sa fuite vous indique. Si vous êtes repoussé, n'ayant attaqué qu'avec une aile, l'autre aile, qui est encore entière, doit couvrir la retraite et servir d'arrière-garde, et vous pouvez retourner à votre ancien camp par les mêmes routes qui vous ont mené à l'ennemi.

Des Marches de nuit.

Si la situation et les conjonctures où vous vous trouvez, exigent que vous fassiez une marche de nuit, voici les choses principales qu'il faut observer.

Ière. Règle.

Faire bien reconnoître les chemins d'avance par ceux qui doivent mener les colonnes, pour les empêcher de s'égarer dans l'obscurité, et sur-tout pour qu'il n'arrive pas que les colonnes se croisent, ce qui pourroit donner lieu à la plus grande confusion.

II. Envoyer de temps en temps des aides-de-camp d'une colonne à l'autre, pour s'avertir réciproquement.

III. Ensuite se placer dans la nouvelle position le mieux que l'on peut, en observant, autant que la nuit le permet, le terrein, et les avantages qu'on en peut tirer.

IV. Pour que l'ennemi ne s'apperçoive pas du décampement, on laisse, dans le camp qu'on quitte, les feux allumés, et quelques housards, qui crient *qui vive*, et se retirent tous à un signal convenu qu'on leur donne, lorsque l'armée est à l'abri d'attaque.

Des Marches de nuit pour des surprises.

IL arrive quelquefois que pour couvrir ses derrières, l'ennemi hasarde des détachemens, soit sur sa droite ou sur sa gauche, qui peut être important de détruire pour exécuter par ce début de plus grands projets ; si on veut surprendre ces corps, il faut sans doute y marcher de nuit, et voici ce qu'il faut observer :

De n'y pas marcher sur trop de colonnes, crainte de confusion. De n'avoir devant chaque

colonne qu'une vingtaine de housards, simplement pour avertir. D'observer le plus grand silence en chemin. Dès qu'on donne sur les troupes légères qui sont en avant, de tout brusquer, de hâter même le pas pour arriver promptement sur le corps principal qu'on s'est proposé de défaire. De ne connoître en ce moment que l'audace, parce que le succès dépend de la promptitude de l'exécution, et qu'il faut avoir achevé sa besogne, avant que l'armée de l'ennemi puisse arriver pour secourir ce corps détaché. Si le coup manque, il faut vous retirer tout de suite, ou vers un bois, ou par quelque terrein difficile, à l'abri duquel vous puissiez regagner le gros de votre armée. Dans une pareille échauffourée il faut tout détruire sur la place, mais se bien garder de la poursuite, parce que ce corps battu doit s'attendre à des secours de l'armée principale, et que l'on pourroit perdre, en poursuivant trop chaudement, ce qu'on a gagné par la surprise de ce corps.

Des Marches dans les Pays montueux.

ON trouve peu de chemins dans les pays remplis de montagnes. On est heureux lorsque pour chaque marche on en trouve trois, dont deux sont pour les colonnes, le troisième pour le bagage. S'il n'y en a que deux, le bagage partagé suit ces deux colonnes, couvert d'une bonne arrière-garde. En supposant donc qu'il n'y a que deux chemins, chaque colonne doit être pré-

cédée de son avant-garde, qui doit être composée, en grande partie, d'infanterie, et de quelques centaines de housards pour battre l'estrade. Si l'on n'est qu'à deux marches de l'ennemi, il faut que la marche se fasse sans la moindre négligence, et toujours en règle, c'est-à-dire, l'avant-garde, si elle trouve des défilés, doit garnir les hauteurs des deux côtés jusqu'à l'arrivée de l'armée, et alors reprendre les devans, pour couvrir par sa position les nouveaux défilés qui se trouvent sur les chemins, ou garnir les hauteurs d'où l'ennemi, s'il s'en emparoit le premier, pourroit incommoder la marche. L'infanterie doit avoir des patrouilles d'infanterie qui l'escortent et dont les petits détachemens tiennent toujours la crête des hauteurs. Ces précautions assurent la marche; et si l'on ne se relâche pas là-dessus, elles mettent l'ennemi dans l'impossibilité de rien entreprendre. Si l'on peut, l'avant-garde et l'arrière-garde doivent se changer tous les jours, pour ne pas trop fatiguer les troupes. Il faut de même, s'il y a des bois près des chemins où les colonnes passent, y poster d'avance de l'infanterie, pour prévenir l'ennemi, et occuper avant lui tous les lieux avantageux d'où il pourroit inquiéter la marche des troupes. Si l'ennemi est plus éloigné, l'on marche, je veux dire avec les avant-gardes et les arrière-gardes; mais l'on ne fatigue pas les troupes à occuper des postes où l'on est sûr que personne ne peut venir.

Des Retraites dans les Montagnes.

LES montagnes fournissent de grands secours à ceux qui sont obligés de se retirer, parce que par-tout on y trouve des postes : cela fait même que l'arrière-garde peut toujours se replier sur des troupes bien postées pour la soutenir. Dans ces occasions, il faut profiter du moindre monticule, afin que l'arrière-garde se retire toujours sûr des corps qui la protègent, jusqu'à ce que l'on gagne un bon défilé, qu'on occupe selon la méthode que j'en ai donnée, et qui barrant l'ennemi, l'empêche de poursuivre plus loin. C'est la cavalerie qui dans ces cas embarrasse le plus; on doit, dans de pareils terreins, faire en sorte qu'elle passe toujours les défilés avant l'infanterie, pour lui procurer de la sûreté dans un pays où elle ne peut agir. Je ne répète point ce que j'ai déjà dit, que dans toutes les retraites le bagage doit avoir pris les devans. C'en est bien assez que l'armée se soutienne contre l'ennemi dans ces sortes de manœuvres, sans qu'elle ait encore l'embarras des chariots, dans des chemins creux, et dans des défilés, où elle doit pouvoir agir lestement et sans contrainte.

Des Marches sur des Digues par des pays marécageux.

LA Hollande, et la Flandre qui avoisine plus à l'océan, sont les pays qui fournissent le plus

de ces sortes de digues. Nous en avons quelques-unes le long de l'Oder et de la Warthe : il y en a beaucoup en Lombardie, et qui sont bordées ou coupées par des navilles. Dans ces pays-là une armée ne peut marcher que sur le nombre de digues qui aboutissent à l'endroit où elle veut se rendre. Le maréchal de Saxe, lorsqu'il quitta les environs de Malines et d'Anvers, pour diriger sa marche par Tongres sur Maëstricht, fut obligé de se servir de la grande chaussée où toute son armée marcha sur une colonne pour aller se battre avec les alliés à Lawfelt; mais le corps de M. d'Etrées étoit à Tongres, qui couvroit sa marche, et tenoit le débouché de la chaussée. Dans des cas semblables il faut se contenter des chaussées que l'on trouve sous sa main. Le général doit avoir une petite avant-garde d'infanterie devant chaque colonne, pour être averti des mouvemens de l'ennemi et de son approche. Il faut qu'à la tête de chaque colonne il ait quelques ponts de colonne, pour pouvoir, en cas que l'ennemi approche, les jeter sur les navilles qui bordent la digue, et lui présenter un front capable de repousser son attaque. Dans ces sortes de terreins, où la cavalerie est entiérement inutile, elle doit suivre les colonnes d'infanterie, parce qu'on ne peut l'employer que lorsque sorti de ces chaussées on arrive dans un pays moins coupé. Si l'on peut prévoir que l'on aura de pareilles marches à faire, il faut de nécessité pousser un corps au-delà de ces chaussées, pour couvrir l'armée, et l'empêcher d'être attaquée dans un terrein où difficilement elle pourroit

combattre. S'il est possible d'éviter de pareilles digues, fût-ce même en faisant un détour de quelques milles, je conseillerois de prendre ce dernier parti; car si l'ennemi est leste et entendu, et qu'il gagne la tête de ces chaussées en y plaçant du canon, il peut enfiler vos colonnes, et vous causer des pertes considérables, sans que dans ce terrein coupé vous puissiez lui rendre le mal qu'il vous fait.

Des Marches dans les saisons du Printemps et de l'Automne, où les chemins sont les plus gâtés.

DEux raisons obligent d'abréger les marches dans ces saisons, les mauvaïs chemins rompus et remplis de boue, et la courte durée des jours. Une armée ne peut faire que trois milles par jour. La peine de faire passer l'artillerie et le bagage par la fange, absorbe un temps considérable, et l'on fatigueroit trop d'hommes et de chevaux, si l'on faisoit de plus fortes traites. Si l'on trouve de meilleurs chemins, mais un peu plus détournés que ceux qui sont directs, il faut les choisir par préférence, et partager l'artillerie derrière la colonne qui passe sur le terrein le plus ferme. Si ce sont des détachemens que l'on envoie, pour quelque dessein, à quelque distance de l'armée, on aura la prévoyance de ne leur point donner des pièces de douze livres; celles de six leur seront suffisantes; encore auront-ils bien de la peine à les traîner avec leur munition, et tout l'attirail nécessaire.

Des Marches qui cachent un dessein qui ne se manifeste que par la jonction de l'armée, à l'ouverture de la campagne.

ÉTudiez la marche que le maréchal de Saxe fit faire à son armée pour former, l'année 1746, l'investissement de Maëstricht; repassez les manœuvres que le maréchal de Saxe fit faire à un corps de ses troupes pour assiéger Bruxelles; relisez les dispositions du maréchal de Turenne pour rassembler en Lorraine son armée, avec laquelle il fondit ensuite par Thann et Béfort sur l'Alsace, et chassa les alliés de Colmar; suivez le prince Eugène dans sa marche vers Turin, où il attaqua et força les retranchemens des François. Quelque chose de moins parfait, mais dans ce genre, ce fut la marche de nos troupes, l'année 1757, de la Saxe, de la Lusace, et de la Silésie, pour se joindre à Prague. Ces sortes de projets veulent être étudiés, et si bien combinés, que tout joue comme les ressorts d'une montre, et que par les différens mouvemens des troupes l'ennemi ne puisse pas deviner quel est le véritable dessein du général qui agit. Pour former et pour exécuter de semblables desseins, il faut bien connoître le pays où l'on se propose d'opérer, combiner les marches des différens corps, pour qu'aucun d'eux n'arrive ni trop tôt ni trop tard, afin que ces mouvemens si subits et si décisifs étonnent et embarrassent l'ennemi, et lui fassent commettre des fautes. Il faut

avouer qu'il peut arriver, avec quelque soin que l'on ait calculé ces marches, qu'une de ces colonnes rencontre un corps de l'ennemi, et soit obligée de s'engager avec lui, ce qui doit naturellement la retarder; mais ces sortes de cas fortuits sont impossibles à prévoir, et ne renverseront pourtant jamais le projet que l'on avoit formé. Il est superflu de dire que ces sortes de marches, si c'est en été, doivent se faire en campant, et non en cantonnant.

Des Marches de corps qui vont d'une armée à l'autre pour y porter des secours.

CEs sortes de marches peuvent se faire en cantonnement, parce que l'armée que vous quittez, vous couvre; parce que vous irez beaucoup plus vite en cantonnant qu'en marchant en colonne; parce que vous ménagerez vos subsistances. Des troupes qui marchent en colonnes, ne feront tout au plus que quatre milles par jour; celles qui vont par cantonnement, en pourront faire cinq, et être moins fatiguées que les autres. Quand vous approchez de l'armée que vous voulez joindre, marchez en colonne, et campez, pour plus de sûreté, les deux dernières marches; et s'il se peut, dérobez votre jonction à l'ennemi, afin qu'il soit plus surpris en l'apprenant, et que cela vous facilite le moyen de lui porter quelque coup décisif. Voilà comme nous avons fait toutes ces marches de jonction durant la dernière guerre.

Des Marches pour entrer dans les quartiers d'hiver.

LOrsque la saison assez avancée ne permet plus de tenir la campagne, il faut penser à donner du repos aux troupes dans des quartiers d'hiver. On commence par régler le cordon qui doit couvrir ces quartiers, où l'on place le nombre des troupes destinées à cet emploi. Le reste de l'armée entre en cantonnement resserré par lignes; et à mesure que l'ennemi se retire en arrière, on en fait autant de son côté, en élargissant les troupes à mesure qu'elles se retirent, et leur faisant, pour leur commodité, occuper plusieurs villages, jusqu'à ce qu'elles arrivent dans les quartiers qui leur sont destinés, où elles doivent être au large. Il y a une autre façon de prendre des quartiers avec les troupes, qui est de leur donner pour lieu de ralliement le point central de leurs quartiers, où ceux qui ont occupé les extrêmités, arrivent tous en même temps au-lieu où l'on s'est proposé de former l'armée. Dans de telles propositions, il faut qu'en entrant dans les quartiers, chaque régiment ait la route qu'il doit tenir pour se joindre à sa brigade, et que chaque brigade, de même, ait sa route prescrite pour joindre l'armée par le plus court.

Des Marches et des Campagnes d'hiver.

CEs sortes d'expéditions demandent d'être exécutées avec beaucoup de prudence, ou l'on risque de voir abîmer son armée presque sans combattre. On fait ses campagnes d'hiver, soit pour prendre possession d'un pays où l'ennemi n'a pas beaucoup de troupes, soit pour tomber sur ses quartiers. De la première espèce furent nos campagnes des années 1740 et 1741, en Silésie et en Moravie. Nous marchâmes en Silésie en deux colonnes, l'une qui côtoyoit les montagnes, l'autre qui longeoit l'Oder pour nettoyer le pays, pour prendre, ou, si on ne le pouvoit, bloquer les forteresses; ce qui fut exécuté après qu'on eut réglé la marche de ces deux colonnes, qui se trouvant toujours à même hauteur, pouvoient se donner des secours réciproquement. Les forteresses demeurèrent bloquées jusques au printemps; Glogau fut surpris; bientôt Breslau essuya le même fort; Brieg fut pris après la bataille de Molwitz, et Neisse tomba à la fin de la campagne. En 1741, nous entrâmes en Moravie sur une colonne, qui s'empara d'Olmutz; on se contenta de bloquer Brunn, que les Saxons devoient assiéger le printemps de 1742. Mais cette campagne fut dérangée par la retraite des Saxons, et par l'inaction des François. Nous quittâmes la Moravie, après avoir poussé en Autriche jusqu'à Staquerau, et après avoir enlevé en Hongrie

un corps d'insurgens que la cour vouloit employer sur nos derrières. Ces sortes d'expéditions veulent qu'on emploie toute la vigilance possible pour ne point être surpris : par cette raison, nous eûmes constamment un corps devant le front des troupes, un autre sur la droite, un autre sur la gauche, dont les patrouilles nous avertissoient de tous les mouvemens de l'ennemi. Avec cela les cantonnemens étoient resserrés : deux ou trois bataillons étoient dans la nécessité de se contenter d'un seul village, et leur bagage étoit parqué en dehors, défendu par une redoute ; aussi ne nous arriva-t-il aucun accident. A la fin de l'année 1745, le prince de Lorraine entreprit une pareille expédition : ce fut au mois de décembre qu'il voulut pénétrer de la Bohème dans le Brandebourg, en traversant la Lusace. Voici les fautes qu'il fit. 1°. Il marcha sans avant-garde et sans cavalerie qui côtoyât la Silésie pour lui donner des nouvelles des Prussiens. 2°. Il se chargea de trop de bagage. 3°. Ses cantonnemens occupoient un front de trois milles de largeur et de trois milles de profondeur, parce que les troupes n'étoient pas assez resserrées, comme elles devoient l'être ; il falloit plus penser à leur sûreté qu'à leur commodité. 4°. Étant près de nos frontières, il ne formoit ni colonnes ni ordre de marche. Nous en profitâmes comme de raison, et en passant la Queiss, nous tombâmes sur ses quartiers à Catholisch-Hennersdorff, et lui enlevâmes 4,000 hommes. Notre armée campa sur les lieux, et le prince Charles, qui risquoit d'être

d'être pris à dos, fut obligé de se retirer en Bohême d'un pas qui ressembloit plutôt à une fuite qu'à une retraite; il y perdit son bagage, et une vingtaine de canons.

L'expédition du maréchal de Saxe sur Bruxelles se fit au mois de mars. Il tomba sur les quartiers des alliés, les dispersa, et entreprit le siège de Bruxelles, qu'il prit. Il fit camper la plupart de ses troupes, et ne négligea point d'avoir de gros détachemens entre lui et l'ennemi, pour être averti à temps du moindre de ses mouvemens. Tant il est vrai que tout général qui ne s'écarte pas des maximes de la prudence et de la prévoyance, doit réussir presque toujours, et que des entreprises étourdies ne peuvent avoir de succès que par le plus grand des hasards, parce que d'ordinaire l'imprudent périt où le sage prospère.

A la fin de l'année 1744, lorsque le prince d'Anhalt chassa les Autrichiens de la haute Silésie, le froid étoit excessif; mais cela ne l'empêcha pas de rassembler tous les matins l'armée en ordre de bataille, de marcher en colonne pour combattre; par sa prudence et ses bonnes précautions non-seulement il obligea les ennemis de vider la province, mais encore il ruina une partie de leurs troupes, et établit ses quartiers d'hiver dans les lieux mêmes qu'ils avoient occupés.

Comment ces différentes Marches doivent se régler.

LE plan de ce que le général veut entreprendre, est la base sur laquelle les dispositions doivent être réglées. Quand on est dans son propre pays, on a tous les secours possibles, tant par les cartes détaillées que par les habitans qui peuvent vous donner toutes les notions nécessaires ; alors l'ouvrage devient facile. Vous avez votre ordre de bataille. Si l'on marche en cantonnemens, vous suivez cet ordre, et vous placez chaque brigade le plus près qu'il se peut ensemble, chaque ligne dans les règles. Si l'on est loin de l'ennemi, chaque régiment doit avoir la route qu'il doit faire, et le général de brigade avoir non-seulement la route de ses régimens, mais encore la liste des villages où ils doivent cantonner. Dans le pays ennemi, cela devient plus difficile. On n'a pas toujours des cartes assez détaillées du pays ; on ne connoît qu'imparfaitement la force des villages. Ainsi, pour rectifier ce qu'il y a de défectueux, il faut que l'avant-garde rassemble des gens des villes, des bourgs et des hameaux, pour les envoyer au quartier-maître général, afin qu'il rectifie par leur moyen le brouillon de disposition de marche qu'il a dressé sur la simple inspection de la carte. Si l'armée campe, il faut, aussi-tôt qu'on est entré dans le camp, faire reconnoître tous les chemins qui y aboutissent. Si l'on séjourne, il faut, à l'aide des patrouilles,

envoyer des quartiers-maîtres et des dessinateurs pour croquer les chemins et les situations, afin qu'on n'agisse pas en aveugle, et qu'on se procure d'avance toutes les notions dont on a besoin. C'est ainsi qu'on peut de même faire reconnoître d'avance les camps où l'on pourroit avoir occasion de placer l'armée. On peut même, à l'aide de ces croquis, dessiner d'avance la position que l'on veut prendre ; quitte à la rectifier par l'inspection oculaire, comme je l'ai enseigné dans mon Traité de la Guerre et de la Tactique. Il est vrai que lorsque les armées sont placées proche les unes des autres, ces reconnoissances deviennent plus difficiles, parce que l'ennemi a également des détachemens et des troupes légères en campagne, qui empêchent de se porter sur les lieux qu'on veut reconnoître. Souvent l'on veut cacher son dessein, ce qui rend ces petites expéditions encore plus difficiles. Alors il ne reste de parti à prendre que de pousser l'ennemi à différens endroits à la fois, et de faire même dessiner des lieux où l'on n'a aucune envie d'aller, pour lui cacher son dessein : et comme on le chasse de différens postes, les meilleurs quartiers-maîtres doivent être employés vers le lieu où l'on a sérieusement intention d'agir. Car l'homme sage ne donnera jamais au hasard ce qu'il peut lui ravir par la prudence. Sur-tout un général ne doit jamais mouvoir son armée, sans être bien instruit du lieu où il la conduit, et comment il la fera arriver en sûreté sur le terrein où il veut exécuter son projet.

Des précautions qu'il faut prendre en pays ennemi, pour se procurer et s'assurer des guides.

L'Année 1760, en traversant la Lusace, pour marcher en Silésie, nous eûmes besoin de guides. On en chercha dans des villages Vandales, et lorsqu'on les amena, ils faisoient semblant de ne pas savoir l'allemand, ce qui nous embarrassoit fort : on s'avisa de les frapper, et ils parlèrent allemand comme des perroquets. Il faut donc toujours être sur ses gardes à l'égard de ces guides qu'on prend en pays ennemi : bien loin de se fier à eux, il faut lier ceux qui conduisent les troupes, leur promettre une récompense s'ils vous mènent par le meilleur chemin, et le plus court, à l'endroit où l'on veut se rendre ; mais aussi leur assurer qu'on les pendra sans rémission s'il leur arrive de vous égarer. Ce n'est qu'avec sévérité, et par la force, qu'on peut obliger les Moraves et les Bohémiens à s'acquitter de ces sortes d'offices. On trouve dans ces provinces des habitans dans les villes ; mais les villages sont déserts, parce que les paysans se sauvent, avec leur bétail et leurs meilleurs effets, dans les forêts ou dans le fond des montagnes, et laissent leurs habitations vides. Leur désertion cause un très-grand embarras. D'où prendre les guides, si ce n'est d'un village à un autre ? Il faut alors recourir aux villes, tâcher de trouver quelques postillons, ou, à leur défaut, des bouchers qui

rodent les campagnes et auxquels les chemins sont connus : il faut de plus obliger les bourgmestres de vous fournir des guides, sous peine de brûler les villes, s'ils ne s'en acquittent pas bien. On peut encore recourir aux chasseurs qui sont au service de la noblesse, et auxquels les environs sont connus. Mais de quelqu'espèce que soit le genre des guides, il faut les contenir par la peur, et leur annoncer les traitemens les plus rigoureux s'ils s'acquittent mal de leur commission. Il est encore un moyen plus sûr de se procurer la connoissance du pays; c'est d'engager, en temps de paix, quelques-uns de ses habitans qui en aient une intelligence entière : ceux-là sont sûrs, et par leur moyen l'on peut gagner, en entrant dans cette province, d'autres gens qui facilitent et allègent la besogne par le détail du local dont ils vous procurent les connoissances. Les cartes pour l'ordinaire sont assez exactes pour les terreins de plaines, quoiqu'on y remarque souvent l'omission de quelque village ou de quelque hameau ; mais la connoissance qui importe le plus, est celle des bois, des défilés, des montagnes, des ruisseaux guéables ou marécageux, des rivières guéables ; et c'est cependant ce dont il faut nécessairement être le mieux au fait, ainsi que des terreins qui ne sont que prairies, et de ceux qui sont marécageux. Il faut encore distinguer en cela les saisons de l'année, qui changent, par leur sécheresse, ou par leur humidité, la nature de ces terreins : car il est souvent capital de ne pas se tromper sur ces connoissances. Les

quartiers-maîtres doivent encore se prémunir contre la disposition des gens du commun : quelquefois même étant de bonne foi, ils vous trompent par ignorance, parce qu'ils ne jugent des chemins et des lieux que par l'usage qu'ils en font, et que manquant entiérement de connoissances militaires, ils ignorent l'emploi qu'un guerrier peut faire du terrein. En 1745, lorsqu'après la bataille de Sorr l'armée Prussienne voulut se retirer en Silésie, je fis venir des gens de Trautenau et de Schazlar, pour les interroger sur les chemins où je voulois faire passer les colonnes : ils me dirent bonnement que ces chemins étoient admirables, et qu'ils y passoient à merveille avec leur voiture, et que beaucoup de rouliers les passoient de même. Peu de jours après, l'armée fit cette marche. Je fus obligé de faire mes dispositions pour la retraite sur ces lieux. Notre arrière-garde fut vivement attaquée ; mais par les précautions que je pris, nous ne perdîmes rien. Ces chemins, militairement parlant, étoient très-mauvais ; mais ceux auxquels je m'en informai, n'y entendoient rien, et ce qu'ils me dirent étoit de bonne foi, et sans intention de me tromper. Il ne faut donc pas se fier au rapport des ignorans, mais, la carte à la main, les consulter sur chaque forme de terrein, s'en faire des notes, et voir sur cela s'il y a moyen de croquer quelque chose sur le papier qui donne une idée plus exacte du chemin que celle que présente la carte.

Des talens que doit avoir un Quartier-Maître.

LE défaut par lequel les hommes pèchent le plus, c'est de se contenter d'idées vagues, et de ne point s'appliquer assez à se former des idées nettes des choses auxquelles ils sont employés. Par exemple, plus on a une connoissance spéciale du terrein où l'on doit agir, mieux on choisit les lieux propres au campement, et l'on arrange la marche des colonnes avec exactitude; c'est le contraire si l'on n'a que des idées confuses de ce terrein. Pour obvier à cet inconvénient, il faut se procurer les meilleures cartes que l'on puisse avoir des pays où l'on croit que se fera la guerre. Si l'on peut faire des voyages sous d'autres prétextes, pour examiner les montagnes, les bois, les défilés et les passages difficiles, pour les bien observer et s'en imprimer la situation, il faut les entreprendre. Il est nécessaire qu'un gentilhomme qui se dévoue à ce métier, ait beaucoup d'activité naturelle, pour que le travail ne lui coûte pas : dans chaque camp il doit s'offrir lui-même à reconnoître les environs par le moyen de petites patrouilles, aussi loin que l'ennemi voudra le permettre; afin que si le général qui commande l'armée, a résolu de faire un mouvement, les contrées et les chemins lui soient connus autant que possible; qu'il ait observé les endroits propres à camper les troupes, et que par son application à son métier il facilite au général les grandes

opérations qu'il a projetées tant pour les marches que pour les campemens. Il doit s'appliquer à faire rassembler des gens du pays, pour en tirer les notions qui lui sont nécessaires; mais il doit remarquer, comme je l'ai dit dans l'article précédent, qu'un paysan, ou un boucher, n'est pas soldat, et qu'autre est la description que fait d'un pays un économe, un voiturier, un chasseur, ou un soldat. Il faut donc qu'en interrogeant ces espèces de gens, il se souvienne sans cesse qu'ils ne sont pas militaires, et qu'il faut rectifier leurs dépositions, en entrant avec eux dans une discussion détaillée des lieux pris sur la carte, et selon les chemins où l'armée doit marcher. Qu'on observe encore qu'il faut bien prendre garde, en arrangeant la marche des troupes, de ne donner jamais plus d'un quart de mille d'Allemagne de distance entre chaque colonne, principalement quand c'est dans le voisinage de l'ennemi, afin que les troupes soient à portée de se prêter mutuellement des secours; il faut sur-tout que dans cette proximité des ennemis, les quartiers-maîtres redoublent de soins et d'exactitude, pour que par leur travail le général ait du moins un brouillon du terrein où il veut manœuvrer, soit pour faire ses dispositions d'avance pour la sûreté des marches, soit pour les camps qu'il veut prendre, soit pour attaquer l'ennemi. Des officiers qui se distinguent dans cette partie ne peuvent pas manquer de faire fortune : car ils acquièrent par la pratique toutes les connoissances qu'un général doit avoir des différentes

façons de faire de bonnes dispositions dans tous les cas qui peuvent se présenter : j'en excepte les plans de campagne, dont cependant ils voient l'exécution, et auxquels ils réussiront également s'ils ont l'esprit intelligent, sage et juste, et qu'ils s'appliquent sans cesse à bien connoître par où l'on peut faire le mal le plus sensible et le plus décisif à la puissance contre laquelle on fait la guerre.

Voilà à-peu-près tout ce que j'ai pu vous prescrire par rapport aux marches; mais je dois ajouter cependant que l'art de la guerre est si immensement vaste, qu'on ne l'épuisera jamais, et que l'expérience des temps à venir ajoutera encore sans cesse des connoissances nouvelles à celles qui nous ont été transmises, et à celles que nous avons recueillies de nos jours.



CORRESPONDANCE
AMICALE
DE
FRÉDERIC II
AVEC
LE GÉNÉRAL FOUQUÉ.

NOTICE

Sur la Vie de Henri-Auguste, Baron de la Motte-Fouqué (*a*); *par l'Éditeur.*

SA famille, l'une des plus anciennes de la Normandie, est célèbre dans l'Histoire de France; les curieux de généalogie peuvent s'en convaincre par ce qu'en dit Clairambault, et la Table-généalogique, faite par ordres de Louis XIV en 1666, *pour examiner les titres de noblesse du Limousin et de la Bretagne.*

Ce fut la révocation de l'Edit de Nantes en 1684, *qui fit retirer à la Haye Charles de la Motte-Fouqué; il s'y maria à Susanne de Robillard, dont naquit Henri-Auguste en* 1698. *La nature le doua d'une taille avantageuse et de toutes les qualités d'une ame guerrière. A huit ans, il étoit à la cour de Dessau, en qualité de page du duc Léopold d'Anhalt. Lorsque ce prince, en* 1715, *marcha à la tête de l'armée Prussienne à Stralsund, contre Charles XII; Fouqué destiné à rester auprès de la princesse, ne pût résister au désir de manifester son penchant pour les armes, et alors âgé de* 17 *ans, il quitta secrétement la*

(*a*) Et non pas *Fouquet*, comme on le trouve souvent écrit dans plusieurs auteurs.

cour pour s'enrôler dans le régiment du duc.

Cette démarche ne pouvoit déplaire au duc, puisqu'elle annonçoit la valeur. Cependant Fouqué fut obligé de faire la première marche en simple soldat; son intelligence le fit nommer enseigne la même année, après l'expédition de Rugen. Il fut lieutenant en 1719, capitaine en 1723, et obtint une compagnie dans le régiment d'Anhalt. Son goût pour les belles-lettres lui fit acquérir des connoissances, sans négliger ses devoirs; il trouva des modèles dans la lecture de l'histoire des grands-hommes; et recevant des leçons sur l'art de la guerre du vieux duc Dessau d'Anhalt même, il s'en montra bientôt l'heureux imitateur. Son mérite ne resta pas ignoré; le roi Fréderic-Guillaume I le décora en 1725 de l'ordre de la Générosité; et l'héritier de la couronne, adroit dans le choix de ses amis, mit Fouqué au rang des siens. Le roi son père favorisa même leur liaison, et permit à Fouqué de l'aller voir fréquemment dans la prison de Custrin (a).

Fouqué avoit coulé d'heureux momens à Rheinsberg, dans le temps que le prince-royal y

(a) On sait que la sévérité de Fréderic-Guillaume alla jusqu'à défendre qu'on éclairât la prison de son fils. Mais lorsque l'officier de garde éteignoit la chandelle de son auguste prisonnier, Fouqué allumoit la sienne, en disant à l'officier, que le roi ne parloit dans son ordre que de la chandelle du prince, et non de celle de Fouqué. Voyez aussi la *Nouvelle Vie du Roi*, par M. Denina, chap. II, pag. 25 et suivantes.

faisoit ses études ; Fréderic en société avec les princes ses frères, Kayserling, Chazot, y cultivoit les arts au sein de l'amitié, et ce ne fut pas sans regret qu'il se détermina à se séparer de son ami, que des désagrémens forcèrent à quitter le service de Prusse en 1738. Il entra en qualité de lieutenant-colonel au service du Danemarck ; mais Fréderic-Guillaume étant mort en 1740, Fréderic II rappella son ami, le décora de l'ordre du Mérite, le combla de fortune en le créant colonel et commandeur du régiment de Camas, ensuite général d'infanterie. On sait avec quel éclat il servit son prince et son ami dans toutes ses guerres. Il étoit exact observateur de la discipline, mais plein de douceur et d'humanité envers le soldat, joignant à ses vertus l'amour de la religion, et la bienfaisance envers les malheureux.

En 1760, à la bataille de Landshut, dans l'ardeur du combat son cheval fut tué sous lui ; couvert de blessures, ce général faillit d'y perdre la vie, étant assailli par la supériorité du nombre des ennemis, qui y perdirent cependant neuf mille hommes.

La cour de Vienne, connoissant toute l'influence de la valeur de Fouqué, ne voulut le relâcher qu'après la paix, et le conseil de guerre pour s'en assurer, le fit transférer en Croatie. Le roi souffrit beaucoup de cette rigueur envers son ami, et ce ne fut effectivement qu'à la paix

d'avril 1763, que Fouqué sortit de cette captivité, où sa santé avoit souffert infiniment. Alors il retourna à Glatz. L'impératrice envoya à sa rencontre le major Blankenfeld, pour l'inviter à se rendre à Vienne, en lui faisant comprendre qu'il y jouiroit de toutes les distinctions possibles, et qu'il ne dépendroit que de lui de reprendre ses meubles et ses bijoux (*a*).

Le général Fouqué refusa poliment cette offre. Il prononça le nom de l'impératrice avec le plus profond respect; » mais, ajouta-t-il, il m'est impossible de baiser la main qui m'a si durement » frappé. Mes biens étant entre ses mains, n'ont » plus de charmes pour moi; mon roi seul, qui » me les donna, peut m'en donner encore «.

Arrivé à Glatz, dont Fréderic l'avoit fait commandant, tant de la ville que du comté, joignant au mérite d'un guerrier les connoissances de la politique; il y trouva toutes les preuves les plus

(*a*) A la prise de Glatz, arrivée le 26 juillet 1760, ce général perdit tout son bien, dont le prix s'évaluoit à cent vingt mille écus. Outre un capital très-considérable en argent comptant, il tenoit des bienfaits du roi six tabatières d'or, la plupart garnies de brillans; des services de table de porcellaine et en argent; une bibliothèque très-choisie, et une collection des plus belles gravures, rassemblées par le feu roi Fréderic-Guillaume I, en trente-trois volumes in-folio, que l'on regardoit comme unique en son genre, et que l'inspecteur de la galerie royale, Oesterreich, estimoit valoir cent mille écus. Tous ces effets furent portés en dépôt à Brünn, et on alla jusqu'à exiger de ce général les frais du transport.

sensibles de l'amitié du roi. Une provision d'argent, de vieux vins de Hongrie, propres au rétablissement de sa santé, lui fut remise avec une assignation de pension nouvelle, et la prière de se rendre aussi-tôt à Potsdam, où le monarque l'attendoit pour l'embrasser.

Ils jouirent ensemble pendant quatre semaines des épanchemens divins de l'amitié à Sans-Souci. En 1760, Fréderic lui avoit conféré la prévôté de Brandebourg, vacante à la mort du prince Maurice d'Anhalt, en témoignage, *lui écrivit-il*, de votre zèle, de votre attachement inaltérable pour mon service. *Fouqué répondit au roi :*

» SIRE!

» *Il semble que vous ayez pris à tâche de me » combler d'opulence, malgré le peu de penchant » qui m'y porte ; et pour comble d'embarras, » vous me faites ecclésiastique !*

» *Je m'acquitterai aussi mal des fonctions de » cette charge, que du rôle d'Arbate, si je dois » officier* (*a*). *Cependant je m'en console ; » pourvu que j'aie la satisfaction de remplir vos » idées pendant la guerre, et que vous y soyez*

(*a*) Arbate est un des personnages de la tragédie de *Mithridate* du célèbre Racine. Ceci fait allusion aux représentations théâtrales, qui faisoient partie des plaisirs de la jeunesse de Fréderic pendant son séjour à Rheinsberg.

» heureux, Sire, j'y sacrifierai très-volontiers le » prévôt, le chapitre et ma vie «.

L'âge et les fatigues de la guerre ayant ruiné ses forces, il demanda au roi de se retirer dans sa prévôté : Fréderic sensible à l'amitié qui les unissoit, meubla royalement la maison que Fouqué devoit occuper, le combla des présens les plus riches, fit orner ses jardins d'orangers et des plus belles fleurs de ses châteaux de Sans-Souci et de Charlottenbourg ; sa cave, de vins délicieux ; enfin il partageoit avec son vieil ami tout ce qu'il avoit de bon. Il alloit le visiter ; une joie inexprimable éclattoit dans ses yeux quand il voyoit ce vieux héros courbé sous le poids des lauriers, l'attendant à la porte de sa maison, quelquefois soutenu par d'autres généraux, que ces entrevues pénétroient d'admiration. Le monarque voloit aussi-tôt dans les bras de son ami, le conduisoit lui-même dans son fauteuil comme un fils à l'égard de son père ; l'amusoit par le rapport des événemens du temps, soit politiques, philosophiques, ou littéraires.

Rapportons un trait plus caractéristique encore de l'ame aimante de Fréderic. Ingénieux à tâcher de procurer à son ami tous les agrémens qui pouvoient alléger ses infirmités, il le venoit prendre dans celui de ses meilleurs carrosses, et le conduisoit dans l'agréable séjour de Sans-Souci ; là,

il tâchoit de le charmer par des lectures variées, et les sons harmonieux de la musique, au sein d'une société d'amis. Il aimoit à se promener journellement avec son ami Fouqué, que la foiblesse de ses pieds réduisoit à ne pouvoir descendre des terrasses qu'à l'aide d'un brancard, au sortir duquel on le plaçoit dans un petit chariot fait exprès pour le promener dans les allées ombragées de tilleuls, tandis que le monarque marchoit à ses côtés.

On ne peut peindre la douleur et les regrets du roi, quand il vit la nature contrarier tous les soins qu'il se plaisoit à prodiguer pour conserver la vie à son ami. La foiblesse de ses organes devint si sensible, qu'il ne pouvoit plus prononcer distinctement; ne pouvant plus s'exprimer que par de foibles gestes, il désignoit patiemment ses besoins. Il atteint dans cet état de langueur, l'âge de 77 ans. Un dimanche, à l'issue de l'Office Divin, il choisit lui-même la place où il vouloit être inhumé. Quelques jours après, il se fit conduire dans une des chambres de sa maison, où il avoit fait apprêter son cercueil; il le considéra d'un œil calme en découvrant ses cheveux blancs, s'assit dessus, et se fit réciter un cantique allemand, qui commence par ces mots: Voilà le sépulcre, voici le lit où je dois embrasser la mort.

S'y préparant ainsi paisiblement, il exhortoit sa famille à supporter sa perte. C'est de cette façon qu'il attendit la mort, qu'il avoit tant de fois bravée dans les combats ; il mourut le 2 mai 1774, après avoir rendu tous ses devoirs à la Religion, et même tandis que son fils lui faisoit une lecture chrétienne... Telle est la fin heureuse de l'homme juste et bienfaisant !

La Correspondance suivante achevera de donner l'idée d'intimité qui régnoit entre Fréderic II et ce général. Quant à celle qu'ils eurent pendant la guerre de sept ans, nous nous abstenons de la reproduire, parce qu'elle est dénuée d'intérêt. N'étant relative qu'à des détails arides et momentanés, elle n'est propre qu'à surcharger les Mémoires de Fouqué *où elle est incorporée; et les notions particulières sur l'art militaire qui peuvent s'y trouver, le roi les a réduites en principes généraux dans les* Instructions Militaires, *qui précèdent cette Notice.*

CORRESPONDANCE DE FRÉDERIC II AVEC LE GÉNÉRAL FOUQUÉ.

LETTRE PREMIÈRE.

Du Roi.

Ce 21 juillet 1763.

JE vous envoie, mon cher ami, ce service si long-temps attendu, et qui est enfin fini. Je souhaite que vous vous en serviez un grand nombre d'années à votre grand contentement.

Mandez-moi, je vous prie, comment va votre santé; j'ai grande envie de vous envoyer Cothenius (*a*), pour que vous vous serviez de vrais remèdes, et non de drogues qui ne vous font rien. J'attends sur cela votre réponse, en vous assurant de ma sincère et parfaite amitié; adieu.

(*a*) Le médecin du Roi.

LETTRE II.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 25 juillet 1763.

SIRE!

JE n'ai rien perdu pour avoir attendu. Bien loin delà, vos bontés, vos bienfaits joints à la beauté et à la magnificence du service d'argent, que V. M. vient de m'envoyer, surpassent de beaucoup mon attente.

Cent fois je fais réflexion et me dis : Pourquoi et par quel motif ce grand homme roi, ce cher et digne prince, me comble-t-il de tant de grâces, et plus que tout cela, m'honore-t-il depuis plus de trente ans d'une constante amitié? Pardonnez l'expression, Sire; mais je n'en connois point de plus précieuse ni de plus glorieuse pour moi. Mon amour-propre s'en trouve trop flatté; enfin je m'y perds et n'y trouve aucune raison à m'en attribuer les acquis; car, Sire, avec toute la science que possède V. M. du caractère des hommes, vous ne sauriez pénétrer les replis de mon cœur, ce qui seul néanmoins pourroit me consoler et tenir lieu de quelque chose, ne pouvant d'ailleurs vous prouver la réalité de mes sentimens.

Ma santé est bonne, Sire, puisque je ne sens aucun mal; je dors passablement bien, l'appétit est de même, grâces au chocolat et au quinquina de V. M., auxquels je l'attribue. C'est-là

le bon côté. Celui qui lui est opposé, ce sont les jambes, les hanches, la poitrine et la voix, que la moindre agitation met hors d'œuvre.

Je ne suis plus bon à rien, et rien ne m'est plus convenable que la vie de chanoine et le repos; ajoutez pour combler vos grâces, Sire, celle de m'en faire jouir pour le reste de mes jours. Je chanterai des horas à votre gloire, et pour la prospérité de votre incomparable personne, jusqu'au dernier instant de ma vie.

Je suis, etc.

LETTRE III.

Du Roi.

Ce 30 juillet 1763.

SI ce que je vous ai envoyé, vous a été agréable, c'étoit ce que j'avois le plus souhaité, c'étoit le but, mon cher, que je m'étois proposé.

Vous vous étonnez que je vous aime? Vous devriez plutôt vous étonner si je n'aimois pas un officier de réputation, honnête homme, et de plus mon ancien ami.

Je voudrois que votre santé se remît tout-à-fait, et je vous avoue, que je n'en perds point encore l'espérance. Il faut que vous vous soigniez, que vous preniez vos aises, et que la tranquillité, le quinquina et les herbes vous rendent vos forces.

Vous resterez à Brandebourg tant que vous voudrez; cependant vous me rendrez visite

quelquefois ; il n'y a pas loin ; et quand je saurai que vous voudrez venir, je vous enverrai mes chevaux à moitié chemin.

Adieu, mon cher ami, je suis à vous de cœur et d'ame.

P. S. J'ai ici ma sœur de Suède et toute sa famille.

LETTRE IV.

Du Roi.

Ce 4 d'octobre 1763.

JE vous envoie, mon cher ami, un grand verre que j'ai encore trouvé à Berlin de la succession de mon père. Je souhaite qu'il vous amuse un moment.

Je n'entends plus rien de vous que par des étrangers qui passent par Brandebourg. M'avez-vous oublié ? ou me ferez-vous le plaisir de venir me voir, quand cela ne vous incommodera pas ?

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse.

LETTRE V.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 6 d'octobre 1763.

SIRE!

J'Ai des défauts que je connois sans pouvoir m'en corriger, mais le vice de l'ingratitude m'est inconnu.

Jugez donc, Sire, si je puis oublier mon

auguste bienfaiteur ? Non ! je ne crois pas qu'il se passe une heure du jour où je ne pense avec toute la sensibilité possible à la reconnoissance que je dois à Votre Majesté.

Je vous rends grâces, Sire, du beau verre que vous m'avez envoyé ; il ornera mon buffet avec ceux que j'ai encore trouvés à Glatz.

Le froid que je préférois autrefois à la chaleur, ne me convient plus. Je suis travaillé depuis trois jours d'une colique pour m'être promené au vent et avoir pris quelques fruits.

Je bouche et calfeutre tous les trous de ma maison pour m'en garantir ; je condamne des portes et des cheminées, afin que V. M. ne soit plus exposée aux vents coulis dans la chambre où elle a logé, si jamais elle vient à passer par Brandebourg. Je vous demande grâce et dispense, Sire, pendant le froid.

Je suis, etc.

LETTRE VI.

Du Roi.

Ce 2 décembre 1763.

JE vous envoie, mon cher ami, du caffé turc qu'un Mamamouchi m'a donné. Vous m'oublieriez tout-à-fait, si je ne vous faisois ressouvenir de moi. J'en aurai bientôt une nouvelle occasion que je saisirai avec empressement.

Adieu, mon cher ami, conservez-moi une petite place dans votre cœur.

LETTRE VII.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 6 décembre 1763.

GRand Dieu ! quel homme nous as-tu donné? Le gouvernement de ses États, celui de ses armées, son commerce turc, ses palais et mille autres soins ; la conduite de l'Europe, l'Asie à sa disposition : tout cela n'est rien et ne sauroit suffire à ses occupations, il faut qu'il m'envoie du caffé. Que ne pouvez-vous régir le monde tout entier, et ne prendre jamais fin. Je suis, etc.

LETTRE VIII.

Du Roi.

Ce 16 décembre 1763.

IL y a, mon cher ami, une assignation de cinq mille écus pour vous chez Buchholtz, trésorier de la *Hof-Staats-Casse* (*a*), que vous pouvez tirer quand vous le jugerez à propos ; cela servira pour payer une partie de ce que vous devez aux héritiers du prince Maurice pour la maison de Brandebourg (*b*). Bonne santé, mon cher ami, soignez-vous bien, pour que j'aie le plaisir de vous revoir à Sans-Souci.

Adieu, je vous embrasse.

(*a*) La caisse de la Cour.

(*b*) Le roi se souvenoit ici du capital appartenant à la prévôté de Brandebourg, que le général Fouqué étoit obligé de rembourser aux héritiers de son prédécesseur.

LETTRE IX.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 22 décembre 1763.

SIRE!

LE prince Maurice et ses héritiers sont acquités il y a long-temps. C'est prodiguer vos trésors, que de vouloir m'en faire part. Vos grâces m'ont mis en possession d'un bien plus que suffisant pour vivre honorablement. Permettez, Sire, que je vous en fasse le détail. J'ai dix-neuf mille écus placés à la *Landschafft* à Berlin, etc etc. et pour surcroit d'embarras, cinq mille écus comptant, dont je ne puis faire usage, si V. M. n'a la grâce de le faire placer à ladite *Landschafft*, et d'alléger mon fardeau au-lieu de le surcharger. De plus, Sire, vous m'avez meublé en prince. Tout cela, et bien au-delà, en comptant ce que le diable tient dans ses griffes, j'entends les Autrichiens, sont les effets de vos bontés non méritées.

Ne vous fâchez pas, Sire, si je vous prie de mettre des bornes à vos présens pécuniers, et d'être persuadé que les assurances que V. M. me donne de sa précieuse amitié, et même son sac de caffé m'est infiniment préférable à tous les milliers d'or et d'argent qu'elle pourroit m'offrir.

Je suis inviolablement, etc.

LETTRE X.

Du Roi.

Ce 10 d'avril 1764.

JE reviens, mon cher ami, de la Silésie et de Glatz, où j'ai tout trouvé mieux que je ne m'y étois attendu.

J'ai trouvé ici de la porcelaine que je vous envoie pour vous faire souvenir de moi, en attendant que je puisse vous envoyer de la porcelaine de ma manufacture de Berlin.

Ceux qui vous ont vu, m'ont dit que vous aviez bon visage, mais que vous étiez foible. J'ai encore quelque vin du Rhin de l'année 1684; si vous en voulez, mandez-le moi, il sera à votre service. Il y a encore aussi du vieux vin de Hongrie. Vous n'avez qu'à dire un mot, et vous l'aurez.

Mandez-moi quand vous voudrez venir me voir, car je n'y renonce pas.

Nous exerçons à présent de corps et d'ame pour remettre nos affaires en bon train. Cela commence à reprendre, et je vous avoue que j'ai du plaisir à voir reformer de nouveau cette armée que j'ai connue si bonne autrefois, que j'ai vu ruiner par des guerres sanglantes, et qui comme un phénix renaît de ses cendres.

Adieu, mon bon et cher ami. Je vous aime de tout mon cœur. Soyez-en persuadé ainsi que de l'estime que j'ai pour vous.

LETTRE XI.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 12 d'avril 1764.

SIRE!

JE prends toute la part imaginable au contentement que le voyage de Silésie vient de donner à V. M., ce qui n'est uniquement dû qu'à la conduite que vous y avez tenu pendant la guerre, et aux bons arrangemens pris depuis la paix. Une ou deux récoltes comme la précédente racommoderont le pays, et le monde y repeuplera comme le grain.

Mon opinion sur le sujet de votre armée, Sire, est, qu'une couple d'années la remettra non-seulement sur un bon pied, mais qu'elle surpassera même par sa valeur intrinsèque, celle des premières campagnes, puisque nous étions tous apprentifs et dans le noviciat, au-lieu que les trois quarts de l'armée d'à présent ont fait la guerre, et que vous y avez formé autant d'officiers.

Je suis pénétré, Sire, de votre gracieux souvenir et du présent de porcelaine, que je trouve infiniment belle. Je souhaite que la fabrique de Berlin y réponde, ne pouvant m'imaginer qu'elle puisse la surpasser.

Ceux qui vous ont accusé l'état de ma santé en ont fort bien jugé. J'ai bonne apparence à table et assis; mais il me semble que le corps, les jambes et la voix s'affoiblissent de plus en plus. J'ai dessein de prendre le petit lait et les

herbes vertes le 10 ou 15 de mai, pendant trois semaines. Disposez de moi, Sire ; décidez si je dois jouir du bonheur de me mettre à vos pieds avant ou après ma cure, ou aux dépens du petit lait même.

Puisqu'il faut opter pour les vieilles drogues, je crois devoir donner à l'oxicrat ancien du Rhin la préférence à l'hippocras de Hongrie.

Je suis, etc.

LETTRE XII.

Du Roi.

Ce 13 d'avril 1764.

JE vous envoie, mon cher ami, du vin vinaigre du Rhin, comme vous me l'avez demandé. Je souhaite qu'il vous donne des forces et rétablisse votre santé. Je ne troublerai point l'usage de votre petit lait ; car je suppose que notre exercice et tout cet attirail militaire ne vous touche plus. Je compte vous venir voir en allant à la revue de Magdebourg ; à mon retour je m'en retournerai tranquillement habiter Sans-Souci. Si alors vous voulez venir chez moi, vous me ferez plaisir ; nous serons seuls, sans monde, et vous ne serez géné par rien.

Ne me parlez pas avec mépris de ma fabrique de porcelaine ; elle est plus belle que celle de Meissen ; mais la maison ne sera tout-à-fait achevée qu'au mois de septembre, avec les douze fours que je fais bâtir ; ce qui empêche encore qu'on ne travaille dans le grand. Cependant on fait

déjà des choses plus belles que jamais on n'en a imaginé à Meissein. Je vous en donnerai des essais en passant par chez vous, et dès l'automne nous aurons des services et tout ce qu'on voudra.

Adieu, mon cher ami, n'oubliez pas les absens, et sur-tout moi qui vous aime tendrement.

LETTRE XIII.

Du Roi.

Ce 21 d'avril 1764.

Après que vous avez insulté à ma manufacture de pocelaine, il faut, mon cher, que je la justifie. e vous envoie un déjeûné aussi beau que ce qe jamais on a travaillé à Meissein, et vous recerez en même temps une tasse peinte en figues, qui vous convaincra que notre ouvrage vau au moins celui de Saxe.

Nous nous occupons ici à tirer notre poudre au: moineaux; le temps est froid, mais cela n'mpêche pas que nous n'aillons notre chemin.

Adieu, mon cher, je vous souhaite bonne saté, contentement et vie.

LETTRE XIV.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 22 d'avril 1764.

SIRE!

RIen n'est plus humiliant que d'être réduit à la nécessité de se rétracter. Cependant, quoiqu'il en coûte, je me sens assez au-dessus de cette mauvaise honte, d'autant plus, qu'étant naturellement porté pour la sincérité et le vrai, ce caractère m'oblige donc à reconnoître non erreur, en me déclarant en faveur de la fabrique de porcelaine de V. M., tant pour le relief de l'ouvrage, que la vivacité des couleurs du service à thé, qui l'emporte sur ce que j'ai vu de celle de Saxe. Pour ce qui est de la tasse mosaïque, je m'imagine y trouver le pinceau de Vatteau, tant elle est ravissante.

Vous avez, Sire, un talent bien particulier, puisqu'au-lieu de punir la témérité de mes doutes, je m'en trouve récompensé par ce beau présent.

Si ce n'étoit la crainte d'être puni une seconde fois, je m'aviserois encore d'une autre réflexion, savoir: si les experts de votre fabrique n'auront pas le sort de ces machinistes, dont les modèles ne réussissent qu'en petit.

Vous ajoutez, sans doute, Sire, une demie année au cours de ma vie par l'envoi de l'oxicrat, dont je me servirai comme de remède.

Je suis pénétré de tant de bienfaits, et ce qui me

me mortifie le plus, c'est le défaut de vous en pouvoir prouver ma reconnoissance, et de témoigner à V. M. la réalité du zèle, de l'attachement et de la fidélité que j'ai pour sa personne.

Vivez, Sire, pour le bien de l'État et votre gloire. Exercez, manœuvrez, et vous fâchez un peu quelquefois ; tout cela contribue à votre santé selon le système de feu le vieux Routier (*a*). Je suis, etc.

P. S. Vous serez très-bien venu chez vous à Brandebourg, Sire, et vous y trouverez à midi le pot au feu d'un réfugié.

LETTRE XV.

Du Roi.

Ce 27 avril 1764.

JE suis charmé de l'aveu que vous me faites, mon cher ami, de la bonté de ma porcelaine. Nous attendons que le grand bâtiment soit achevé pour travailler en grand. Cela ne peut avoir lieu qu'à la Pentecôte ; alors il faut établir les dix grands fours pour la cuisson de la porcelaine, de sorte que l'ouvrage ne pourra être véritablement en train que vers le milieu de septembre. On a déjà fait de grandes pièces dans les deux fourneaux que nous avons, qui ont fort bien réussi ; mais nous avons des commissions pour la Russie et la Hollande, aux-

---

(*a*) Le prince Léopold d'Anhalt.

quelles on travaille incessammant pour les expédier.

J'entretiens actuellement cinq cent et sept personnes à cet ouvrage ; il n'y a que les fours qui nous arrêtent ; mais au mois de septembre cet obstacle sera levé.

Vous vous imaginez, mon cher, que je suis encore aussi vif qu'autrefois ; mais vous vous trompez. J'ai mis de l'eau dans mon vin, et je corrige à la vérité ce qu'il y a de défectueux dans la partie de l'exercice, mais sans sortir de mon assiette ordinaire. Ce qui regarde le commun soldat sera l'année prochaine en ordre aussi-bien qu'avant la guerre ; pour ce qui regarde l'officier, c'est où porte ma plus grande attention. Pour qu'ils deviennent ensuite vigilans dans le service, et qu'ils se forment le jugement, je leur fais enseigner la fortification, et avec cela on tâche de les obliger à raisonner sur tout ce qu'ils ont à faire.

Vous comprenez bien que cette méthode ne sauroit réussir en général, mais dans le grand nombre nous formerons des sujets et des officiers qui ne seront pas généraux par brevet, et qui en auront vraiment les qualités.

Adieu, mon cher ami ! je vous manderai quand je pourrai venir à Brandebourg. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XVI.

Du Roi.

Ce premier juin 1764.

SI je ne vous écris pas moi-même, mon cher ami, c'est que j'ai la goutte à la main gauche. Vous direz peut-être que je pourrois bien conduire la plume de la main droite, mais le papier m'échapperoit, et je ne veux pas fatiguer vos yeux d'un griffonnage de chat.

Cet accident, qui m'est venu fort mal-à-propos, m'a empêché de voir les régimens de la Poméranie et de la Nouvelle-Marche, et m'a obligé de différer de deux jours la revue des régimens de Magdebourg.

J'irai sans façon chez vous comme un ancien ami en passant par Brandebourg. J'y serai le 4 à midi. Je n'amène avec moi qu'un seul ami bien digne de votre amitié et de votre estime; ainsi nous ne serons que nous trois si vous le trouvez bon. Il ne faut que peu de chose pour me nourrir; je ne vous demande qu'une bonne soupe et un plat d'épinards, bon visage d'hôte, et de vous trouver en bonne santé. Ce dernier article est de tous celui que je vous recommande le plus.

Adieu, mon cher ami, j'espère vous assurer alors de toute mon estime.

LETTRE XVII.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 26 septembre 1764.

SIRE!

Un proverbe dit, que les choses qui coûtent de la peine, produisent des effets d'autant plus agréables. Cela étant, j'ai lieu de croire que V. M., après avoir parcouru en chevauchant les Alpes de la Silésie, doit être très-satisfaite de son voyage. Je le souhaite, Sire, et juge avec fondement, que vous ne ferez jamais le tour de vos contrées sans vous rappeller la peine que vous a coûté la gloire de leur conquête. Jouissez du repos, Sire, (s'il en est pour vous) que Sans-Souci vous présente avec ses fruits excellens, et agréez mes actions de grâces pour la part dont vos Krutisch (*a*) m'ont pourvu pendant votre absence.

Portez-vous bien, Sire, et prospérez en toutes vos entreprises. Je suis, etc.

LETTRE XVIII.

Du Roi.

Ce 26 septembre 1764.

Je suis très-sensible aux sentimens d'attachement que vous avez bien voulu me renouveller par votre lettre d'aujourd'hui, à l'occasion du voyage que j'ai heureusement fait en Silésie.

(*a*) C'est le nom du premier jardinier du roi.

J'y ai trouvé les choses en assez bon état, et ne suis fâché que d'y avoir vu votre beau-fils (*a*) dans un état des plus malingres, qui donne tout lieu d'appréhender qu'il cessera bientôt de vivre. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

P. S. Me voici de retour, mon cher. Je puis dire de mon voyage économique et militaire, que si je n'ai pas trouvé tout également bien, du moins tout est passable.

LETTRE XIX.

Du Roi.

Ce 19 octobre 1764.

J'Ai reçu, mon cher ami, le pâté du Périgord de Brandebourg (*b*). Je l'ai gardé pour apprendre si vous en voulez prendre votre part. Je suis tout seul ; si le voyage ne vous incommode pas, ou si d'autres raisons ne vous retiennent, il dépendra de vous de rendre une petite visite à votre ami.

Le pauvre Nimscheffski, qui étoit un bon et digne officier, vient de décéder. J'en suis fâ-

(*a*) Le colonel de Nimscheffski.

(*b*) Le roi aimoit les truffes, et faisoit venir tous les ans un pâté du Périgord. Fouqué avoit amené de la Croatie quelques chiens dressés à déterrer les truffes. On trouva dans les environs de Magdebourg et de Halberstadt, des truffes qui ne le cédoient point à celles d'Italie, et Fouqué en ayant fait faire un pâté à la façon de ceux du Périgord, l'envoya au roi, qui le trouva très-bon.

ché, mais bientôt nous irons le rejoindre dans ce pays d'où personne ne revient.

Nous avons fait des manœuvres qui ont réussi tant bien que mal. Les officiers de l'état-major ne sont pas encore réformés ; il faut encore quelques années pour remonter cette machine sur le pied précédent. Cependant, je me fais vieux, et je devrois plutôt penser à graisser ma voiture pour le grand voyage, qu'à manœuvrer avec des troupes que, selon toutes les apparences, je ne menerai plus à l'ennemi.

Adieu, mon cher ; bonne santé, contentement et bonne humeur ; voilà ce que je vous souhaite bien cordialement.

LETTRE XX.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 22 octobre 1764.

SIRE!

LE retour de mon domestique m'auroit averti trop tard de l'honneur que V. M. me destinoit à midi, si d'ailleurs je n'eusse été empêché de m'y rendre par des incommodités hémorroïdales, dont je ne fais que de me remettre. Les ordres gracieux de V. M. me permettent de lui alléguer ces raisons. Je la supplie d'accorder pendant cette saison le repos et la chaleur convenables à mon état valétudinaire, pour mettre, s'il se peut, quelqu'intervalle à la suite du colonel Nimscheffski, en qui vous avez perdu un très-digne et bon officier. Non que je craigne

la mort, mais je serois assez d'accord de jouir quelque temps de la tranquillité et de la douceur que vos bontés procurent à ma vie. Ce qui en redouble l'agrément, est de vous savoir bien portant, Sire. Je l'attribue aux promenades journalières de V. M.

Puissiez-vous enfiler vos allées, bâtir cinquante années de suite des colonnades et des palais, puis voiturer avec le char d'Élie droit au paradis! Je suis, etc.

LETTRE XXI.

Du Roi.

Ce 26 octobre 1764.

Demeurez, mon cher ami, au coin de votre foyer, parce que la chaleur vous est salutaire. Conservez-vous, c'est votre premier devoir, et puis, si vous n'avez rien de mieux à faire, pensez quelquefois à votre ami absent.

Je conçois que la perte que vous venez de faire vous doit être sensible; votre gendre étoit jeune, il avoit échappé à tous les dangers d'une guerre meurtrière, et puis il s'en va mourir dans le moment qu'il devoit recueillir les récompenses de ses services. Cela est cruel! mais il faut dire comme cette femme Lacédémonienne, qui apprenant que son fils avoit été tué à la bataille de Maraton, dit: *Je savois en le mettant au monde, qu'il n'étoit pas immortel.* Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut en venir là; tel a été le sort des races précédentes,

et tel sera le nôtre. Cependant, tandis qu'on est dans le monde, il est juste d'en profiter quand on le peut, et d'en prendre les douceurs, qui servent d'antidote aux amertumes dont la vie de tous les hommes est empoisonnée.

Je vous remercie de vos truffes de Magdebourg. Noël (*a*) en fait un pâté; et comme vous n'avez pas pu goûter le vôtre, je vous enverrai le mien.

Adieu, mon cher ami, portez-vous bien; bannissez la tristesse de votre esprit, et conservez-moi un ami pour qui mon estime ne cessera qu'avec ma vie.

LETTRE XXII.

Du Roi.

Ce 19 décembre 1764.

JE vous envoie, mon cher ami, une petite marque de souvenir. Je vous destinois un service de table et des vases, mais nous ne pouvons avoir ces choses qu'au mois de Mars, où toute la fabrique sera montée et en état de fournir ce qu'on voudra.

Portez-vous bien, mon cher, et n'oubliez pas vos vieux amis. Adieu.

(*a*) Maître-d'hôtel François du Roi. Voyez tome VII, page 128, des *Œuvres primitives du Roi*, la jolie Épître que Fréderic lui adresse sur ses talens pour la cuisine.

LETTRE XXIII.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 24 décembre 1764.

SIRE!

QUoique la réception de votre belle porcelaine me cause beaucoup de joie, cette joie ne sauroit néanmoins surpasser celle que je ressens de la satisfaction que vous doit donner la réussite de cette fabrique, puisque c'est votre production et votre ouvrage, qui répond à tout le reste de vos entreprises. Je vous en félicite, Sire, et ne doute pas que ce grand et bel établissement ne parvienne bientôt à sa dernière perfection. Agréez, Sire, les vœux sincères de mon cœur, pout le renouvellement d'année et la conservation de votre santé. Je suis, etc.

LETTRE XXIV.

Du Roi.

Ce 10 février 1765.

JE vous envoie, mon cher ami, un fragment de pâté de Périgord véritable, avec des truffes qui viennent de ce pays-là. Je souhaite qu'il vous ragoûte, et que cette occasion me procure des nouvelles de votre santé. Car quoique voisin, je n'apprends pas le mot de ce qui vous regarde, bien que personne ne s'y intéresse plus que votre ancien et fidèle ami.

LETTRE XXV.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 11 février 1765.

SIRE!

JE suis très-sensible à la bonté de votre gracieux souvenir, et me réjouis fort de vous savoir dans votre repos. Il paroît très-convenable, Sire, d'en prendre de temps en temps à votre âge, pour faire vie qui dure. La différence de l'original du pâté de Périgord à la copie de Brandebourg me paroît très-remarquable. Je dois la même justice à celui de Sans-Souci, et trouve selon mon goût, que l'assaisonnement de Sir Noël l'emporte sur l'original même.

Ma santé est fort journalière ; je ne sors de mon enclos que pour me rendre au temple, y porter mes vœux pour la prospérité de V. M., et puis de temps en temps pour déterrer un blaireau. D'ailleurs je vis dans la retraite, et ne vois chez moi que quelques officiers de la garnison, mes collègues et ma fille, qui depuis peu de temps est revenue s'établir à Brandebourg avec ses deux enfans, Henriette et Wilhelmine de Nimscheffski, dont le défunt m'a nommé tuteur. C'est dans cette qualité, Sire, que j'ose supplier V. M. de vouloir leur accorder la grâce de trouver un jour place au chapitre de Halle.

Je suis, etc.

LETTRE XXVI.

Du Roi.

Ce 11 mars 1765.

JE reviens de Berlin, mon cher ami; j'ai éte à ma fabrique de porcelaine; j'y ai trouvé deux vases et une jatte à bouillon; j'ai cru que cela pourroit vous faire plaisir, et je vous les envoie. Les grandes garnitures des cheminées ne sont point achevées; on travaille aux formes, et dans six semaines au plus tard on pourra avoir de tout ce qu'on voudra. Je ne vous oublierai pas, mon cher, dès que je trouverai quelque chose digne d'orner votre retraite.

Adieu, mon cher ami, mandez-moi comment vous vous portez.

LETTRE XXVII.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 15 mars 1765.

SIRE!

JE ne crois pas qu'un enfant puisse ressentir plus de joie aux étrennes, que j'en ai eu à la réception de vos vases et de la jatte. Je les trouve d'une beauté achevée, tant pour la blancheur de la porcelaine, que pour le goût et les couleurs. Je suis convaincu que ni le Japon ni l'Europe n'ont rien produit de semblable, ni en si peu de temps.

Il ne me reste plus, Sire, que le désir de

pouvoir reconnoître dignement toutes les grâces dont V. M. daigne me combler.

Ma santé est passable. La voix s'affoiblit de plus en plus ; il y a des jours où j'ai peine à me faire entendre. Je suis, etc.

LETTRE XXVIII.

Du Roi.

Ce 25 avril 1765.

Mon cher ami, j'ai eu depuis cinq semaines la goutte et les hémorroïdes, d'une façon plus violente que je ne les ai eues jamais ; et comme le mal est passé, et que je commence à me remettre à présent, je n'ai rien de plus pressé que de vous donner de mes nouvelles.

Je souhaite d'en apprendre de bonnes de votre part, et que votre santé aille en augmentant. J'espère, mon cher, que ce que je vous en écris ne vous sera pas désagréable, et que votre réponse me tranquillisera sur l'état de votre santé.

Adieu, mon cher, je vous embrasse de tout mon cœur, et j'espère que vous ne serez pas fâché si je viens chez vous en allant à Magdebourg.

LETTRE XXIX.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 28 avril 1765.

SIRE!

JE suis au comble de ma joie, de vous savoir mieux portant, et je rends mes très-humbles actions de grâces à V. M. de la consolante nouvelle qu'elle vient de m'en donner.

Il m'a paru être présent aux violentes douleurs de votre goutte, Sire, jusqu'à m'en faire grincer des dents, ce qui apparemment a augmenté en même temps les souffrances d'une enflure à mes deux jambes, dont je suis incommodé depuis quelques semaines.

Je commence à me remettre par le moyen du petit lait. Mais votre santé, Sire, me tient plus à cœur que la mienne, et j'ose supplier V. M. de faire tout son possible, pour vous donner durant la belle saison, le temps de reprendre vos forces.

Vous serez le bien venu chez vous à Brandebourg; je me trouverai trop heureux et honoré dans mon refuge de pouvoir vous présenter le pot au feu.

Je suis, etc.

LETTRE XXX.

Du Roi.

Ce 6 juin 1765.

Je serai le 9 à midi chez vous, mon cher ami; je viens tout seul; cela n'exige ni festin ni dépense. Le pot au feu, pris à la lettre, est suffisant. Je souhaite de vous y voir en bonne santé, gai, et de bonne humeur.

Ici à la revue il y a eu du haut et du bas. Ce n'est ni comme à Berlin ni comme à Stettin; mais il faut que cela vienne.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse tendrement.

LETTRE XXXI.

Du Roi.

Ce 26 juin 1765.

Je vous envoie, mon cher ami, quelques fruits de Sans-Souci; j'ai encore quelque chose pour vous, que je voudrois vous donner à vous-même. La cour de Brunswick vient ou arrive ici le 10 du mois prochain. Voilà le temps, mon cher, dont je puis disposer; c'est à vous de choisir le vôtre.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse.

LETTRE XXXII.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 27 juin 1765.

SIRE!

DEpuis l'existence de Brandebourg on n'y a point vu paroître, selon toute apparence, dans la saison présente, les différentes sortes de fruits que V. M. vient de m'envoyer.

Vous y ajoutez, Sire, l'ordre de venir en cueillir moi-même, et je n'y manquerai sûrement pas.

Le sieur Cothénius m'ayant mis aux bains depuis quinze jours, ce qui ne laisse pas de me soulager, je supplie V. M. d'en permettre la continuation jusqu'à samedi prochain, afin que j'aie le dimanche suivant le bonheur de me mettre à ses pieds, et de lui témoigner que je suis, etc.

LETTRE XXXIII.

Du Roi.

Ce 16 septembre 1765.

JE reviens de Silésie, mon cher ami. Les eaux de Landeck m'ont rendu l'usage des jambes, et à présent il ne me paroît presque pas que j'aie eu la goutte.

J'ai vu votre régiment mieux en ordre que jamais. Luck (*a*) est un très-bon officier, et qui sert par honneur et par ambition.

(*a*) Le lieutenant-colonel Luck commandoit alors le régiment

Je souhaite que mon jardinier vous ait bien servi durant mon absence ; c'est à moi maintenant à être votre pourvoyeur, et à fournir votre ménage de fruit et de ce qui peut vous être agréable ; mais j'exige que vous me donniez des nouvelles de votre santé, pour que je sois tranquille sur le sujet de mon bon vieil ami, que j'aimerai jusqu'au tombeau. Adieu.

LETTRE XXXIV.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 16 septembre 1765.

SIRE!

LA confirmation que je viens de recevoir de V. M. du bon effet que les eaux de Landeck lui ont procuré, me donne une joie extrême.

Votre contentement, Sire, fait le mien et mon unique consolation. Je ne cesserai jamais de faire les vœux les plus sincères pour la santé de V. M.

Je ressens toute la satisfaction possible, Sire, de ce que vous avez trouvé mon régiment en bon ordre. Le lieutenant-colonel Luck m'a marqué avec bien de la joie les marques réelles que V. M. lui a données de sa gracieuse approbation, ce qui doit l'engager à faire de plus en plus paroître son zèle pour votre service.

Vous m'ordonnez, Sire, de vous donner de

---

de Fouqué. Il obtint en 1773 un régiment nouvellement formé. Mais en 1780, l'état infirme de sa santé le força de prendre son congé. Le Roi lui accorda alors une pension.

mes nouvelles. J'ai eu depuis près de quatre semaines des douleurs de sciatique ; je me suis avisé de me servir du baume de la Mecque, dont j'avois environ quinze ou dix-huit gouttes, que j'ai prises en autant de jours. Je m'en trouve plus dispos et beaucoup soulagé.

Je vous rends grâces, Sire, de vos excellens fruits, et suis, etc.

LETTRE XXXV.

Du Roi.

Ce 18 septembre 1765.

HEureusement, mon cher ami, il m'est encore resté un flacon de baume de la Mecque, que l'Effendi m'a donné. Je vous l'envoie avec le plus grand plaisir du monde, et j'y ajoute mille vœux, pour que ce baume vous fasse tout le bien imaginable.

Portez-vous bien, et n'oubliez pas le plus fidèle et le plus ancien de vos amis.

LETTRE XXXVI.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 19 septembre 1765.

SIRE!

ON vient de me rendre le flacon de baume de la Mecque, que V. M. me fait la grâce de m'envoyer.

Jamais prince au monde n'a pris plus de soins pour son serviteur que V. M. pour ma santé.

Ce qui vous distingue, Sire, des autres princes, c'est que vous faites tant de bien à un homme qui ne peut, par le moindre service, vous en témoigner sa reconnoissance. Quel sort, Sire! de ne pouvoir répondre à tant de bontés que par les sentimens de l'attachement inviolable et de la fidélité, avec lesquels je serai jusqu'au dernier moment de ma vie, etc.

LETTRE XXXVII.

Du Roi.

Ce 31 décembre 1765.

Bon jour et bon an, mon cher ami; je vous envoie un présent de vieillard à vieillard: une chaise commode, que vous pouvez hausser et baisser selon votre fantaisie; du vrai baume de la Mecque, pour restaurer vos forces; et des breloques de ma manufacture de porcelaine, pour vous amuser. Quand je vous verrai l'été à Potsdam, je vous ferai quelque galanterie plus solide. En attendant je fais, mon cher ami, des vœux pour votre santé, vous assurant que personne n'y prend plus de part que votre ancien et fidèle ami.

LETTRE XXXVIII.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 3 janvier 1766.

SIRE!

VOtre Majesté ne m'auroit jamais prévenu sur le compliment de la nouvelle année, si ce n'étoit qu'un effet d'attention et de discrétion ne m'en eût empêché ; d'ailleurs, je suis persuadé, Sire, que de tous les complimens que vous recevez à cette occasion, il n'y en a certainement pas qui puissent surpasser la sincérité des sentimens de mon cœur pour votre gloire et bien-être.

Je vous remercie, Sire, des belles et bonnes étrennes que vous avez la grâce de m'envoyer, et félicite V. M. de la satisfaction que lui doit donner la réussite de sa porcelaine, d'autant plus, qu'étant la dernière en date, elle l'emporte en beauté sur toutes les autres.

Je ferai bon usage du fauteuil, et m'y dorlotterai de mon mieux.

Le premier envoi de baume de la Mecque de V. M. m'ayant donné quelque force, guéri des crampes et de la sciatique, j'ai lieu d'espérer que le second volume achevera le reste, excepté la respiration et la voix, qui semble diminuer de plus en plus.

Je suis, etc.

LETTRE XXXIX.

Du Roi.

Ce 9 janvier 1766.

JE suis charmé, mon cher ami, que les bagatelles que je vous ai envoyées vous aient été agréables. C'est le dernier flacon de baume de la Mecque qui me restoit. J'ai fait écrire à Constantinople, pour en tenir en réserve, si vous en souhaitez.

Notre carnaval ressemble aux jours ouvriers à Brandebourg ; il n'y a ni spectacle ni rien, à cause d'un deuil de famille qui m'afflige sensiblement. Je me suis relâché pour les derniers quinze jours en faveur de notre jeunesse, qui n'est guère sensible à la tristesse des autres.

Votre ferme de tabac (*a*) avance bien, et je me flatte que vous aurez lieu d'en être content.

Adieu, mon cher ami, soignez bien votre santé, et comptez toujours sur mon cœur, qui sera à vous à l'avenir, comme durant le passé.

(*a*) Lorsque le roi établit la ferme générale du tabac, il vint une fois à parler à Fouqué pendant qu'il étoit chez lui à Brandebourg, de l'avantage des intéressés, et lui conseilla d'y prendre part. Fouqué fit des difficultés, préférant les intérêts plus modiques, mais plus sûrs, qu'il tiroit de la Landschaft à Berlin. Le roi entra là-dessus dans sa chambre, et revint bientôt après avec une somme considérable qu'il remit à Fouqué : » Voici, lui dit-il, » de l'argent que je vous apporte, pour que vous en achetiez » des actions de tabac ».

LETTRE XL.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 9 janvier 1766.

SIRE!

JE suis pénétré de toutes les bontés que vous me témoignez, au point que je ne puis en rendre les remerciemens convenables, tant par rapport aux soins que V. M. prend de ma santé, que pour celui qu'elle prend de mes intérêts. Ce dernier point m'engage à lui demander une nouvelle grâce.

Sire, la voici. J'ai perdu à la prise de Glatz toutes mes obligations, il y en avoit pour 18,500 écus de votre Landschaft de Berlin, dont je joins ici la note. Je supplie V. M., pour la sûreté de ma famille, de vouloir m'en accorder de conformes aux premières qui étoient soussignées de sa main.

Nous sommes autorisés tant par la raison que par l'usage, de modérer le chagrin aussi-bien que la joie. Conséquemment, Sire, V. M. peut sans scrupule jouir du carnaval et du masque.

Comme V. M. se porte bien à l'entrée de son année climatérique, je me flatte que sa santé sera de longue durée.

Je suis, etc.

LETTRE XLI.

Du Roi.

Ce 12 janvier 1766.

LA lettre du 9 que vous m'avez fait parvenir, m'ayant été remise, j'ai saisi avec plaisir l'occasion de vous marquer ma bonne volonté pour vous obliger, et j'ai donné des ordres précis à la Landschaft, afin de faire expédier de nouveau et envoyer à ma confirmation les contracts, selon le dénombrement que vous en avez joint sur les fonds que vous y avez placés. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

P. S. Vous recevrez, mon cher ami, vos quittances dès qu'on me les aura envoyées.

LETTRE XLII.

Du Roi.

Ce 9 février 1766.

JE vous envoie, mon cher ami, une petite provision de truffes d'Italie qu'on m'a fait tenir par Vienne. Je souhaite qu'elles vous soient agréables, et qu'elles vous ragoûtent et réveillent votre appétit.

J'attends ici tranquillement dans mon trou le retour du printemps; cette saison-ci n'est pas faite pour notre âge. Nous autres vieillards ne ressuscitons qu'au printemps et végétons en

été ; mais l'hiver n'est bon que pour cette jeunesse bouillante et impétueuse, qui se rafraîchit à des courses de traîneaux et à se peloter de neige.

Adieu, mon cher ami ; je fais des vœux pour votre conservation et pour tout ce qui peut répandre des agrémens sur votre vie.

LETTRE XLIII.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 11 février 1766.

SIRE!

JE rends grâces à V. M. des truffes d'Italie qu'elle vient de m'envoyer. Ceux qui auront goûté de l'une et de l'autre espèce, trouveront que celles de votre bon pays de Magdebourg et de Halberstadt les surpassent infiniment. Le long voyage des Ultramontaines peut en être la cause.

Puissiez-vous, Sire, jouir long-temps de tous les mets et de tout ce qu'il y a de bon dans ce monde, puisque personne n'en est plus digne que vous!

Je me flatte, Sire, que vous passerez bien au-delà de mon âge de soixante-neuf ans, sur-tout depuis les effets des bains de Landeck, qui vous ont raffermi au point de supporter également le froid et le chaud de la saison au temps de vos manœuvres.

Je deviens sourd, Sire, et j'ai toute la peine du monde à me faire entendre.

Votre serviteur s'achemine tout doucement vers le grand voyage. Tôt ou tard, et qu'elle qu'en soit l'issue, soyez persuadé que je vous aimerai, Sire, avec un dévouement inviolable et le plus profond respect, jusqu'au dernier moment de ma vie. Je suis, etc.

LETTRE XLIV.

Du Roi.

Ce 16 février 1766.

Votre lettre, mon cher ami, m'a attristé. Vous parlez de votre départ ; et si cela dépend de moi, j'ai envie de vous conserver le plus long-temps possible. On trouve par-tout des hommes, mais rarement d'aussi honnêtes gens et d'aussi fidèles amis que vous. Soignez-vous le plus qu'il est possible pour que je ne vous perde pas si-tôt, et songez au chagrin que j'aurai si je me vois séparé de vous pour jamais. La surdité ne fait rien à l'affaire ; on a des cornets qui facilitent l'ouïe ; feu madame de Rocoulle en avoit, et je vous en ferai faire ; de sorte que j'espère qu'à l'aide du beau temps vous reprendrez des forces, et que je pourrai avoir encore le plaisir de jouir de vous à Sans-Souci.

Plein de cette persuasion, je vous prie de faire tout ce qu'il faut pour vous conserver, afin que j'aie alors le plaisir de vous embrasser, et de vous donner des marques de ma sincère tendresse. Adieu.

LETTRE XLV.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 19 février 1766.

SIRE!

JE ne puis répondre à vos bontés, un torrent de larmes me serre le cœur, et l'expression me manque. Toute ma consolation et ce qui me flatte le plus, c'est que vous m'estimez au nombre de vos amis. Mais qui suis-je moi, pour recevoir tant de grâces? un chien mort comme votre Mephiboseth.

L'ordinaire des princes n'est pas d'avoir l'ame si tendre; et vous qui les surpassez tous, Sire, comment s'est-il pu faire que vous l'ayez si flexible pour vos amis? aussi j'en reconnois tout le mérite, la grandeur et le prix.

Je ne crois pas, Sire, et le Ciel m'en est témoin, qu'on puisse surpasser les sentimens d'attachement que j'ai pour votre auguste personne. Je baisse beaucoup et de tous côtés; je parle fort peu, parce qu'on a peine à m'entendre; et même je ne puis articuler ce que je veux dire, comme feu le général de Rochow.

Peut-être que la belle saison y portera quelque changement, et me procurera encore le seul bien où j'aspire en ce monde, qui est de vous voir.

Je suis, etc.

LETTRE XLVI.

Du Roi.

Ce 24 février 1766.

JE vois bien qu'il faut vous fortifier, mon cher ami. On a voulu goûter il y a deux jours du vin de Hongrie de mon grand-père, on l'a trouvé bon. J'ai gardé la bouteille, je vous l'envoie ; c'est la dernière. Puisse-t-elle vous faire du bien !

Si vous voulez d'autres vins vieux, j'en ai de toutes les espèces, et je me ferai un vrai plaisir de vous les fournir ; vous n'avez qu'à le dire. Je fais mille vœux pour votre conservation, en vous embrassant de tout mon cœur. Adieu, mon cher ami.

LETTRE XLVII.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 2 mars 1766.

SIRE!

QUel dommage, et quelle perte pour V. M. de vous priver de tout ce qu'il y a de plus délectable en fait de vin, et d'être d'un goût si opposé à celui de S. Luc. Ce saint homme, avancé en âge sans doute et avec un estomac débile, jugea en bon connoisseur que le vin vieux étoit préférable au nouveau. Nonobstant les sentimens si contraires de V. M., je ne cesserai de

faire les vœux les plus ardens pour la conservation de ses précieux jours. Je suis, etc.

LETTRE XLVIII.

Du Roi.

Ce 16 avril 1766.

JE vous envoie, mon cher ami, quelques légumes et ce qu'il y a de plus nouveau dans le jardinage. Je souhaite que cela vous fasse plaisir, que vous en mangiez en bonne santé, et que cela vous fasse ressouvenir de votre vieil ami.

LETTRE XLIX.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 17 avril 1766.

SIRE!

JE vous rends grâces des légumes que V. M. vient de m'envoyer. Ce n'est qu'à Sans-Souci où l'on puisse trouver des choses si précoces. Également pénétré de joie de vous savoir en bonne santé, Sire, que de reconnoissance pour votre gracieux souvenir. Je suis, etc.

LETTRE L.

Du Roi.

Ce 31 mai 1766.

MOn cher ami, je m'invite tout rondement à dîner chez vous sans façon, comme l'amitié l'au-

torise, pour le 2 juin, ce qui est après-demain.

Je me réjouis d'avance, mon cher Fouqué, d'avoir le plaisir de vous embrasser. Je serai à onze heures chez vous. Adieu, mon cher ami.

LETTRE LI.

Du Roi.

Ce 5 juillet 1766.

JE vous envoie, mon cher ami, quelques fruits de mon jardin. J'ai eu à faire jusqu'ici; à présent je suis seul; cependant je ne vous invite à venir que quand la pluie sera passée, parce que le froid qu'il fait à présent ne seroit pas convenable à votre santé. Vous aurez la bonté de me dire naturellement si ce petit voyage vous convient, et quand vous voulez le faire, pour que je vous envoie de mes chevaux d'avance.

Adieu, mon cher ami, je reconnoîtrai ce plaisir que vous voulez me faire, et je vous embrasse.

LETTRE LII.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 5 juillet 1766.

SIRE!

JE vous rends grâces des bons fruits que V. M. vient de m'envoyer.

Plus mon cœur est pénétré de reconnoissance pour le gracieux souvenir de V. M., et plus je suis mortifié, Sire, de me voir dans la situation

qui m'ôte le pouvoir de me rendre à vos ordres.

Mes maux de reins sont encore les mêmes, et ne me permettent pas de quitter mon fauteuil. J'espère que le beau temps en dissipera les douleurs, et me mettra en état de satisfaire l'empressement respectueux que je ressens de me jeter aux pieds de V. M. Je suis, etc.

LETTRE LIII.

Du Roi.

Ce 16 juillet 1766.

JE vous ai envoyé un médecin (*a*), mais comme je sais que vous ne vous en servez que fort superficiellement, je vous envoie, mon cher ami, des melons, qui peut-être seront plus de votre goût. Le médecin prétend que vous avez passé le temps de la saignée, mais qu'en vous faisant tirer un peu de sang, vous vous trouveriez beaucoup soulagé. Personne ne prend plus de part que moi à votre conservation ; ainsi ne trouvez pas étrange que j'entre dans le détail de votre santé et de ce qui peut prolonger les jours de mon ancien et fidèle ami. Adieu, mon cher, je vous embrasse.

(*a*) M. Cothenius, que le roi envoya au général Fouqué, fut très-bien reçu ; mais on lui laissa à peine le temps de s'informer de la santé du général. Delà vient qu'il fut peu satisfait de sa docilité et de sa diète.

LETTRE LIV.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 16 juillet 1766.

SIRE!

CE sont vos bontés seules qui me soulagent. Je vais me servir des bains que votre médecin m'a ordonnés. Je me saigne régulièrement deux fois par an, le 15 d'avril et le 15 d'octobre. Au reste, je me rapporte au goût du public, en donnant aux cerises et aux melons la préférence sur la casse, le sené et la rhubarbe.

Je suis, etc.

LETTRE LV.

Du Roi.

Ce 26 septembre 1766.

JE vous envoie, mon cher ami, du vin de Hongrie, ayant appris en Silésie que vous en désiriez; et je vous envoie en même temps de mes raisins, que vous goûterez en cas qu'ils ne vous soient point nuisibles. J'ai aussi écrit à Constantinople pour du baume de la Mecque, parce que je soupçonne que le vôtre sera consumé. Enfin je voudrois contribuer à votre conservation autant qu'il dépend de moi. Secondez-moi, mon cher, dans cette entreprise, par les soins de votre santé, pour que je conserve le plus long-temps que possible mon bon ancien et fidèle ami. Adieu.

LETTRE LVI.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 27 septembre 1766.

SIRE!

QUels soins prenez-vous d'un homme qui ne vous est plus utile à rien ! Il ne suffit pas que V. M. m'envoie du vin de Hongrie et des raisins qui entr'eux se disputent à qui l'emportera pour le goût, il faut encore que l'Asie y fournisse de son baume.

Comment puis-je, Sire, répondre aux bontés infinies dont V. M. me comble ? Mon cœur éprouve tous les effets de la reconnoissance, mais l'expression me manque.

Rien ne contribue plus à ma conservation, Sire, que les soins gracieux de V. M., sans lesquels je ne serois peut-être plus.

Le baume de la Mecque, Sire, ne laisse pas que de me donner des forces, et je me servirai de votre vin de Hongrie pour fortifier mon estomac, en chantant la louange et la gloire de mon incomparable bienfaiteur.

Quel chagrin pour moi, Sire, de n'être plus en état de prouver par mes services le zèle et le dévouement inviolable avec lesquels je suis, etc.

LETTRE LVII.

Du Roi.

Ce 11 octobre 1766.

J'Ai enfin reçu, mon cher ami, du baume de la Mecque, que mon ministre m'a rapporté de Constantinople. Je vous l'envoie en faisant mille vœux pour qu'il vous fasse tout le bien possible, et en vous assurant que personne ne s'intéresse plus à vous que votre vieil ami.

LETTRE LVIII.

Du Roi.

Brandebourg, ce 17 octobre 1766.

SIRE!

CE n'est pas assez que V. M. ait rendu mes jours heureux, elle cherche encore à les prolonger par les soins gracieux qu'elle prend de ma santé. Je vous rends grâces, Sire, pour la provision de baume de la Mecque que vous venez de m'envoyer. Je me servirai de cet excellent remède comme d'un confortatif et comme d'un témoignage de vos bontés.

Je suis, etc.

LETTRE

LETTRE LIX.

Du Roi.

Ce 19 décembre 1766.

JE vous envoie, mon cher ami, un service de ma porcelaine, que je vous ai destiné depuis long-temps, et que les fours ont empêché d'être achevé plutôt. Je vous prie de vous en servir; s'il se casse, je le completterai facilement.

Portez-vous bien. Vivez pour ma consolation, et jouissez de toutes les prospérités que comporte l'humaine nature. Ce sont les vœux que fait pour vous le plus ancien et le plus fidèle de vos amis.

LETTRE LX.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 23 décembre 1766.

SIRE!

S'Il y a un moyen de prolonger mes jours, je crois que V. M. en possède le secret, témoin la joie que je ressens du beau présent de porcelaine que je viens de recevoir.

Il est certain, Sire, qu'en se servant le matin du baume de la Mecque, à midi d'une soupe bien mitonnée dans vos belles terrines, et au dessert, de votre vieux vin de Hongrie, il y a toute apparence que la continuation peut mener fort loin.

Jugez, Sire, de la vive reconnoissance et de

l'obligation que je dois à V. M. pour toutes ses grâces et ses bontés. Comme je ne vous suis plus utile à rien, Sire, mon temps sera toujours employé à chanter votre los-honneur et gloire (*a*), et à faire des vœux pour la prospérité de votre auguste personne. Je suis, etc.

LETTRE LXI.

Du Roi.

Ce 18 février 1767.

JE vous envoie, mon cher ami, un petit pâté de Périgord. Je souhaite qu'il vous soit agréable, et que votre santé soit assez bonne pour le manger sans incommodité.

Ceux qui viennent de Brandebourg disent que vous vous portez bien ; ce ne sera jamais autant que je le souhaite, car personne ne s'intéresse tant à votre conservation que votre ancien et fidèle ami.

LETTRE LXII.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 18 février 1767.

SIRE !

JE vous rends grâces du pâté de Périgord, dont il vous a plu me faire part. Je le trouve fort bon, et le haut goût n'y manque certaine-

---

(*a*) Cette expression fait allusion à la charge de chanoine du Dôme dont Fouqué étoit revêtu.

ment pas. Mais le moyen de faire tout tourner en bien à qui que ce soit, c'est d'en user sobrement. Je compte sûrement que V. M. fera de même.

Quant à ma santé, Sire, elle est passable. Grâces au temps présent qui me permet de temps à autre de déterrer un blaireau ou un renard; d'ailleurs je parle à ne plus me faire entendre, et je marche en chancellant. Je ne suis plus assuré que sur un seul point, qui est l'attachement inviolable avec lequel mon cœur vous sera voué jusqu'au dernier moment de ma vie. Je suis, etc.

LETTRE LXIII.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 4 septembre 1767.

SIRE!

J'Ose me flatter que votre voyage se sera terminé heureusement à votre satisfaction; j'en juge par l'avancement que vous avez trouvé à propos de faire. La part que j'y prends pour le colonel Luck me fait augurer que V. M. a été contente du régiment. Pour comble de mes vœux, continuez, Sire, à vous bien porter; et après avoir satisfait à vos voyages et à vos revues, j'espère que vous allez vous délasser en préparant une bonne réception au prince d'Orange, et terminer le tout par de belles et glorieuses noces. Permettez-moi, Sire, de vous en faire mes complimens de félicitation. Je

rends grâces à V. M. de la part que j'ai eue pendant votre absence aux melons de Sans-Souci. Je suis, etc.

LETTRE LXIV.

Du Roi.

Ce 7 septembre 1767.

JE suis de retour, mon cher ami, de Silésie, où j'ai trouvé votre régiment très-beau et en très-bon ordre.

Je vais marier bientôt ma nièce; je vous inviterois volontiers aux noces, mais je sais que vous préférez la retraite au grand monde. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LXV.

Du Roi.

Ce 12 novembre 1767.

MON cher ami, je vous envoie du baume de la Mecque arrivé incessamment de Constantinople; des raisins de ma vigne, et quelques bouteilles de ce vieux vin du Rhin que vous aimez. Je souhaite que cela vous soit agréable et que vous vous en régaliez. Vivez, mon cher ami, pour vos amis, sur-tout pour moi qui suis le doyen de tous, et qui vous serai attaché jusqu'au trépas. Adieu.

LETTRE LXVI.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 13 novembre 1767.

SIRE!

JE suis sensiblement touché des nouvelles marques de vos bontés et des grâces que V. M. vient de me témoigner par les soins qu'elle prend de la conservation de mes jours.

J'ai lieu de m'estimer le plus heureux des mortels; sur-tout, Sire, si le Ciel un jour vient à ratifier les grâces que vous m'avez témoignées pendant ma vie. J'ose l'espérer, et me fonde sur l'amitié que je porte à son oint, pour la prospérité et la conservation duquel je ne cesserai de lui adresser mes vœux.

Je suis et serai, Sire, jusqu'au dernier moment de ma vie, etc.

LETTRE LXVII.

Du Roi.

Ce 23 décembre 1767.

MOn cher ami, je croirois avoir mal passé le Noël, si je ne vous envoyois pas une petite marque de mon souvenir. Voici de ma porcelaine, pour que vous jugiez des progrès de ma fabrique, et voici des truffes que j'ai reçues de Turin. Je souhaite que l'un et l'autre vous soient agréables; que vous vous portiez bien, et que vous n'oubliez pas votre ancien et fidèle ami.

LETTRE LXVIII.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 30 décembre 1767.

SIRE!

N'Être plus bon à rien, et jouir des grâces et des bienfaits du roi son maître, est une satisfaction qui ne se fait pleinement ressentir qu'à mon âge.

Vous jugerez, Sire, de la joie que produit en mon cœur votre gracieux souvenir et les belles étrennes qu'il vous a plu d'y ajouter.

La production de votre fabrique de porcelaine est un ouvrage achevé, dont la beauté et le goût surpassent tout ce qu'on peut voir en ce genre. Quant aux truffes de Turin, qui à mon goût ne valent rien, peut-être que celles de votre pays auroient le même sort en faisant un voyage semblable.

Je vous souhaite, Sire, une bonne et heureuse année. Portez-vous bien, soyez content, et prospérez toujours. Je suis, etc.

LETTRE LXIX.

Du Roi.

Ce 7 janvier 1768.

JE vous envoie, mon cher ami, le dernier office que je rends à un neveu que j'ai beaucoup aimé. Je puis vous assurer qu'il n'y a rien d'ajouté, et que son caractère et ses connois-

sances étoient telles que je les ai dépeintes (*a*).

Je ne vous enverrai plus de truffes d'Italie ; il faut que votre cuisinier ne sache pas les accommoder, car tout le monde les a trouvées ici excellentes.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse en faisant mille vœux pour votre conservation.

LETTRE LXX.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 8 janvier 1768.

SIRE!

JE suis sensiblement touché de la mort du prince Henri, duquel à la vérité je n'ai eu de connoissance que de sa figure aimable.

Les soins que vous avez pris, Sire, de son éducation, les espérances que vous fondiez sur le mérite de ce cher prince, et l'éloge que vous lui donnez, sont à la fois un témoignage de l'amitié que vous lui portiez et des bonnes qualités qu'il possédoit. C'étoit en un mot votre ouvrage. J'assistois à son oraison funèbre à l'église du Dôme, où l'on chantoit un hymne qui me fit pleurer à chaudes larmes, c'étoit :

Das Grab ist da, die besten Jahre
Sind auch des blassen Todes Raub ;
Er legt den schönsten auf die Bahre,
Und wirft den stärksten in den Staub ;

(*a*) C'est l'Éloge du prince Henri de Prusse, lu dans l'assemblée extraordinaire de l'académie royale des sciences, le 30 décembre 1767 ; il se trouve ci-après, dans le tome IV.

Die Grabschrift die die Tugend gräbt,
Macht das man auch im Tode lebt, u. s. w. (*a*)

La perte de cet aimable prince est pour ainsi dire irréparable, si ce n'est (avec permission de V. M.) qu'elle veuille redoubler ses soins pour le prince de Prusse, auquel généralement l'on attribue le caractère d'honnête homme avec tous les sentimens qui y répondent (*b*). Vous le devez, Sire, à votre propre gloire, au sang et à l'Etat; de plus, à la reconnoissance et à l'obligation que ce prince vous en aura.

Je vous rends grâces, Sire, de l'exemplaire dont il vous a plu de m'honorer, et que j'estime un ouvrage parfait. Je suis, etc.

LETTRE LXXI.

Du Roi.

Ce 26 avril 1768.

MOn cher ami, j'apprends du général Kleist que vous êtes indisposé, et je vous envoie mon médecin pour s'informer de votre santé. Je fais mille vœux pour vous, c'est à quoi je borne mes facultés. Si j'étois médecin, je voudrois

---

(*a*) C'est-à-dire:

La tombe est prête, et le plus doux printemps
Va s'y confondre avec l'hiver des ans:
Force, beauté, rien ne peut en défendre;
Là, tout n'est plus qu'une stérile cendre.
Le seul burin, hélas! pour un instant
Défend encor la vertu du néant.

(*b*) M. de Fouqué parloit de Fréderic-Guillaume II, Roi actuel. (*L'Éditeur.*)

vous guérir ; et si j'étois Dieu, je vous rendrois immortel ; car les honnêtes gens devroient l'être. Mais ma puissance ne va qu'à faire des vœux pour vous.

S'il y a ici quelque chose à votre service, vous n'avez qu'à dire un mot ; tout ce qui dépend de moi, se fera.

Je souhaite d'apprendre de vous de bonnes et d'agréables nouvelles. En attendant je vous embrasse tendrement. Adieu.

LETTRE LXXII.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 27 avril 1768.

SIRE!

SAns être ni Dieu ni médecin, vos bontés et vos grâces ne laissent pas que d'opérer de bons effets ; sur-tout la joie que je ressens de vous savoir en parfaite santé, dont je vous souhaite la continuation pendant une longue suite d'années.

Quant à moi, je vais mon chemin, et je m'apprête peu-à-peu pour le grand voyage. Le quinquina vient de me guérir de la fièvre ; il ne me reste plus pour achever la cure, que de pouvoir entendre, parler et marcher.

Je me rappelle qu'ayant engagé défunt le duc de Barby, il y a trente ans passés, à se servir des bains de Lauchstædt, près de Halle, il y alla avec deux béquilles, et en revint sain et sauf au bout de quatre semaines, marchant comme à l'ordinaire.

Je serois fort tenté d'en faire l'expérience, si V. M. m'en accorde la permission. Ce qui toutefois ne se fera qu'après le passage de V. M. par Brandebourg. Je suis, etc.

LETTRE LXXIII.

Du Roi.

Ce 28 avril 1768.

J'Ai été bien-aise de voir par votre lettre que votre santé se rétablit, et que vous êtes intentionné de vous servir des eaux de Lauchstædt. Il dépendra absolument de vous d'y aller quand vous voudrez, pourvu que cela ne soit pas justement dans le temps des revues prochaines, quand j'irai à Magdebourg; parce que, en passant par Brandebourg, je voudrois bien avoir le plaisir de vous voir. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

LETTRE LXXIV.

Du Roi.

Ce 13 octobre 1768.

MOn cher ami, voici le petit tribut que je vous offre; ne regardez pas à la somme, mais ne considérez que le cœur tendre du plus fidèle de vos amis qui voudroit vous faire plaisir. Ménagez-vous bien; vivez comme Méthusalem, et soyez persuadé que je vous aimerai de corps et d'ame jusqu'à mon dernier soupir.

LETTRE LXXV.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 14 octobre 1768.

SIRE!

JE ne sais que répondre aux grâces et aux bienfaits dont je me vois comblé. Les expressions, par lesquelles je voudrois marquer à V. M. ma reconnoissance, me manquent. Cependant, Sire, j'ose assurer V. M. que je suis moins sensible à tous les trésors que vous pourriez m'offrir, qu'aux termes gracieux qu'il vous plaît d'y ajouter.

Mon cœur vous est garant, Sire, de l'attachement inviolable que j'aurai jusqu'au dernier moment de ma vie pour votre auguste personne.

Je suis, etc.

LETTRE LXXVI.

Du Roi.

Ce 22 décembre 1768.

MOn cher ami, voici une petite marque de souvenir que je vous envoie. L'usage est que les familles se fassent des présens à la Noël; et je vous traite comme de la famille, tant en qualité d'honnête et preux chevalier sans peur et sans reproche, qu'en qualité de mon ancien ami.

Ayez bien soin de votre santé, pour que je conserve mon bon et vieil ami le plus long-temps possible, et que j'aie encore souvent le plaisir de vous assurer de vive voix de toute l'étendue de ma tendresse et de mon estime.

LETTRE LXXVII.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 24 décembre 1768.

SIRE!

IL s'en faut de beaucoup que mes enfans aient ressenti à leurs étrennes la joie que j'ai eue à la réception des vôtres, et du gracieux souvenir dont il vous a plu de m'honorer. Que ne puis-je reconnoître dignement tant de bontés! Je ne le puis qu'en idée et par des vœux qui sont d'autant plus sincères, qu'ils partent de cœur et d'affection. Je ne parle plus à me faire entendre, et je perds l'ouïe. Je cherche à Berlin un petit cornet, pour suppléer, s'il est possible, à ce défaut, tel que madame Rocculle en a eu, sans le pouvoir trouver. Je suis, etc.

LETTRE LXXVIII.

Du Roi.

Ce 9 janvier 1769.

JE vous envoie, mon cher ami, tous les instrumens acoustiques que j'ai pu recueillir ici, avec une note sur leur usage. Je souhaite qu'ils vous rendent l'ouïe et soulagent votre vieillesse Si je pouvois vous rajeunir, je le ferois; mais cela passe mes forces.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LXXIX.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 12 janvier 1769.

SIRE!

S'Il y a moyen de me rétablir, je dois certainement l'attendre des bontés de V. M. Je vous rends très-humblement grâces, Sire, des instrumens que vous venez de m'envoyer, et dont les deux plus grands font leur effet. J'en ferai demain l'épreuve au temple, où je prierai pour la prospérité de mon auguste bienfaiteur. Je suis, etc.

LETTRE LXXX.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 5 septembre 1769.

SIRE!

PErmettez que je vous témoigne la part que je prends à votre heureux retour de la Silésie, et de la visite remarquable qu'elle vient de recevoir de S. M. Impériale à Neisse. Trait qui sera à jamais mémorable dans votre histoire. Je souhaite, Sire, que le tout se soit terminé à la satisfaction de V. M.; et que ce prince, désireux de s'instruire, en rendant justice à vos talens militaires, ne veuille pas un jour mettre à profit contre son maître (à l'exemple des Russes) les instructions qu'il vient d'en recevoir.

Je suis, etc.

LETTRE LXXXI.

Du Roi.

Ce 7 septembre 1769.

MOn cher ami, je vous suis bien obligé de la part que vous prenez à la visite que j'ai reçue.

Ce jeune empereur est un prince plein de mérite et d'ambition. Il m'a témoigné toute l'amitié qu'un de mes plus proches parens pourroit avoir pour moi.

Il m'a même dit, qu'il ne comptoit jamais faire usage envers moi ou ma famille de ce qu'il pourroit apprendre chez nous.

Il est parti très-satisfait, et m'a invité l'année prochaine à venir chez lui; ce que je lui ai promis, comme cela n'étoit que juste.

On a trouvé votre régiment très-beau, et en bon ordre. Toutes ces troupes sont dans un tel état, qu'il ne reste presque rien à désirer pour elles que leur conservation; en un mot, j'ai en tout lieu d'être content de mon voyage. Je vous envoie des fruits de mon verger; car, mon cher ami, à notre âge il ne nous reste que de cultiver nos jardins.

Je vous embrasse du fond de mon cœur, en vous assurant que je suis tout à vous.

LETTRE LXXXII.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 8 septembre 1769.

SIRE!

JE suis charmé d'apprendre par votre gracieuse lettre, que vous êtes satisfait et de la visite de Sa Majesté Impériale et de tout votre voyage. Je ne souhaite plus que de vous savoir toujours en bonne santé ; rien ne sauroit égaler la consolation que j'en ressens.

Je vous rends grâces, Sire, du fruit excellent que vous avez eu la bonté de m'envoyer.

Je suis, etc.

LETTRE LXXXIII.

Du Roi.

Ce 29 décembre 1769.

JE vous envoie, mon cher ami, des étrennes de ma fabrique de porcelaine. Les progrès en sont sensibles ; et je souhaite que cela puisse vous faire quelque plaisir ; c'est ce que je désire, vous aimant et vous considérant comme un preux chevalier, et comme le plus ancien de mes amis. Je suis à vous de corps et d'ame.

LETTRE LXXXIV.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 29 décembre 1769.

SIRE!

JE vous rends grâces des étrennes que V. M. a eu la bonté de m'envoyer. La beauté de la porcelaine s'augmente de jour en jour, et je crois qu'elle est parvenue à son plus haut période, tant en beauté de dessin qu'en blancheur.

Ce qui m'est le plus sensible, est le gracieux souvenir de V. M.; et ce que je souhaite ardemment, est la parfaite santé et la conservation de son auguste personne.

Je suis, etc.

LETTRE LXXXV.

Du Roi.

Ce 6 mai 1770, jour de la bataille de Prague.

JE vous envoie, mon cher ami, des vieux vins de Hongrie, pour vous en délecter le même jour où vous fûtes, il y a treize ans, si cruellement blessé par nos ennemis.

J'ai eu la goutte qui m'a fort maltraité cette fois par trois accès consécutifs aux deux jambes comme aux genoux, mais je n'y pense plus.

Nous exerçons que c'est une merveille, et je vais mon train tant qu'un souffle de vie m'anime.

Puissiez-

Puissiez-vous aussi-bien vous porter que je le désire, et être persuadé de la tendresse et de l'estime infinie qui m'attache à votre personne.

LETTRE LXXXVI.

De M. de Fouqué.

SIRE!

Brandebourg, ce 7 mai 1770.

JE vous rends grâces des vieux vins de Hongrie que vous avez eu la bonté de m'envoyer pour célébrer le jour de la bataille de Prague. Il me servira de confortatif, vu que je baisse par tous les organes.

Le rétablissement de V. M. contribue au mien. La triste expérience que vous en avez, fait que vous savez y porter remède par le régime. Je souhaite qu'elle soit durable, et que vous puissiez faire les exercices jusqu'à la fin du siècle.

Je suis, etc.

LETTRE LXXXVII.

Du Roi.

Ce 24 décembre 1770.

JE vous envoie, mon cher ami, une petite marque d'amitié et de souvenir, que j'espère que vous prendrez comme venant de la part de votre plus ancien et fidèle ami. Je souhaite qu'à la nouvelle année vous recou-

vriez la voix, la vue et l'ouïe ; que vous m'aimiez toujours un peu, et que vous soyez persuadé de mon amitié et de mon estime. Adieu.

LETTRE LXXXVIII.

De M. de Fouqué.

SIRE!

Brandebourg, ce 28 décembre 1770.

JE suis sensiblement touché du souvenir que V. M. vient de me réitérer, et c'est avec bien du regret que je ne puis reconnoître dignement tant de bontés. Je ne le puis que par les vœux les plus sincères et par les assurances que votre contentement fait mon unique consolation et mon seul soulagement dans mes infirmités, qui s'augmentent toujours et dont je n'ai aucun lieu d'espérer quelque changement. Je rends grâces à V. M. de la belle porcelaine qu'elle a eu la bonté de m'envoyer, et qui surpasse tout ce que j'ai vu jamais en ce genre. Je suis, etc.

LETTRE LXXXIX.

De M. de Fouqué.

Brandebourg, ce 23 septembre 1771.

SIRE!

PErmettez-moi de vous témoigner la part que je prends à votre heureux retour de la Silésie ; souhaitant de tout mon cœur qu'il se soit ter-

miné en parfaite santé et à la satisfaction de V. M. Je vous rends grâces, Sire, du fruit excellent qui m'est parvenu par l'ordre de V. M. pendant son absence. Je suis, etc.

LETTRE XC.

Du Roi.

Octobre 1771.

JE suis bien aise, mon cher ami, que les fruits vous aient été agréables. C'étoit à cette intention qu'ils vous ont été envoyés, et encore parce que j'ai supposé que le Brandebourg n'en fourniroit pas beaucoup cette année. Je reviens de la Silésie, où j'ai trouvé beaucoup d'ouvrage achevé, mais où il reste cependant encore bien des choses à faire.

Votre régiment commence à devenir beau, mais je ne vous en parle point, parce que dans l'état d'infirmité où vous vous trouvez, cela vous causeroit des regrets qu'il faut vous épargner.

Adieu, mon cher ami; ménagez bien votre santé. Aimez-moi toujours, et soyez persuadé, que comme de tous vos amis je suis le plus ancien, j'en suis aussi le plus fidèle.



TABLE.

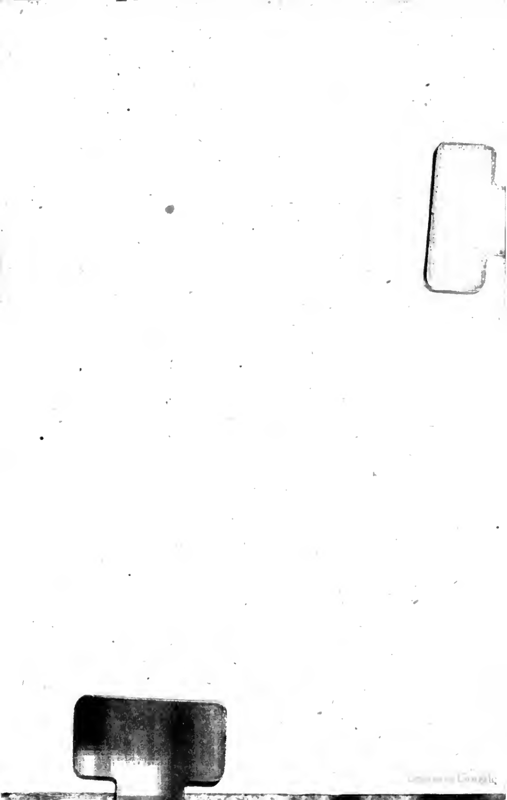
INSTRUCTIONS MILITAIRES DE FRÉDERIC II POUR SES GÉNÉRAUX.

Première Partie.

Instructions militaires de Fréderic II.

Seconde Partie.

Des Marches d'Armées.




BIBLIOTECA